



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



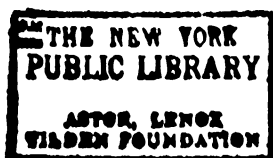
3 3433 06730849 8



ŒUVRES BADINES,
COMPLETTES,
DU COMTE DE CAYLUS.
AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.

AKI
C. 100. 5. 1.





A. C. PHILIPPE DE TURKIE,
DE LA MAISON ROYALE DE FRANCE ET DE BRUNY
COMTE DE CAYLUS.

1. How many days did it take to get the 1942



CLARK
11/14/41



P R É F A C E

D E

L'ÉDITEUR.



LE Philosophe aimable dont nous donnons les Œuvres badines , savoit allier à l'étude des sciences abstraites tout ce que la gaieté offre de plus agréable ; c'étoit avec les jeux de l'imagination la plus vive , de l'esprit le plus enjoué , qu'il se délassoit des travaux sérieux auxquels il s'étoit voué depuis l'enfance.

Qui pourroit dédaigner de s'amuser de la lecture d'ouvrages qui ont occupé les loisirs d'un Savant également cher aux sciences , aux arts & à la littérature ? Et

A iij

si le Comte de Caylus a consacré quelques-uns de ses instans à composer les agréables riens que nous recueillons aujourd'hui, on ne peut regretter le tems que l'on emploiera à les lire.

Nous ne faisons d'ailleurs, en recueillant ces Œuvres, que satisfaire aux desirs du Public, & nous le mettons à portée de se procurer facilement des ouvrages devenus rares, & dont la recherche étoit pénible & coûteuse. Depuis quelques années on s'étoit plu à réunir ces Œuvres; mais ces collections, faites sans discernement & sans choix, & les ouvrages qui les composent rassemblés à grands frais, ne faisoient que tromper l'espérance des Lecteurs qui s'appercevoient avec regret qu'on leur avoit fait payer cher des collections incomplètes & fautives; incomplètes, parce qu'elles ne contenoient point tout ce qui étoit sorti de la plume du Comte de Caylus; fautives, parce qu'on lui attribuoit des ouvrages qui ne lui appartenoient point.

On ne fera point un pareil reproche au recueil que nous présentons au Public ; nous avons fait les recherches les plus exactes , & nous croyons avoir rassemblé tout ce que le Comte de Caylus a composé pour son amusement. D'un autre côté , nous en avons exclus des ouvrages , agréables si l'on veut , mais qui , étant étrangers à notre Auteur , ne peuvent faire partie de cette collection (a).

Avant que de parler de chacune des productions que nous réimprimons , nous allons dire un mot de l'Auteur , & donner quelque détail des particularités de sa vie.

Anne-Claude-Philippe de Tubière de Grimoard de Pestels de Lévi , Comte de Caylus , est né à Paris en 1692. Il étoit

(a) On a vendu dernièrement , comme appartenant au Comte de Caylus & faisant partie de ses Œuvres , le Recueil de ces Dames , & les Mémoires de l'Académie de Troyes ; ces deux ouvrages sont , le premier , de Chevrier ; & le second , de feu M. Grosley.

d'une naissance illustre, & se destina d'abord au service. Il fit de bonne heure ses premières campagnes, & les fit avec distinction ; il se signala en Catalogne & au siege de Fribourg ; & il prouva que si ses talens l'ont appelé depuis à des occupations paisibles, il n'en étoit pas moins fait pour se distinguer dans une autre carrière.

La paix qui survint fit abandonner au Comte de Caylus la route qu'il avoit d'abord voulu suivre ; l'amour des arts qui l'a si fort dominé toute sa vie, commença à se faire sentir en lui, & un voyage qu'il fit en Italie fixa irrévocablement son goût & ses occupations.

On ne peut exprimer avec quel enthousiasme le Comte de Caylus saisit les beautés des chef-d'œuvres dont cette partie de l'Europe abonde. Dès cet instant, toutes les facultés du jeune militaire furent absorbées, il ne lui fut plus permis de rien voir ni de rien sentir qui fût étranger aux

chef-d'œuvres qui captivoient son ame & la remplissoient toute entière.

C'est à cette époque qu'a commencé la vie littéraire du Comte de Caylus. Vers l'an 1715 il chercha l'occasion de passer dans le Levant, & se mit à la suite de l'Ambassadeur de France à la Porte Ottomane.

Le principal objet du Comte de Caylus étoit d'examiner les monumens qui nous restent de l'ancienne Grèce : arrivé à Smyrne, il forma le dessein d'aller visiter les ruines d'Ephèse ; le trajet étoit court, mais peu sûr ; les chemins étoient infestés de brigands, d'autant plus dangereux qu'ils marchaient en grand nombre & se montraient avec hardiesse. A la tête de ces brigands étoit un nommé *Caracayali*, que son audace avoit rendu redoutable, & dont le nom seul étoit la terreur des voyageurs. Tous ces dangers n'effrayèrent point le Comte de Caylus ; pour s'y soustraire, il eut recours à un expédient singulier qui lui réussit.

Il se déguisa , & se dépouillant des habits relatifs à sa condition & au rang qu'il tenoit auprès de l'Ambassadeur , il se couvrit d'une toile des plus communes ; & , sous un habit qui indiquoit l'indigence , il fut hardiment se présenter à deux brigands de la bande de Caracayali. Il leur exposa que l'amour des sciences le déterminoit à entreprendre le voyage d'Ephèse ; mais que , desirant faire cette route en sûreté , il se mettoit à leur discrétion & sous leur garde : il convint en même tems d'une somme qui devoit leur être payée à son retour à Smyrne , & qui , par sa modicité , étoit conforme à l'état de pauvreté que son extérieur annonçoit.

Les brigands acceptèrent l'offre , & accompagnèrent le Comte de Caylus pendant sa route ; il eurent de lui le plus grand soin , le préservèrent de toute rencontre fâcheuse , lui servirent de guides fideles & de défenseurs zélés ; ils le présentèrent à leur chef , de qui il reçut un accueil plus gracieux que son extérieur ne sembloit le lui promettre.

Ce brigand, que la férocité de son métier devoit rendre insensible au goût des arts , témoigna au Comte de Caylus un intérêt qui le surprit. Caracayali , instruit du motif du voyage de notre Savant , voulut l'aider dans ses recherches ; il lui indiqua dans son voisinage plusieurs monumens dignes de piquer sa curiosité ; & pour rendre ses recherches plus faciles & plus promptes , il lui fit donner des chevaux arabes , de ceux qu'on appelle chevaux de race , & qui sont estimés les meilleurs coureurs.

L'étonnement du Comte de Caylus fut grand, lorsqu'il se vit transporté comme par enchantement & avec une rapidité dont il n'auroit pu se faire une idée. Il se satisfit pleinement , & remporta de son voyage des découvertes qui paisèrent ses espérances. Après avoir fini ses recherches , il retourna auprès de Caracayali, il passa la nuit dans son **fort** , & toujours escorté de ses fideles conducteurs , il se rendit le lendemain à Smyrne.

Peu d'années après , le Comte de Caylus

revint en France , mais ce fut pour entreprendre encore de nouveaux voyages , qui , de même que les premiers , eurent pour but son amour extrême pour les arts & les découvertes des anciens monumens.

Après avoir donné les premières années à une vie errante , quoique très - occupée , le Comte de Caylus prit le parti de cultiver en paix chez lui les arts auxquels il s'étoit voué , & de jouir tranquillement des richesses littéraires qu'il avoit amassées dans ses courses. Il rechercha la compagnie des Artistes , & se montra leur admirateur , leur protecteur & leur ami. Non-content d'encourager leurs talens , il devint artiste lui-même ; il s'occupa de musique , de dessin & de peinture , il fut tour-à-tour savant , homme de lettres , peintre , graveur & musicien.

Il étoit bien juste que les Artistes se montrassent reconnoissans envers un homme de qualité qui leur avoit sacrifié toute son existence. L'Académie de Peinture & de

Sculpture le reçut dans son sein en 1731, & le Comte de Caylus, par un retour digne de son amour pour les arts, fonda dans cette Académie un prix annuel pour celui des élèves qui réussiroit le mieux à caractériser une passion.

Les Lettres ne se montrèrent pas moins empressées d'accueillir un homme qui avoit également bien mérité d'elles. L'Académie des Inscriptions lui donna, en 1742, une place d'honneur. Le Comte de Caylus fonda dans cette Compagnie un prix de 500 liv. dont l'objet étoit d'expliquer par les auteurs & par les monumens, les usages des anciens peuples. On voit par ce sujet que le Comte de Caylus ne perdoit pas de vue son objet favori, qui étoit la culture des arts & leur avancement, & que ses travaux littéraires se proposoient principalement ce but.

Il ne paroîtroit pas de notre objet de donner un détail plus long de travaux littéraires d'un homme dont nous ne recueill-

lons ici que les délassemens. Sa mémoire , qui sera toujours chère aux sciences & aux arts , n'a pas besoin d'ailleurs du foible tribut d'hommages que nous nous permettrions de lui rendre , nous nous contenterons donc d'indiquer les principaux ouvrages qui ont immortalisé son nom.

Le premier & le plus important est son *Recueil d'antiquités Egyptiennes, Etrusques, Grecques, Romaines & Gauloises*, en sept volumes in-4°. Ce monument à jamais mémorable , élevé aux arts par le Comte de Caylus , est le fruit de ses courses & des recherches qui en ont été l'objet. On admire comment un seul homme a été capable de concevoir un édifice aussi immense , & encore plus , comment il a pu l'exécuter.

Nous citerons encore les *Vies des Peintres & des Sculpteurs les plus fameux*. Après avoir encouragé les Artistes par ses bienfaits , les avoir animés par son exemple , il ne lui restoit plus que de rendre lui-même hommage à leurs talens , en écri-

vant leurs vies , & en célébrant leurs ouvrages.

La vie privée du Comte de Caylus n'offre point de particularités dignes de piquer la curiosité de nos Lecteurs ; nous sommes étonnés seulement qu'il ait pu suffire à la quantité d'ouvrages qui est sortie de sa plume. Leur variété n'est pas moins étonnante.

Né pour le travail , ce n'étoit qu'avec une occupation que le Comte de Caylus se délassoit d'une autre occupation. Un travail sérieux , une dissertation approfondie , étoient suivis d'un conte enjoué , d'une facétie ; ces derniers ouvrages n'étoient pour lui qu'un amusement ; on en excepte néanmoins ses Romans & ses Contes Orientaux , dont les premiers étoient des traductions de l'Italien & de l'Espagnol , & les derniers sont dus à la connoissance qu'il avoit prise des langues orientales pendant son séjour à Constantinople.

La plupart des facéties que l'on trouvera dans ce recueil n'appartiennent pas en entier au Comte de Caylus ; elles sont l'ouvrage d'une société de Gens de Lettres, du nombre desquels étoient Duclos de l'Académie Française, Crébillon fils, l'abbé de Voisenon, &c. Quelque chacun d'eux puisse revendiquer quelques-unes des plaisanteries répandues avec profusion dans ces ouvrages, on est convenu de les attribuer particulièrement au Comte de Caylus ; on a généralement reconnu qu'il en étoit le principal Auteur, & qu'il y avoit la plus grande part. Et lors de leur première publication, cette aimable Société s'est réunie pour lui en attribuer toute la gloire.

Le Comte de Caylus joignoit au mérite littéraire toutes les qualités qui honorent l'humanité. Ami sincère & courageux ; c'étoit dans la mauvaise fortune que ses amis étoient sûrs de retrouver en lui des preuves non équivoques de l'attachement le plus vif : ce n'étoit donc pas en vaines

vaines démonstrations que son amitié se manifestoit ; son extérieur , au contraire , étoit sec & froid ; l'orgueil & la flatterie trouvoient en lui un ennemi irréconciliable toujours prêt à leur déclarer une guerre opiniâtre. Quoique fait par son nom pour prétendre aux dignités , il n'en ambitionna aucune. Son ame , comme nous l'avons dit , étoit entièrement absorbée de l'amour des arts ; il leur sacrifia son nom , son rang , sa fortune & tous les instans de sa vie. » La simplicité noble de son caractère , (dit un Auteur de sa vie) » passoit peut-être un peu trop jusques » dans son extérieur ; mais sa libéralité » faisoit tout son luxe : il encourageoit » les talens par des récompenses , & il » prévenoit les besoins des Artistes indigens par des bienfaits ». (Voy. le nouveau Dictionn. histor.)

Le Comte Caylus est mort à Paris , le 5 Septembre 1765 , âgé de 73 ans.

Les Œuvres badines du Comte de Caylus
Tome I. B

18 PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

seront divisées en quatre parties ; la première contiendra ses *Romans* de Chevalerie ; la seconde, ses *Mélanges* ; la troisième, ses *Contes Orientaux* & ses *Contes de Fées* ; & la quatrième, ses *Facéties*.



NOTICE

*Des Ouvrages qui composent la Collection
complète des Œuvres badines du Comte
de Caylus, & ordre dans lequel ils seront
imprimés.*

PREMIÈRE PARTIE.

Romans de Chevalerie.

HISTOIRE du vaillant Chevalier Tiran le Blanc,
traduite de l'Espagnol.
Le Caloandre fidele, traduit de l'Italien de Giovanni
Ambrosio Marini.

SECONDE PARTIE.

Historiettes, Contes, Nouvelles, &c.

Les Soirées du Bois de Boulogne.
Recueil de ces Messieurs.
Histoires, Nouvelles & Mémoires ramassés.
Les Manteaux.
Le Pot-pourri, ouvrage nouveau de ces Dames
& de ces Messieurs.

B ij

TROISIÈME PARTIE.

Contes Orientaux & Fées.

Contes Orientaux,

Fées nouvelles.

Cinq Contes de Fées.

Cadichon, ou tout vient à point qui peut attendre.

Jeannette, ou l'indiscrétion.

QUATRIÈME PARTIE.

Fables.

Histoire de Guillaume, cocher-fiacre.

Aventures des Bais de bois.

Les Fêtes roulantes, & les regrets des petites rues.

Mémoires de l'Académie des Colporteurs.

Etrennes de la Saint-Jean.

Les Ecoiffeuses, ou les Œufs de Pâques.



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

LE premier Roman de Chevalerie, traduit par le Comte de Caylus, est l'Histoire du vaillant Chevalier Tiran le Blanc ; un avertissement du Traducteur nous donne tous les renseignemens que l'on peut desirer sur l'Auteur Espagnol, & sur l'époque à laquelle le Roman original a été écrit (a).

Quoique le Comte de Caylus fasse remonter ce Roman jusqu'en 1436, on n'en connoît plus néanmoins d'édition aussi ancienne. L'abbé Langlet Dufresnoy, dans sa Bibliothèque des Romans, en indique une première édition faite en 1511 à Valladolid, & c'est la plus ancienne que ses recherches lui aient fait connoître. Il parle ensuite de trois autres faites routes à Venise, l'une in-4°. en 1538 ; & les

(a) Voyez ci-après l'avertissement de l'Auteur, qui précède le roman de Tiran le Blanc.

deux autres in-8°. en 1566 & en 1611.

Le Tiran le Blanc est un des romans de chevalerie Espagnols les plus estimés. L'auteur, sans avoir eu besoin du secours des enchantemens & des charmes de la féerie, ressource si usitée des romanciers de ce genre, a rendu son héros très-intéressant. On prétend que l'ouvrage Espagnol est écrit sans enflure & avec un naturel rare aux romans de cette nation. S'il est ainsi, son style a été parfaitement imité par le traducteur: on le trouvera noble avec simplicité, & bien éloigné de cette bouffissure qui dégrade & rend ridicules les héros que l'on entreprend aussi mal-adroitement d'exalter.

A la suite du *Tiran le Blanc*, nous donnons le *Caloandre fidèle*. Le Comte de Caylus a fait précéder cette traduction d'une préface qui ne nous laisse rien à dire sur l'auteur peu connu du roman Italien. Nous nous contenterons seulement d'appuyer sur le service que le nouveau traducteur a rendu à la littérature, en faisant passer dans notre langue un roman intéressant, qui ne nous étoit connu que d'une manière défavorable. L'ennuyeuse & trop fé-

conde plume de Scudéri avoit rendu cet ouvrage l'effroi des lecteurs les plus intrépides; le Comte de Caylus lui a restitué tous ses agrémens; il seroit donc injuste d'appliquer à sa traduction la critique de Despréaux (b), qui a porté le dernier coup à la traduction de Scudéri.

On trouvera peut-être les événemens du Caloandre trop multipliés: on a voulu, par cette multitude d'aventures & de personnages, rendre l'ouvrage intéressant, & l'on y a réussi; mais d'un autre côté on en a rendu la lecture un peu fatigante, & ceux qui desireroient ne trouver dans cet ouvrage qu'un objet d'amusement, se plaignent de la peine qu'on leur donne à débrouiller une intrigue trop compliquée. Cependant cette observation ne doit point nuire à la traduction que nous imprimons; la multitude des faits rend la marche du roman plus rapide: au reste, ils nous ont paru tracés avec clarté & facilité, & l'attention que nous avons été obligés de prêter pour

(b) Voyez l'avertissement de l'auteur, qui précède le Caloandre fidèle, ci-après, tome III.

24 AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

suivre le fil de l'intrigue, a été bien récompensée par l'intérêt qu'elle a su nous inspirer.

Nous croyons inutile de donner ici les notices ou tables des principaux personnages qui figurent dans ce roman. Ces notices ont été données dans la Bibliothèque des Romans, & y étoient nécessaires : elles précèdent l'extrait de l'ouvrage ; & la nécessité où l'on a été, dans cet extrait, de resserrer des faits qui ne sont déjà pas trop étendus dans le roman, y a répandu une obscurité que l'on ne trouvera pas dans l'ouvrage entier.





A V E R T I S S E M E N T

DU TRADUCTEUR,

Imprimé en tête de l'édition de 1740.

LE roman de Tiran le Blanc n'avoit guère été connu jusqu'ici aux François, que par ce qui en est dit dans la fameuse histoire de dom Quichotte. Voici de quelle manière en parle *Miguel de Corvantes de Saavedra*, au chap. 6 de la première partie de cet excellent ouvrage : « Le Curé , sans se
» fatiguer davantage à examiner le reste
» des livres , dit à la gouvernante de prendre tous les grands & de les jetter dans
» la cour. Elle qui auroit brûlé tous les
» livres du monde pour une chemise neuve,
» ne se le fit pas dire deux fois , & en prit
» pour le moins sept ou huit qu'elle fit
» voler par la fenêtre ; mais elle en avoit

» embrassé tant, qu'il en tomba un aux
 » pieds du barbier, qui lui donna de la
 » curiosité, & en l'ouvrant il vit au titre :
 » *Histoire du fameux Tiran le Blanc*. Com-
 » ment ! s'écria le curé, vous avez là le
 » chevalier Tiran le Blanc ? Donnez-le-
 » moi, maître Nicolas, je vous en prie,
 » c'est un trésor que vous avez trouvé,
 » c'est le contre-poison du chagrin ; c'est
 » là que nous verrons le vaillant chevalier
 » don Kyrié-Eléison de Montauban, &
 » Thomas de Montauban son frère, avec
 » le chevalier Fonseque (1) ; le combat
 » du valeureux *Detriante* (2) contre le
 » dogue ; les ruses (3) de la demoiselle
 » *Plaisir de ma vie* ; les amours & les trom-
 » peries de la veuve *Tranquille* (4) ; &
 » l'impératrice amoureuse de son écuyer,
 » Je ne vous mens pas, mon compère,

(1) Il faut que Cervantes se soit trompé en cet endroit, car le chevalier *Fonseque* ne se trouve pas dans ce roman ;

(2) Lisez *Tiran*.

(3) Lisez *les faillies*, *les bons-mots*. Agudezas.

(4) Lisez la veuve *Reposée* ; ce mot, pris dans son ancienne signification, répond mieux au sens de l'Espagnol.

» voici le meilleur livre du monde pour
 » le style, & le plus naturel. Ici les che-
 » valiers mangent & dorment, ils meurent
 » dans leurs lits, & font leur testament
 » avant de mourir, & mille autres choses
 » utiles & nécessaires dont les autres livres
 » ne disent pas le moindre mot. Mais avec
 » cela, il n'y eût pas eu grand mal d'en-
 » voyer l'auteur passer le reste de ses jours
 » aux galères pour avoir dit tant de sot-
 » tises (1) de propos délibéré. Empor-
 » tez-le chez vous, compère, & le lisez,
 » & vous verrez si tout ce que je vous en
 » dis n'est pas vrai ».

On me permettra de mettre ici le texte
 même de Cervantes à la suite de la traduc-
 tion françoise, parce que les auteurs de cette
 traduction si estimée & si estimable, n'ont
 pas rendu par-tout le sens de Cervantes ;
 une plus scrupuleuse exactitude étoit peut-
 être inutile pour leur vue, qui n'a été que
 de procurer aux lecteurs un objet de dé-
 lassement ; mais elle n'est pas indifférente

(1) L'Espagnol dit seulement *necesidades*, misérables

lorsqu'il s'agit de constater le jugement qu'a porté de l'histoire de Tiran le Blanc un écrivain aussi sensé & aussi spirituel que Cervantes.

Y sin querer cansar se mas en leer libros de cavallerias mandò al amà, de tomasse todos les grandes, y dieße con ellos en el corral. No se dixo al tonta, ni à sorda, sino à quien tenia mas gana de quemallos que de echar una tela, por grande y delgada que fuera: y assiendo quasi obo de una vez, los arrojo por la ventana. Por tomar muchos juntos se le cayo el uno à los pies del barbero, que le tomo gana de ver quien era, y vio que dezia: historja del famoso cavallero Tirante el Blanco. Valame Dios, dixo el cura, dando una gran voz, que aqui este Tirante el Blanco! Damele aca compadre, que hago cuenta que he hallado en el un tesoro de contento y una mina de passatiempos. A qui esta don Quirio Eleyson de Montalvan valleroso. cavallero, y su hermano Tomas de Montalvan, y el cavallero Fonseca, con la batalla que el valiente de Tirante (1) hizo con el alano, y las

(1) Toutes les éditions ont *Deirante*, c'est une faute,

agudezas de la donzella Plaserdemavida, con los amores y embustes de la vuida Reposada, y la segnora emperadrix enamorada de Ipolito su escudero. Digoos verdad segnor compadre, que por su estilo es este le mejor libro del mundo. A qui commen los cavalleros, y duermen, y mueren en sus camas, y hazen testamento antes de su muerte, con otras cosas de que todos los demas libros deste genero carecen. Contodo esso os digo que merecia el que lo compuso, pues no hizo tantas necedades de industria, que (no) le echaran à galeras por todos los dias de su vida. Lieva de à casa y lee de y ve reys que es verdad quanto del os he dicho.

Ceux qui entendent le Castillan s'apercevront aisément qu'il y a dans cette dernière phrase quelques fautes d'impression qui la rendent presque intelligible. Cervantes ne peut avoir dit que l'auteur de ce livre a mérité les galères perpétuelles, parce qu'il n'a pas écrit de dessein pré-

qui a passé aussi dans toutes les traductions. Cervantes parle du combat de Tiran contre le dogue, à la cour du roi

médité toutes ces niaiseries , *necedades*. Le traducteur françois a supprimé la négation, & fait dire à Cervantes que l'auteur auroit mérité les galères pour avoir dit tant de sottises de propos délibéré ; ce qui est précisément contre le sens de Cervantes, qui loue formellement cet auteur d'avoir su éviter les inepties ou niaiseries dont les autres ouvrages du même genre sont remplis. Le terme espagnol *necedades* a un sens beaucoup plus restreint que le mot françois , *sottises* ; il signifie seulement puérilité , inepties , *niaiseries* , & ne peut tomber que sur les absurdités des autres livres de chevalerie , absurdités évitées par l'auteur de Tiran , à ce que dit Cervantes.

Les termes Espagnols *contodo esso merecia que le echaran à galeras , &c.* signifient : « par cette raison , il avoit bien » mérité d'être envoyé aux galères pour » n'avoir pas écrit de propos délibéré tant » de niaiseries ». Cervantes n'étoit pas capable de raisonner ainsi. Pour moi je soupçonnerois qu'il y a eu une seconde négation oubliée , & que Cervantes avoit

écrit, *contodo esso merecia el que lo compuso , pues no hizo tantas necesidades de industria , que (no) le echaran à galeras por todos los dias de su vida : « Et par-là » cet écrivain auroit bien mérité qu'on lui » fît grace des galères perpétuelles , pour » avoir su éviter tant de niaiseries que » les autres ont dites de propos délibéré » . J'ai idée d'avoir lu quelque part , que l'auteur du roman de Tiran le Blanc étoit mort aux galères ; je ne puis me rappeler dans quel livre.*

Le mérite de Cervantes , & la juste célébrité de son ouvrage , rendent nécessaire cette correction qui lui sauve un faux raisonnement que lui faisoient faire toutes les éditions & toutes les traductions de son livre. Le lecteur pardonnera sans doute en cette considération une scholie grammaticale , pour la restitution du texte d'un moderne. Miguel de Cervantes mérite quelque distinction. S'il avoit l'honneur d'être un ancien , & que son ouvrage eût été écrit en grec , ou seulement en latin , il y a déjà long-tems qu'il auroit des scholastes

& même des commentateurs en forme.

Quoi qu'il en soit du sens de ce passage, de Cervantes, on espère que les lecteurs du roman de Tiran le Blanc ne seront pas plus difficiles que le *licencié Pedro Perez*, curé du village de dom Quichotte, & qu'ils ne se scandaliseront pas d'une espèce de mélange de dévotion & de libertinage qui semble régner dans quelques endroits de ce livre. On apperçoit ce mélange dans tous les romans, & même dans presque tous les ouvrages composés dans ce tems-là.

Les hommes d'alors étoient en général plus dévots que ceux d'aujourd'hui, mais sans en être pour cela plus gens de bien. On se persuadoit que l'exaëtitude à remplir certaines pratiques extérieures pouvoit tenir lieu de l'observation des préceptes, & dispenser même des regles de la morale. La même idée paroît subsister encore dans certains pays où l'instruction est moins commune. Dans les pays où les esprits sont plus éclairés, le système a changé sur cet article dans la spéculation, sans que les choses aient cessé d'aller le même train dans

la

la pratique , & fans que l'empire des passions sur le cœur humain ait rien perdu , ni de sa force , ni de son étendue.

Le nom , le pays & le siècle de l'auteur de ce livre , sont absolument inconnus. On voit qu'il étoit Espagnol , & on peut seulement soupçonner qu'il étoit de Valence , à cause de la digression dans laquelle il fait l'éloge de cette ville , comme le traducteur l'a remarqué dans une note. Il parle dans cette digression de trois malheurs qui doivent arriver à cette ville , suivant une ancienne prophétie. Les prédications des poètes & des romanciers ne regardent jamais que des événemens déjà arrivés ; ainsi on peut assurer que l'auteur a fait allusion à des faits antérieurs. Les Maures qui doivent causer le second des malheurs dont Valence est menacée , furent absolument expulsés de la ville & du royaume de ce nom , en 1276. Le troisième de ces malheurs arrivera , dit-on , par la faute des habitans chrétiens de Valence , mais ces habitans ne seront pas chrétiens de naissance.

L'auteur avoit probablement en vue les

troubles excités à Valence l'an 1369, lorsque les habitans se révoltèrent contre le roi d'Aragon, Pierre IV du nom, celui qui abolit les libertés accordées aux Aragonois & aux Valenciens. Le prétexte de défendre ces libertés avoit occasionné diverses révoltes; mais celle-ci fut la plus considérable; elle causa de très-grands désordres : les révoltés assassinèrent un très-grand nombre de ceux dont le zèle leur paroissoit trop modéré; & le roi d'Aragon ayant dissipé la ligue, fit périr par les plus cruels supplices ceux qui en avoient été les chefs. Les suites de cette révolte devinrent très-funestes à ceux de Valence, non-seulement à cause de tous les meurtres dont elle fut l'occasion, mais encore parce qu'elle donna un prétexte de les dépouiller de leurs anciens privilèges. Cette révolution est de 1369. L'ouvrage est nécessairement postérieur à cette année-là.

Ce que l'auteur dit de l'*Arbre des Batailles*, ouvrage composé vers l'an 1390, nous montre qu'il a vécu vers l'an 1400. La manière dont il parle de l'Afrique dans

son roman , ne nous permet pas de supposer qu'il ait écrit depuis l'an 1480 ou 1485. Il paroît assez bien instruit du détail géographique de l'intérieur de ce pays ; les noms des peuples , des villes & des royaumes sont en général assez exacts ; il parle même de celui de *Bornou* , dans le pays des noirs , au-delà du grand désert ; mais il ignoroit absolument la situation de la partie orientale de l'Afrique. Selon lui , les états d'Elcariano , roi d'Ethiopie , qui joue un très-grand rôle dans la seconde partie du roman , s'étendoient depuis le royaume de Tremecen jusqu'au Tigre. Ils étoient voisins , de ce côté de l'Inde & des pays du *Prête-Jean* , ils faisoient un même continent avec l'Arabie , & l'on pouvoit aller par terre de l'Ethiopie dans la Perse & dans l'Asie - mineure , sans passer par l'Egypte & par la Syrie. Tout cela étoit conforme au système suivi avant les navigations des Portugais autour de l'Afrique , en 1495 ; mais alors on cessa de mettre les états du *Prête-Jean* dans la haute Asie , & on se persuada qu'il étoit

le même que le *Negafch*, ou que le roi d'Abyssinie. Ce fut aussi alors qu'on commença à connoître les Indes & la mer qui sépare ce pays d'avec l'Afrique. Si l'auteur eût écrit depuis les navigations des Portugais, il n'est guère probable qu'il eût voulu conserver un système géographique absolument décrié, qui étoit indifférent à l'économie de son roman, & qui n'étoit propre qu'à le faire paroître absurde.

On peut encore déterminer avec plus de précision le tems auquel ce roman doit avoir été écrit, par quelques endroits du livre qui font une allusion assez sensible à des circonstances que nous apprend l'histoire du quinzième siècle.

1°. L'auteur, décrivant la guerre que le Soudan d'Egypte & le Grand - Turc faisoient à l'empereur de Constantinople, suppose que plusieurs seigneurs Italiens & Napolitains étoient ligués avec les infidèles, & servoient dans leur armée. Il les nomme, & ces noms sont ceux de plusieurs seigneuries considérables dans le royaume

de Naples & ailleurs. Quelques-uns d'entr'eux sont faits prisonniers dans un combat. Tiran les envoie à Constantinople ; là , ils sont dégradés solennellement de l'ordre de chevalerie , déclarés traîtres & obligés d'essuyer la cérémonie la plus infamante que l'on puisse imaginer.

2^e. L'auteur parle des Génois en différents endroits de son livre , & son esprit paroît avoir été dans deux différentes dispositions à leur égard. Dans la première partie de son roman , il les maltraite beaucoup ; ils sont tous , dit-il , de mauvais chrétiens , des gens sans foi , les amis & les alliés des infidèles , & qui pour un médiocre profit ne craignent point de procurer la destruction du christianisme. Ils veulent enlever l'île de Rhodes aux chevaliers de Saint-Jean , par la plus horrible trahison , & la livrer au soudan d'Égypte.

Dans la seconde partie , ce n'est plus la même chose. Les Génois ont oublié le mal que leur a fait Tiran , & ils lui louent leurs vaisseaux pour transporter à Conf-

tantinople l'armée qu'il conduit au secours des Grecs.

Il faut donc chercher un tems dans lequel les Aragonois puissent avoir eu des motifs. 1°. De chercher à déshonorer quelques seigneurs Napolitains. 2°. De déclamer contre les Génois, & d'en parler avec emportement. Il faut encore que dans ce même tems les choses aient changé par rapport aux Génois, & que dans cet intervalle les mêmes raisons d'en dire du mal n'aient plus subsisté.

Le regne d'Alphonse V, roi d'Aragon, nous fournit ce temps. Ce prince succéda à son père le 2 Avril 1416, & mourut le 27 Juin 1458. En 1420, il fut adopté par la reine Jeanne de Naples, & déclaré son héritier. Ayant déplu depuis à cette princesse, elle cassa cette adoption en 1433, & adopta à sa place Louis duc d'Anjou. Ce prince étant mort peu après sans enfans, elle lui substitua René de Lorraine, & mourut en 1434.

Ces différentes adoptions causèrent de longues & cruelles divisions parmi les

Napolitains, & donnèrent lieu aux deux factions différentes des Angevins & des Aragonois. La guerre commença entre les deux partis en 1434, à la mort de Jeanne. Ceux que l'auteur du roman traite si mal, étoient des seigneurs du parti d'Anjou. On trouve les noms de quelques-uns dans l'histoire générale, & peut-être découvrirait-on les autres dans les histoires particulières de ce temps-là, si la chose valoit la peine que donneroit une telle recherche. On doit donc supposer que l'ouvrage a été écrit entre les années 1434 & 1458.

Mais ce que l'auteur dit des Génois peut nous servir à déterminer un tems plus précis & un intervalle encore plus court. Les Génois ont été long-tems en guerre avec les Aragonois; ils se disputoient la possession des îles de la Méditerranée, dont les Maures avoient été chassés; mais ces guerres n'avoient donné lieu à aucun événement qui pût occasionner la manière emportée avec laquelle l'auteur les traite. En 1636, ces peuples s'étant ligüés avec

le duc de Milan & avec quelques autres princes de la faction Angevine, mirent en mer une puissante flotte pour aller secourir Gaète assiégée par le roi d'Aragon.

Alphonse s'avança au-devant d'eux, & leur présenta le combat. Les Génois étoient alors les meilleurs hommes de mer de la Méditerranée. La flotte Aragonoise fut battue, & l'armée détruite : Alphonse, fait prisonnier avec ses frères & la fleur de sa noblesse, fut remis entre les mains du duc de Milan ; mais peu de jours après, celui-ci mit ce prince en liberté, sans autre condition que celle d'une ligue offensive & défensive.

C'est sans doute à cause de la prise du Roi d'Aragon que l'on voit tant de rois prisonniers dans l'histoire de Tiran, & que ce chevalier consolant un de ces rois dans sa captivité, lui dit qu'elle n'est point un malheur dont un prince doive rougir ; que les rois braves & courageux y sont exposés, & qu'il n'y a que ceux qui se tiennent toujours loin des dangers, qui soient à l'abri d'un pareil sort.

Alphonse se trouva, par son alliance avec le duc de Milan, & par les puissans secours que les Aragonois, les Valenciens & les Catalans lui envoyèrent d'eux-mêmes, plus fort qu'il n'étoit avant sa défaite. Il soumit entièrement le royaume de Naples; & le 2 Juin 1442 il entra dans cette ville, en renouvelant les cérémonies des anciens triomphes romains; circonstance qui peut avoir donné lieu à l'auteur du roman, de faire accorder de semblables honneurs à Tiran, après avoir délivré la ville de Constantinople.

On trouve dans la chronique Catalane de *Miguel Carbonell* une relation originale & très-détaillée des fêtes données à Saragosse l'an 1399, pour le couronnement du roi d'Aragon Martin I, & de la reine Marie de Luna sa femme. Ces fêtes sont le modele de toutes celles que l'auteur décrit dans son roman, & qu'il suppose données tant en Angleterre qu'à Constantinople.

Alphonse, maître du royaume de Naples, tourna toutes ses forces contre les

Génois. Ils furent obligés de se soumettre & de demander la paix, que ce roi ne leur accorda qu'à la charge d'un présent ou redevance annuelle. Ils la lui payoient avec des circonstances qui donnoient à ce paiement l'air d'un véritable tribut.

Il est, ce me semble, assez probable que la première partie de ce roman a été écrite depuis la prison du roi Alphonse, & pendant la plus grande irritation des esprits contre les Génois; mais que la seconde le fut après 1442, & lorsque ces peuples s'étant soumis à payer une redevance annuelle, la haine des Aragonois fut modérée par l'humiliation de leurs ennemis.

Les Grecs de Constantinople étoient alors extrêmement pressés par les sultans Turcs, Amurat I, mort en 1451, & par son fils Mahomet II, qui prit cette ville le 29 de Mai 1453, & qui détruisit sans retour l'empire des Grecs. Dans la seconde partie, l'empereur de Constantinople se trouve réduit à une semblable extrémité, il en est tiré par la seule valeur de Tiran.

La délivrance de l'empire Grec étoit alors l'objet des vœux de tous les chrétiens , quoique des intérêts particuliers empêchassent les princes de se réunir pour y travailler. C'étoit probablement pour flatter ce desir universel , & pour faire allusion à la situation actuelle des choses , que l'auteur du roman a fini par supposer l'empire de Constantinople dans le plus grand péril , & par l'en retirer contre toute apparence.

On peut , ce me semble , conclure de tout cela , qu'il est assez probable que ce roman a été commencé entre les années 1436 & 1443 , ou entre la prise d'Alphonse par les Génois , & le tribut qu'il imposa à ces peuples , & qu'il a été achevé entre la même année 1443 & la prise de Constantinople en 1453.

Si l'auteur , dans son argument , avoit daigné nous dire un mot du tems auquel il écrivoit , il auroit épargné au lecteur l'ennui de cette discussion. Après tout , on ne trouveroit pas étrange de voir à la tête d'une traduction de *Théagène & Cha-*

riclée une dissertation sur la personne & sur le tems d'Héliodore qui en est l'auteur. Un roman moderne qui nous peint les mœurs & la façon de penser du xve. siècle, & qui par-là peut servir à nous donner une plus juste idée d'un tems auquel a commencé de se former la puissante monarchie des Espagnols sous la maison d'Autriche, ne pourra-t-il pas jouir du même privilège ? N'y aura-t-il que l'antiquité Grecque & Romaine qui mérite notre attention & nos recherches ?

Quant au style de ce roman , quoique Cervantes l'appelle à cet égard *le meilleur livre du monde* (1), cet éloge ne doit s'entendre que par comparaison aux autres ouvrages du même genre. Il a sur eux, à la vérité , l'avantage d'être écrit d'un style très-simple & très-naturel ; au lieu que les autres romans Espagnols sont d'un style affecté & figuré jusqu'à l'enflure , quelquefois même jusqu'à l'extravagance. Mais il tombe peut-être dans l'excès op-

(1) *Por suo estilo es este el mejor libro del mundo.*

posé , & il n'est pas exempt des défauts qui accompagnent ordinairement une trop grande simplicité.

Quoique le fonds du style soit assez gai , & quoique les plaisanteries soient en général d'assez bon goût , eu égard au tems ; on trouve quelquefois des expressions & des détails trop bas , & peu séans aux personnages que l'auteur introduit. Peut-être aussi ce défaut-là est-il moins celui de l'auteur que celui de son siècle. Les discours & les conversations sont ordinairement très-allongés , quelquefois remplis de paroles & vuides de sens. Mais c'étoit encore le défaut général de son tems. Il regne également dans nos vieux romans & dans nos vieilles chroniques , aussi bien que dans les anciens écrivains Espagnols ; on le trouve même dans les Italiens , quoiqu'ils soient les premiers qui aient commencé à mieux écrire.

Le traducteur , qui sans doute n'a pas cru que le public se souciât de voir la version littérale d'un ancien roman Espagnol avec tous les défauts qu'il auroient

empêché de s'amuser à une lecture (dans laquelle on ne peut guère chercher autre chose que l'amusement) a pris à cet égard toutes les libertés qu'il a cru nécessaires , non - seulement en abrégant certains récits & certaines harangues , qui n'étoient propres qu'à refroidir l'esprit du lecteur , mais encore en faisant des suppressions ou des changemens considérables toutes les fois qu'il a cru que l'intérêt des mêmes lecteurs le demandoit. Peut-être que quelques-uns souhaiteroient qu'il en eût encore fait davantage ; mais ceux qui voudront comparer cette traduction avec l'original Espagnol , ou même avec la version Italienne , verront qu'il ne pouvoit guère faire de plus grands changemens sans altérer l'économie du roman. Il a même lieu de craindre que les lecteurs amoureux de l'exaëtitude littérale ne l'accusent d'avoir abusé de la liberté accordée au traducteur d'un ouvrage frivole. Il a cependant conservé par - tout avec soin , non - seulement la suite des narrations , & le sens des discours , mais encore tous les détails

& toutes les expressions qui pouvoient servir à peindre, soit les mœurs du siècle de l'auteur, soit ses opinions & sa manière de penser.

Ce sera au lecteur à juger si ce roman mérite, pour le fonds des choses, les éloges que lui donne Cervantes. On permettra cependant encore une observation que ceux qui ne sont pas familiarisés avec les anciens romans Espagnols de chevalerie, ne seroient peut-être pas en état de faire.

Dans ces romans, on ne donne aux héros que la bravoure & la force de corps, & tous les dénouemens sont tirés du merveilleux de la féerie & des enchantemens, ou du moins de certains hasards plus incroyables encore, si on le peut dire, que le système de la féerie & de la magie, qui étoit alors le système commun. L'auteur de ce livre semble avoir affecté de prendre, à cet égard, le contre-pied des autres romans. Tiran, malgré sa bravoure & sa force prodigieuse, ne fait rien qui ne soit possible aux hommes, il doit encore plus ses succès à son esprit

& à son habileté militaire, qu'à sa valeur. Les moyens par lesquels l'auteur amène les événemens heureux ou malheureux de son héros, sont pris dans l'ordre naturel des choses, leur singularité a même presque toujours je ne fais quoi de bizarre qui fait rire l'esprit, en même tems qu'elle le surprend. Peut-être aussi n'a-t-on éprouvé un pareil sentiment en lisant cet ouvrage, qu'à cause du contraste qu'il forme à cet égard avec les autres livres de chevalerie que l'on a lus, & dont il peut passer pour une critique ingénieuse.

Quelques lecteurs pourront penser que l'auteur auroit dû faire les demoiselles de Constantinople un peu moins faciles, mais de son tems on ne connoissoit pas encore cet amour métaphysique qui fait la base de nos grands romans modernes, & qui n'a peut-être jamais existé hors de ces livres. Dans *Tristan de Léonois*, dans *Lancelot du lac*, dans *Perceforêt*, & dans les *Amadis*, les choses se passent à cet égard à-peu-près comme dans *Tirant*. D'ailleurs, l'auteur étoit d'un pays où l'on croit que
quand

quand un homme & une femme qui s'aiment, se trouvent seuls, ce seroit sottise que de perdre le tems en paroles ; & il pouvoit supposer que les femmes Grecques étoient encore plus vives sur cet article que les Espagnoles.

Ce livre est maintenant assez rare en Espagne ; il n'y est plus guère connu que par l'ouvrage de Cervantes. *Nicolas Antonio* n'en dit rien dans sa bibliothèque Espagnole en deux volumes *in-fol.* quoiqu'il y soit entré dans un très-grand détail sur les romans de chevalerie , & singulièrement sur ceux dont parle Cervantes dans le dénombrement de la bibliothèque de don Quichotte.

On n'en connoît qu'une seule édition Espagnole à Valladolid en 1511 *in-fol.* sous ce titre : *Los cinco libros del efforçado y invencible cavallero TIRANTE EL BLANCO DE ROCA SALADA, cavallero de Garrotera, el qual por su alta cavalleria alcanço à seprincipe y Cesar del Imperio de Grecia.* fol. Lettre gothique à deux colonnes , feuillet 288. A la fin on lit ces mots singuliers :

Tome I.

D

Al loor y gloria de nuestro Sennor y de la benedita Virgen Maria su madre y Senora nuestra , fue impresso el presente libro del famoso & invencible cavallero Tirante el Blanco , en la muy noble villa de Valladolid per Diego de Gumiel accabose à XXVIII de Mayo del anno M. D. XI.

Cette date est antérieure à la mort du roi Ferdinand , & à celle du Cardinal Ximènes , le restaurateur des Lettres en Espagne ; mais d'un tems bien postérieur à l'établissement du fameux tribunal de l'Inquisition , & de la police à laquelle les livres sont assujettis en Espagne.

Ce roman avoit été traduit en Italien ; mais d'une façon très - littérale , par un homme qui entendoit si mal son original , qu'en plusieurs endroits la traduction est pleine de contre-sens. Le traducteur étoit *Lelio di Manfredi*. Il y a trois éditions de cette traduction. L'une *in-4^o* à Venise en 1538 chez *Nicolini di Sabbio* (1). La seconde en 3 vol. *in-12* à Venise en 1556,

(1) M. *Federico Torregiano* en a été l'éditeur.

DU TRADUCTEUR. 51
chez *Dominico Sarri*. La troisième en 1611
3 vol. in-8°. Les trois éditions sont faites
avec toutes les marques possibles de pu-
blicité , & les deux dernières sont d'un
tems où l'on observoit depuis plusieurs an-
nées en Italie , pour la publication des
livres , les regles sévères prescrites par le
concile de Trente.



HISTOIRE
DU
VAILLANT CHEVALIER
TIRAN LE BLANC.

TOME PREMIER.





HISTOIRE

DU VAILLANT CHEVALIER

GIRAN LE BLANC.

— — — — —
PREMIÈRE PARTIE.

L'ANGLETERRE jouissoit d'une profonde paix, lorsque le grand prince par qui elle étoit gouvernée, voulant célébrer avec éclat l'alliance qu'il venoit de conclure avec le Roi de France, fit publier dans son royaume un combat à la barrière à tout venant. Le bruit des fêtes & des magnificences dont ces noces devoient être accompagnées, se répandit bientôt, & tous les braves des cours étrangères ne tardèrent pas à s'y rendre.

Un gentilhomme d'une des plus anciennes maisons de Bretagne s'étoit joint à plusieurs autres, qui,

comme lui, alloient à Londres dans le dessein de prendre part à la fête. Accablé de lassitude, il s'endormit sur son cheval, qui marchant à l'aventure, s'écarta du reste de la troupe & du grand chemin. Un sentier peu fréquenté qu'il suivit, le conduisit dans un lieu solitaire, planté des plus beaux arbres du monde, & où sur l'herbe tendre & fleurie couloit une fontaine délicieuse, à laquelle les animaux sauvages & domestiques venoient chaque jour se désaltérer.

C'étoit dans ce lieu que le fameux comte Guillaume de Warwick avoit choisi sa retraite. Ce chevalier recommandable par sa naissance & par ses vertus, avoit long-tems porté les armes sur terre & sur mer. Il avoit remporté la victoire dans cinq combats particuliers, s'étoit trouvé à sept batailles générales, dont il étoit sorti vainqueur, son nom étoit célèbre dans tous les pays. A l'âge de cinquante-cinq ans, un sentiment de religion lui avoit fait quitter le métier de la guerre pour faire le voyage de Jérusalem. Ni les larmes de la comtesse son épouse qu'il chérissoit, ni les pleurs d'un fils unique qu'il laissoit encore au berceau, ne purent l'arrêter. Il fit une donation de toutes ses terres à la comtesse sa femme, & ayant distribué des sommes considérables à ses vassaux, & aux chevaliers qui s'étoient attachés à lui, il partit suivi d'un seul écuyer ; & après avoir visité les saints lieux, il se rendit à Venise.

LÀ, il donna tout ce qui lui restoit d'argent à ce fidele domestique qui l'avoit accompagné ; & il exigea de lui qu'à son retour en Angleterre il répandroit le bruit de sa mort. Pour rendre cette nouvelle plus vraisemblable, le comte engagea quelques négocians Anglois établis à Venise, à la mander dans leur pays. La comtesse l'apprit avec la douleur la plus vive, & fit faire à ce mari qu'elle avoit aimé tendrement, des obseques dignes de la naissance & de la valeur d'un aussi bon chevalier.

Cependant le comte, après avoir laissé croître ses cheveux & sa barbe, prit un habit d'hermite, & vivant d'aumônes, retourna en Angleterre, où il choisit pour sa demeure une solitude située sur une haute montagne, peu éloignée de la ville de Warwick. Il y vivoit inconnu à tout le monde, & sous son habit d'hermite, il alloit une fois la semaine à la ville, pour y recevoir les aumônes de ses anciens sujets. Il s'achetloit plus souvent à sa vertueuse épouse qu'à tout autre, parce qu'il ne pouvoit se refuser le plaisir de jouir de la tristesse dans laquelle elle étoit plongée, & de voir combien elle étoit attachée à ses devoirs. De son côté la comtesse, par un sentiment secret dont elle ignoroit la cause, lui donnoit plus souvent, & plus abondamment qu'aux autres pauvres.

Le comte avoit déjà passé quelque tems dans sa solitude, lorsque la fortune l'en retira, pour

rendre encore une fois à sa patrie un service signalé. Le grand roi des Canaries, pour se venger des insultes de quelques corsaires chrétiens qui avoient fait une espèce de descente dans ses îles, avoit débarqué sur les côtes d'Angleterre, à la tête d'une armée formidable. Il s'étoit même déjà rendu maître d'une partie considérable de l'île, où ses troupes commettoient les plus grands désordres. En-vain le roi Anglois avoit cru pouvoir s'opposer aux progrès du prince infidèle. Vaincu dans deux combats, & chassé successivement de Cantorbéri, de Londres, & de plusieurs autres de ses meilleures places, il avoit enfin été obligé d'aller chercher un asyle dans la ville de Warwick. Là, investi de tous côtés par l'armée des maures qui l'avoit suivi, ce malheureux prince n'espéroit plus aucun secours, lorsque le ciel lui en offrit un dans le courage & dans l'habileté du comte hermite.

Le lendemain de l'arrivée du roi à Warwick, le comte étant monté dès le matin sur le haut de la montagne qu'il habitoit, dans le dessein d'y ramasser quelques herbes, qui faisoient une partie de sa nourriture, il apperçut l'armée des infidèles campée dans la plaine. Il courut à la ville, qu'il trouva dans la consternation, & se rendit d'abord au château. A-peine y étoit-il entré, qu'il rencontra le Roi qui revenoit d'entendre la messe. Il se jeta à ses genoux, & lui demanda l'aumône. Mais ce prince

n'eut pas plutôt arrêté les yeux sur lui, que sa vue lui rappella le souvenir d'un songe qu'il avoit eu la nuit précédente. Il avoit cru voir une grande & belle femme vêtue de blanc, tenant un enfant entre ses bras. Elle étoit suivie de plusieurs demoiselles, qui toutes ensemble chantoient le *Magnificat*. Dès qu'elles eurent cessé de chanter, celle qui paroissoit commander aux autres s'approchant de lui, & lui mettant la main sur la tête, lui avoit dit : Ne crains rien, roi d'Angleterre, compte sur le secours du fils & de la mère. Remarque bien le premier homme, portant une longue barbe, que tu verras te demander l'aumône : baise-le sur la bouche, conjure-le de quitter l'habit qu'il porte, & d'accepter le commandement de ton armée ; je ferai le reste. A ces mots, le songe s'étoit évanoui, & le roi s'étoit réveillé.

A la vue de l'hermite humilié devant lui, ce prince ne douta point qu'il ne fût cet homme destiné du ciel pour être l'appui de sa couronne. Il le baisa sur la bouche, suivant l'avertissement qu'on lui en avoit donné ; le releva ; & le prenant par la main, il le conduisit dans une des chambres du château. Là, après lui avoir représenté, dans les termes les plus touchans, les malheurs de son royaume ; après l'avoir conjuré de l'aider de ses conseils & de sa personne, il se jeta à ses pieds, & le supplia de ne point lui refuser la grace qu'il lui demandoit.

Les larmes du malheureux roi touchèrent le comte. Il se rendit aux prières de son prince, & à la triste situation de sa patrie. Bientôt, par ses conseils, les chrétiens remportèrent un avantage considérable sur les infidèles, dont ils brûlèrent & pillèrent le camp. Quelques jours après, le roi maure envoya défier le roi d'Angleterre à un combat particulier qui décideroit la guerre. Le roi Anglois accepta le défi; mais ses forces ne répondoient pas à son courage, & le conseil ne vouloit pas consentir qu'il s'exposât lui & son royaume à une perte certaine. Le roi des Canaries étoit un des hommes les plus forts & les plus adroits de sa nation. Le roi d'Angleterre se confiant à la promesse qui lui avoit été faite, crut ne devoir choisir d'autre que l'hermite même pour se démettre en sa faveur de la royauté, & le charger d'un combat qui ne pouvoit se faire que de roi à roi. Il ne se trouva point d'armes qui pussent convenir à l'hermite, dans toute la ville; il fallut avoir recours à celles qu'il avoit laissées à la comtesse de Warwick en partant pour Jérusalem, & dont il indiqua la forme & les couleurs.

Le roi hermite défit & tua le roi maure dans le combat. Cette mort ne termina cependant pas la guerre; le nouveau roi que l'on élut à sa place refusa d'exécuter le traité.

Le comte de Warwick donna dans la suite de cette guerre de nouvelles preuves de sa valeur &

de son habileté. Il fit prendre les armes à tout le monde , même aux enfans âgés de onze ans. Le fils qu'il avoit laissé en partant se trouva dans ce cas , & les larmes ni les prières de la comtesse ne purent le faire excepter. Le roi vit avec plaisir que cet enfant témoignoît un courage au-dessus de son âge. Il l'arma chevalier à la première bataille. Enfin , après plusieurs combats il vint à bout de ces barbares ; tout fut passé au fil de l'épée , ou réduit en esclavage.

Après avoir ainsi rendu la liberté à sa patrie , il ne restoit plus au comte de Warwick qu'à se faire connoître à sa tendre & vertueuse épouse. Depuis qu'il étoit monté sur le trône , l'aventure des armes & quelques autres de même espece , avoient déjà donné de grands soupçons. Elle ne pouvoit comprendre comment , sans être forcier ou négromant , le nouveau roi étoit instruit , comme elle-même , de tout ce qu'elle avoit de plus caché dans sa maison. A son retour , il crut ne pas devoir différer à la tirer d'inquiétude. Il lui fit remettre la moitié d'un anneau chargé de ses armes , qu'il avoit partagé avec elle à son départ pour la Terre-Sainte , avec ordre de lui dire qu'il venoit d'un homme qui l'avoit aimée tendrement , & qui l'aimoit encore plus que sa propre vie. A ce discours , & à la vue de l'anneau que la comtesse reconnut d'abord , elle tomba évanouie , & ne revint de sa foiblesse que

lorsqu'elle se trouva entre les bras de son mari , qui étoit accouru à la nouvelle de cet accident. Cette reconnoissance fut accompagnée de toute la joie & de toute la tendresse que peuvent éprouver , après une longue absence , deux personnes qui s'aiment véritablement.

Au bruit de cet événement , l'ancien roi , & tous les barons , charmés de devoir la liberté de l'Angleterre à un chevalier de si haute réputation , vinrent faire compliment au comte & à la comtesse , qui leur donnèrent une fête magnifique. Mais au milieu des festins & des réjouissances dont elle fut accompagnée , le nouveau roi soupiroit après sa retraite , & il songeoit à y retourner. Il commença donc par quitter les habits royaux , & remit à l'ancien roi toute l'autorité dont celui-ci s'étoit dépouillé en sa faveur. Ensuite il recommanda sa femme & son fils à ce prince , qui lui promit d'en avoir soin , & fit sur le champ le jeune comte grand connétable d'Angleterre , en lui donnant outre cela une partie du royaume de Cornouailles. Enfin , après les plus tendres adieux , le comte reprit le chemin de son désert , où il s'enferma , uniquement occupé du service de dieu , & du soin de pleurer ses péchés.

Ce saint homme s'occupoit à lire l'arbre des batailles , & cette lecture l'engageoit de plus-en-plus à remercier dieu des graces qu'il lui avoit faites pendant qu'il avoit suivi l'ordre de chevalerie , lorsque

prépare pour son mariage avec la princesse de France; m'ont attiré en ce pays. Cette princesse est la plus belle de toute la chrétienté. Elle possède tous les charmes & toutes les graces qui sont partagées entre les autres femmes; rien n'approche de la blancheur & de la finesse de son teint. Je puis vous en donner une idée, mon révérend père, par un fait dont j'ai été témoin. J'étois à la cour de France le jour de la fête de Saint Michel; ce jour, auquel se faisoit la déclaration du mariage, il y eut beaucoup de réjouissances. Le roi, la reine, & la princesse leur fille, mangeoient à une table séparée; & je puis assurer, pour l'avoir vu, que la blancheur & la finesse de la peau de cette princesse laissoient voir au passage le vin rouge qu'elle buvoit. Ce fut là que j'appris que le roi d'Angleterre, qui s'y étoit rendu, devoit être à Londres le jour de la Saint Jean; & qu'à son arrivée il y auroit de grandes fêtes dans cette ville pendant un an & un jour. Sur cette assurance, nous sommes partis trente gentilshommes & moi, pour nous y trouver, & pour y recevoir l'ordre de chevalerie. La lassitude de mon cheval, ajouta l'étranger, m'a fait demeurer derrière. Je me suis endormi, & le hazard n'a conduit ici.

L'hermite entendant parler de l'ordre de chevalerie, & du dessein que ce gentilhomme avoit formé de le recevoir, poussa un grand soupir. Son imagination

gination lui retraça en cet instant toute l'excellence de cet ordre, & la gloire qu'il s'étoit acquise pendant tout le tems qu'il l'avoit professé. Tiran ne put s'empêcher de lui demander le motif des réflexions auxquelles il s'étoit abandonné. Et l'hermite reprenant la parole avec une douceur extrême : Je pense, lui dit-il, mon cher enfant, aux devoirs auxquels un chevalier s'engage en recevant cet ordre. Malgré l'habit dont je suis revêtu, j'ai l'honneur d'être chevalier. Il y a environ cinquante ans que je fus armé en Afrique, dans une grande bataille que nous soutenîmes contre les Maures.

Puisque cela est ainsi, répliqua Tiran, je souhaiterois, mon révérend père, que vous eussiez la bonté de m'instruire à-fonds d'un état auquel je veux m'attacher toute ma vie, & dont je desirer remplir les obligations. Mon fils, dit l'hermite en lui montrant le livre qu'il lisoit, Toutes les regles que vous demandez sont écrites dans ce volume. Je le lis souvent, pour ne point oublier les bontés dont le Seigneur m'a comblé.

Alors il ouvrit le livre, & lut à Tiran un chapitre qui contenoit l'origine de l'ordre de la chevalerie, & par quelle raison il fut établi. Il continua son discours, & lui apprit quelles étoient les vertus d'un bon chevalier, & quelles obligations on contractoit en entrant dans cet ordre. Il lui expliqua ensuite ce que signifioient les armes offensives

& défensives du chevalier; le casque, la cuirasse, l'épée, la lance, & jusqu'aux éperons dorés. Il lui parla enfin des anciens chevaliers, & de ceux qui se distinguoient encore alors par les armes; de Lancelot du Lac, de Galaad, de Boors, de Perceval le Gallois, qui fut le meilleur de tous, & qui par sa vertu & sa chasteté (car il mourut vierge) mérita de faire la conquête du saint Graal (1); du bon chevalier de la Montagne noire, du duc d'Altretera, & de plusieurs autres. Il lui dit aussi que puisqu'il avoit un si grand desir de recevoir l'ordre de chevalerie, il falloit que ce fût avec éclat, c'est-à-dire, qu'il devoit choisir pour cette cérémonie le jour d'un combat ou de quelques joutes, afin que ses parens & ses amis fussent qu'il étoit capable de porter les armes & de les conserver. Mais il se fait tard, continua-t-il, votre compagnie doit être fort

(1) Le saint Graal, dont il est tant parlé dans le roman de Lancelot du Lac & dans les histoires de la Table ronde, étoit le bassin dans lequel Jésus Christ avoit fait la Cène, apporté en Angleterre par Joseph d'Arimathie, disent ces romans. Ils en racontent beaucoup de merveilles, & même plusieurs miracles, car la simplicité de ces siècles grossiers allioit la dévotion avec les intrigues libertines, dont ce livre, sur tout celui de Lancelot, sont remplis. Graal dans la basse latinité gradale, signifie un bassin; on en trouve encore dans quelques provinces de France le mot de graille au même sens; & en vieux Anglois, graal ce crade est la même chose que gradual.

loin; vous ignorez les chemins, & vous seriez en danger de vous perdre dans les bois dont ce canton est couvert, je vous conseille donc de partir. A ces mots, il pria Tiran d'accepter le livre qu'il avoit. Montrez-le au roi & à tous les bons chevaliers, lui dit-il, afin qu'ils sachent ce que c'est que l'ordre de chevalerie. Ensuite, l'ayant conjuré de passer à son retour par son hermitage, & de lui faire le récit des fêtes qui se feroient données à la cour, il lui dit adieu. Mais avant que de se séparer, Tiran demanda au saint homme ce qu'il devoit répondre au roi & aux autres chevaliers, en cas qu'ils voulussent savoir le nom de celui qui lui avoit donné le livre. Vous leur direz seulement, répartit l'hermite, qu'il leur est envoyé de la part d'un homme qui a toujours aimé & honoré l'ordre de chevalerie.

Tiran remonta à cheval, & continua son chemin. Peu de tems après, il rencontra plusieurs de ses gens, envoyés au-devant de lui, dans la crainte qu'il ne se fût égaré dans le bois. Arrivé au village où les autres cavaliers avoient mis pied à terre, il leur raconta son aventure, & leur montra le livre que l'hermite lui avoit donné. Ils passèrent la nuit à le lire, & montant à cheval au point du jour, ils arrivèrent à Londres. Les fêtes qui se donnèrent dans cette ville à l'occasion du mariage du roi, durèrent, comme on l'a dit, un an & un jour.

après quoi, tous les étrangers qui s'y étoient rendus de toutes parts, quittèrent la cour pour retourner dans leurs pays.

Tiran se souvint alors de la parole qu'il avoit donnée à l'hermite. Il déclara donc à ses compagnons de voyage, qu'il étoit obligé de les quitter. Mais ils le prièrent tous de trouver bon qu'ils l'accompagnaissent, & lui protestèrent que le récit qu'il leur avoit fait, avoit tellement piqué leur curiosité, qu'ils ne sortiroient point satisfaits d'Angleterre, s'ils n'avoient auparavant le plaisir de voir le saint homme. Tiran consentit à les conduire au lieu de sa retraite, & ils prirent tous ensemble le chemin de l'hermitage. En y arrivant, ils trouvèrent le solitaire qui disoit ses heures au pied d'un arbre. Ils l'abordèrent d'un air soumis, le saluèrent très-respectueusement, & voulurent même lui baiser la main; mais il les en empêcha, & les ayant tous embrassés, il les obligea de s'asseoir. Ensuite il leur parla en homme poli & touché de l'honneur qu'ils lui faisoient, & leur demanda s'ils ne venoient pas de la cour du roi son maître; quels étoient ceux qu'on avoit armés chevaliers, & ce qui s'étoit passé aux fêtes qui s'étoient données au sujet du mariage du roi avec la princesse de France; mais auparavant, ajouta-t-il en s'adressant à Tiran qu'il avoit reconnu d'abord, ayez la bonté de me nommer tous les seigneurs qui me font aujourd'hui l'honneur

de me visiter. Tiran obéit & satisfit la curiosité de l'hermite ; après quoi il continua en ces termes :

Les fêtes ayant été indiquées pour le jour de la saint Jean , on commença par faire la revue de tout ce qui se trouvoit dans la ville , tant de chevaliers & d'artisans , que de dames ou de demoiselles. Je ne dois pas oublier que , par une magnificence qui peut-être n'a jamais encore été mise en usage par aucun autre prince , le roi avoit ordonné que dans tous les ports , & sur les grands chemins qui conduisoient à la capitale , onournât des vivres à ceux qui arriveroient pour voir les fêtes ou pour signaler leur adresse ; enforte que , depuis le jour de leur embarquement jusqu'à celui de leur départ , ils ont toujours été défrayés.

Le jour de la saint Jean , le roi parut vêtu d'un habit magnifique , brodé de grosses perles & doublé de martres zibelines. Les chausses étoient pareilles , & le pourpoint de fil d'argent trait ; ce prince ne portoit point d'or , parce qu'il n'étoit pas encore armé chevalier. Il avoit seulement sur la tête une riche couronne de ce même métal , & tenoit son sceptre à la main. Il montoit ce jour-là un très-beau cheval , qu'il manioit avec une adresse , & une bonne grace admirables. Dans ce superbe équipage il partit de son palais & se rendit à la grande place , suivi seulement des damoiselles de quatre différentes cours de l'Europe. Dès qu'il fut

arrivé, le duc de Lancastre, couvert d'une armure blanche, parut à la tête de quinze mille hommes d'armes. Ce seigneur mettant pied à terre, alla d'abord faire la révérence au roi, & prendre ses ordres; après quoi il fit défiler les gendarmes, & passer à la tête de la marche. Ils étoient montés & armés à l'avantage; leurs chevaux étoient couverts de housses d'une étoffe brodée d'or & d'argent, & avoient sur la tête des houppes & des panaches à l'italienne.

Toutes ces troupes marchèrent à la suite du duc de Lancastre, chaque cavalier portant un cierge à la main. Les artisans parurent ensuite, selon le rang & avec les marques de leur profession. Mais il s'éleva parmi eux une si grande dispute, qu'elle fit craindre qu'il n'en pérît un grand nombre.

Quelle fut l'origine & la suite de cette contestation? reprit l'hermite. Je vais vous l'apprendre, répondit Tiran. Les tisserands prétendoient avoir le pas sur les ferruriers, qui n'y vouloient point consentir. Il se trouva plus de dix mille hommes de chaque côté, prêts à soutenir l'honneur de leur corps. Les gens de loi étoient la principale cause de tout le désordre; les uns alléguoient en faveur des tisserands, que la toile étoit nécessaire pour le service divin; les autres disoient, pour les ferruriers, que l'invention du fer avoit précédé celle de la toile, & qu'il n'y avoit aucun métier où le fer

ne fût nécessaire ; ce qui donnoit un grand avantage à ces derniers. Ces discours ne servoient qu'à échauffer les esprits ; & si le duc ne se fût trouvé alors à cheval , les choses auroient peut-être tourné de façon que le roi lui-même n'eût pu y apporter du remède. Le duc se jeta donc au milieu des mutins , prit six législes , trois d'un parti & trois de l'autre , & les emmena hors de la ville. Ils le suivirent sans aucun soupçon. Mais à-peine furent-ils éloignés de leurs confrères , que le duc , qui avoit eu la précaution d'établir une garde de mille hommes à la tête du pont , avec ordre de ne laisser passer qui que ce fût , n'exceptant de cette défense que la seule personne du roi , mit pied à terre au milieu du pont , fit élever très-promptement deux potences , & fit pendre à chacune trois des législes , la tête en-bas pour leur faire plus d'honneur. Le roi , instruit de cet événement , courut au duc , & lui dit qu'il ne pouvoit jamais lui rendre un plus grand service , ni faire rien de plus juste , parce que ces hommes de loi ne s'enrichissoient qu'en ruinant toute l'Angleterre. Je veux , continua-t-il , que ces législes demeurent exposés pendant tout ce jour , & que demain on les coupe en quatre quartiers , pour les mettre sur les grands chemins. Le duc profita de cette occasion pour représenter au roi que si sa majesté vouloit le croire , elle ordonneroit que dans tout le royaume il n'y eût que deux

hommes de loi, qui seroient obligés de prononcer dans l'espace de quinze jours, une sentence définitive, sur quelque affaire que ce pût être. Mais il faudroit, ajouta-t-il, que votre majesté les payât bien, afin de pouvoir les traiter comme ceux-ci, au cas qu'on s'apperçût qu'ils se laissent corrompre. Le jeune roi approuva l'avis du duc; il ordonna sur le champ qu'il fût exécuté; & le peuple informé d'un réglemeut si sage, lui donna des louanges infinies. Du reste, cet incident n'empêcha point la fête de s'exécuter de la même manière dont elle avoit été projetée.

Après les artisans, qui formoient entr'eux différens jeux, venoient les archevêques, les évêques, les protonotaires, les prévôts, les chanoines, les prêtres; enfin tout le clergé portant un grand nombre de reliques. On voyoit ensuite un grand dais ou baldaquin très-riche, sous lequel marchoit le roi, environné de tous ceux qui vouloient recevoir l'ordre de chevalerie. Ils étoient vêtus de satin blanc, ou de brocard d'argent, pour marque de la virginité dont ils devoient faire profession.

Derrière eux marchoient les seigneurs & les barons, vêtus de brocard ou de riches étoffes d'or & d'argent, de satin, de velours, & de damas cramoisi. Toutes les femmes mariées paroissoient ensuite, vêtues comme leurs maris. Les hommes veufs & les femmes veuves venoient après cette riche

cavalcade , les uns & les autres portoient des habits de velours noir , avec les harnois de leurs chevaux de même couleur. Ils étoient suivis par les jeunes filles & par les jeunes garçons , habillés de brocard blanc ou verd , chamarré d'argent. Les diverses troupes étoient parées de grosses chaînes d'or , avec des fermails de même métal , enrichies de perles , de diamans , de rubis , & d'autres pierres d'une grande valeur ; car tous avoient fait à l'envi leurs efforts pour paroître magnifiques à cette fête.

Après cette pompeuse cour , marchoient toutes les religieuses de tous les différens ordres , vêtues d'habits de soie , si elles le vouloient , mais de la couleur prescrite par leurs regles ; le roi en avoit obtenu la permission du pape , avec celle de pouvoir sortir de leurs couvens pendant l'espace d'un an & un jour. Mais afin qu'elles pussent faire usage de cette liberté , le roi avoit fait distribuer de l'argent à tous les monastères , sur - tout à ceux qui étoient les moins riches. Ainsi , toutes les religieuses , sur-tout les jeunes , ne manquèrent pas de se trouver à cette fête , parées & ajustées avec soin. Elles portoient chacune un cierge allumé. Les femmes du tiers-ordre suivoient , en chantant le *Magnificat*. Elles étoient aussi habillées de soie , & portoient de même un cierge à la main. Après elles paroissoient tous les officiers du royaume , & toute l'in-

fanterie armée comme si elle eût marché à l'ennemi. Toute cette milice portoit la livrée du roi, c'est-à-dire, des casques mi-parties de blanc & de rouge avec une bordure d'hermines. Ces troupes précédoient les femmes publiques, accompagnées de leurs protecteurs. Elles portoit une guirlande de fleurs ou de myrte. Celles qui avoient quitté leurs maris pour prendre cet état, étoient obligées de porter encore une banderolle à la main. Les unes & les autres marchoit en dansant au son du tambourin.

Dès que la reine apprit que le roi approchoit, elle sortit du palais qu'elle avoit occupé jusqu'alors à Granoug (Greenwick), monta dans un château de bois, porté sur douze roues, traîné par trente-six chevaux des plus grands & des plus forts que l'on eût pu trouver en France. Elle avoit avec elle cent trente demoiselles, toutes fiancées; car il n'étoit point permis à aucune autre fille ou femme de l'accompagner. Ce palais roulant étoit suivi d'un grand nombre de ducs, de comtes & de marquis à cheval, & de plusieurs dames & demoiselles du premier rang. La reine s'arrêta au milieu d'une grande prairie, & se plaça sur la porte de son château, d'où elle ne sortit qu'à l'arrivée du roi. Le duc de Lancastre parut le premier, & ayant mis pied à terre, vint faire la révérence à cette princesse. Chaque ordre défila ensuite devant elle, & lui rendit ses hom-

mages. Cependant le roi étant arrivé, mit pied à terre à quelques pas du château, avec tous ceux qui l'accompagnaient. Alors la reine, suivie de toutes les dames, se leva, & descendit par une échelle d'argent qu'on appliqua au château. La fille du duc de Berry lui donnait le bras, & celle du comte de Flandres lui portait la queue. Elle était précédée par les cent trente demoiselles qui l'avoient accompagnée.

Mais permettez-moi, mon révérend père, de vous parler ici de la magnificence & de la beauté de cette princesse. Elle était vêtue ce jour-là d'une veste de brocad rouge & d'or, dont le fond était relevé d'une riche broderie d'argent; la tête de chaque fleur était d'or émaillé. Sur la veste, elle portait un manteau tout couvert de glands d'or battu, garni de rubis & d'émeraudes. Jamais beauté ne fut comparable à la sienne. Ses cheveux traînant jusqu'à terre paroissaient autant de fils d'or; son visage & ses mains étoient d'une blancheur éblouissante; sa taille enfin & sa démarche avoient tant de graces, qu'elles persuadoient aisément que tout ce qu'on ne voyait point étoit admirable. Dès que cette princesse fut en présence du roi, elle lui fit une petite révérence qu'il lui rendit par une inclination de tête. Alors tous les seigneurs & toutes les dames de la cour furent admis à baiser la main de leurs majestés. Aussi-tôt après, le cardinal d'Au-

gleterre, revêtu de ses habits pontificaux, commença la Messe sur un autel portatif, que l'on dressa dans la prairie; & lorsqu'il fut à l'évangile, il fiança le roi avec la princesse; le roi la baisa par plusieurs fois. Après la messe, il alla la joindre, causa long-tems avec elle, & ils se firent toutes les caresses permises entre fiancés. Le duc de Lancastre, oncle du roi, lui donna ensuite l'ordre de chevalerie. Plusieurs jeunes gentilshommes témoignèrent le desir qu'ils avoient de recevoir aussi cette marque d'honneur; mais on déclara que dans un pareil jour aucun autre ne pouvoit être armé chevalier.

Après la cérémonie, le roi entra dans un petit pavillon, où il quitta tous les habits qu'il avoit portés comme damoisel, & les envoya au fils du duc d'Orléans, cousin-germain de la reine, & qui avoit été chargé de la conduire en Angleterre. Il accompagna ce présent de deux gros villages qu'il lui donna. Ensuite ce prince parut avec un superbe habit de velours rouge à fonds d'or, doublé d'hermine. Au lieu de couronne, il portoit sur sa tête une toque de velours noir, ornée d'une agraffe de diamans, que l'on estimoit cinquante mille écus. Dès-lors il quitta la compagnie des damoisels, pour prendre celle des chevaliers mariés; & s'étant remis sous son riche baldaquin, tandis que la reine étoit montée dans son château de bois, on se rapprocha

de Londres dans le même ordre qu'on avoit tenu d'abord.

A un mille de cette ville, on s'arrêta dans une vaste prairie, où l'on trouva un grand nombre de tentes & de pavillons dressés, & une infinité d'instrumens qui jouoient sans discontinuer. Le roi mit pied à terre avec toute sa cour, monta dans le château de la reine, & lui donna la main pour descendre dans la prairie. Alors ils se baisèrent. Tous les fiancés en firent de même, & le bal commença. On servit ensuite, selon l'usage de ce pays, un breuvage composé de malvoisie & de gingembre verd (1). On partit de cette prairie pour se rapprocher de la ville, & l'on se rendit auprès d'une grande rivière bordée d'arbres fort hauts, & de différentes espèces, sous lesquels on avoit dressé un grand nombre de tables. Chaque corps avoit son quartier séparé, accompagné de maisons de bois, que l'on avoit construites à ce dessein, & qui, jointes à un grand nombre de tentes, suffisoient pour loger tout le monde, sans qu'on fût obligé d'entrer dans la ville. Là, les fêtes commencèrent, & ce premier jour se passa en jeux & en danses. Le second, qui étoit un vendredi, après la messe, nous mon-

(1) C'est ce que nos romans françois, comme *Perceforest*, nomment vin spécial. Cet usage a subsisté long-

tâmes dans des bateaux couverts de tapisseries de soie & de brocard , & ornés de devises. Nous prîmes le divertissement de la pêche. Il y avoit plus de deux cens barques. Le roi dina ensuite , & sur la fin du repas le grand veneur parut , suivi de tous ses chasseurs , qui conduisoient des braques , des chiens courans & des lévriers de Bretagne. On partit pour la chasse , où l'on tua une prodigieuse quantité de gibier.

Le samedi matin , on assembla un conseil général , composé d'hommes & de femmes , pris dans tous les différens ordres , & on régla quelle devoit être la destination de chacun des jours de la semaine , pendant tout le temps que devoient durer les fêtes. Le règlement , arrêté à la pluralité des voix , fut publié par les rois d'armes , les hérauts & les poursuivans. Voici quelle en étoit la substance.

Le dimanche , jour de bénédiction & de joie , fut destiné aux danses ; les différens états , tant de la magistrature que des corps de métiers , devoient danser séparément. Ils pouvoient aussi , s'ils le vouloient , représenter des farces & des comédies (1). Ceux qui auroient le mieux réussi , au sentiment des juges nommés à cet effet , devoient recevoir vingt marcs d'argent , & de plus , être remboursés des frais de leurs intermedes.

(1) Entremeses.

Le lundi fut marqué pour les joutes, soit à fer morné, soit à fer émolu. On régla la forme & la mesure des lances, & on ordonna que ces deux espèces de joutes se feroient alternativement. On fixa le prix à cinq mares d'or.

Le mardi fut destiné aux combats de barrière à pied, des chevaliers & des gentilshommes, soit seul-à-seul, soit deux contre deux ou en plus grand nombre ; mais il ne pouvoit pas passer vingt-cinq, parce que le nombre des tenans n'étant que de vingt-six, il falloit qu'il restât quelqu'un à la garde du prix destiné à celui qui auroit le mieux fait ; c'étoit une épée d'or du poids de dix mares. Le vaincu devoit rester prisonnier du vainqueur, & ne pouvoit obtenir sa liberté que par échange ou par rançon.

Le mercredi étoit le jour des combats à cheval, soit à outrance, soit au premier sang. Le prix de ces combats devoit être une couronne d'or du poids de quinze mares.

Le jeudi étoit destiné pour les combats à pied, à outrance & à toutes armes ; soit corps-à-corps, soit deux contre deux, ou en plus grand nombre ; mais toujours au-dessous de vingt-six, comme on l'a dit. Le prix étoit une statue d'or représentant l'enfance, & du poids de trente-cinq mares au moins. Le vaincu devoit faire serment entre les mains des juges : 1°. de ne pouvoir jamais, du reste de sa vie, demander le combat à outrance, avec

des armes de l'espèce de celles qu'il auroit employées dans ce combat : 2°. de ne pouvoir porter les armes du reste de cette année , à moins que ce ne fût contre les infideles : 3°. d'aller se remettre à la discrétion de l'infante , qui pourroit en faire à sa volonté.

Le vendredi , jour de douleur & de tristesse , il ne devoit y avoir aucun combat ; seulement après la messe il étoit permis d'aller à la chasse.

Enfin , le samedi fut destiné pour l'examen & la réception des nouveaux chevaliers. Après ce règlement , on fit le choix de vingt-six tenans. On alla examiner les lices & le champ de bataille , que l'on trouva en bon état. On régla aussi la façon dont les assaillans devoient se présenter pour demander le combat , & pour marquer les armes dont ils devoient se servir. Comme toutes ces entreprises devoient avoir la gloire des dames pour objet , l'assaillant s'avançoit au pied de l'échafaut sur lequel étoient les tenans , accompagné de deux filles ou de deux femmes , à sa volonté : là , après avoir déclaré son pays , son nom , celui de son père & celui de sa mère , il déclaroit si celle à l'honneur de qui il entreprenoit le combat étoit fille , femme , veuve ou religieuse ; & alors toutes celles de l'ordre dont étoit sa maîtresse , faisoient à haute-voix des vœux pour qu'il obtînt la victoire.

Lorsque toutes ces choses eurent été réglées ; le roi alla dîner ; & après avoir entendu les vêpres ,
il

se rendit dans la prairie, suivi de tous les ordres. On avoit dressé au milieu une montagne de char-
ente, avec tant d'art, que l'œil y étoit trompé.
Sur le sommet de cette montagne on découvroit
un château très-élevé, défendu par une épaisse
muraille, garnie de cinq cents soldats couverts
d'armes blanches. Le duc de Lancastre s'avança à
la tête des troupes, & dès qu'il fut au pied du
empart, il fit sommer la garnison d'ouvrir les
portes. Ils répondirent que leur seigneur leur avoit
confié la garde du château, & qu'ils en défen-
droient l'entrée contre le monde entier. Alors le
duc s'adressant à ceux de sa suite : Chevaliers, leur
dit-il, faites comme moi. En même tems il mit
pied à terre, & en un instant toutes les troupes
attaquèrent la place l'épée & la lance à la main.
Les assiégés lançoient cependant avec leurs ma-
chines de grandes poutres & des pieux, qu'on au-
roit pris pour des barres de fer ; mais les yeux y
étoient trompés, & tout cela n'étoit au fond que
des sachets de cuir remplis de sable & de noircis. Les
pierres, dont la garnison faisoit pleuvoir une grêle
sur les assiégeans, étoient de même nature. Ces sacs
ne laissoient pas de renverser souvent les assaillans ;
ensorte qu'il se passa quelque tems avant qu'ils
s'aperçussent que ce n'étoit qu'un jeu, ce qui
rendit le spectacle plus agréable.

Tous les états se présentèrent successivement

devant la place , & la sommèrent inutilement d'ouvrir ses portes ; le roi lui-même ne réussit pas mieux. Enfin la reine s'avancant au pied du rempart , suivie de toutes ses dames , demanda le nom du seigneur de ce château ; on lui répondit qu'il s'appelloit le dieu d'amour. En même tems il parut à une fenêtre. La reine lui fit une profonde révérence , & s'adressant à lui : Dieu d'amour , lui dit-elle , dont je révère la puissance & la grandeur , est-il possible que vous résistiez ainsi aux prières de vos serviteurs , & que vous refusiez de les rendre témoins de la gloire & du bonheur que vous destinez à ceux qui vous servent ? Vous qui réglez sur les cœurs des amans fideles , leur refuserez-vous votre assistance dans leurs peines ? les rendrez-vous éternelles , & ne parviendront-ils jamais à cette félicité qui en doit être le prix ? Dieu puissant , auquel je me suis livrée , ouvrez-moi les portes de votre séjour , recevez-moi pour la plus soumise de vos esclaves , rendez-moi témoin de votre gloire , qui m'a été inconnue jusqu'à-présent , & admettez-moi au nombre de celles qui en ont goûté les douceurs.

A ces mots , la porte s'ouvrit avec un grand bruit. Le roi & la reine , suivis de tous les états , entrèrent dans une vaste cour tendue de tapisseries travaillées en soie , en or & en argent , & qui représentoient des histoires admirables. Le plafond de la cour étoit couvert de brocard d'Alexandrie ,

& au-dessus des tentures on voyoit des loges remplies d'anges vêtus de blancs, & portant des diadèmes sur leurs têtes. Ils jouoient de toutes sortes d'instrumens, & chantoient si parfaitement, que les spectateurs en étoient ravis & charmés. Peu de tems après, le dieu d'amour, tout brillant de lumière, parut à une fenêtre; & s'adressant à la reine, avec un air riant & ouvert: Vos graces, aimable reine, lui dit-il, vous rendent souveraine de ma volonté. Je vous adopte pour fille. Dispensez les faveurs de cet heureux séjour. Punissez & récompensez tous ceux qui sont engagés sous ma loi. Vous seule désormais ferez la maîtresse de leur sort. Mais que les amans & que les amantes perfides ne trouvent aucune grace devant vous; c'est la seule loi que je vous impose. En même tems le dieu & les anges disparurent, les tapisseries s'agitèrent, comme si la terre eût tremblé. Nous montâmes tous au haut du château, & mettant la tête aux fenêtres qui regardoient sur la cour, nous ne découvrîmes plus que la prairie; & nous aperçûmes avec surprise que le château étoit composé de quatre grands bâtimens séparés.

Le roi logea dans un avec toute sa cour, la reine occupa le second avec tous les François qui l'avoient suivie. Le troisième & le quatrième étoient destinés pour les chevaliers étrangers, d'Allemagne, d'Italie, de Lombardie, de Castille, d'Aragon, de

Portugal & de Navarre. Chacun de ces quatre grands corps de bâtimens renfermoit un si grand nombre de salles & de chambres superbement meublées, que tout le monde y étoit commodément logé. Les chevaliers qui avoient visité toutes les cours des plus grands rois, convenoient qu'ils n'avoient rien vu de si magnifique que cette fête. On voyoit dans l'appartement du roi une statue d'argent, qui représentoit une femme nue ; son ventre paroissoit un peu enflé, ainsi que sa gorge, qu'elle sembloit soutenir, & même presser avec ses deux mains. Il sortoit de cette gorge deux filets d'une eau extrêmement claire, qui tomboit dans un vase de cristal.

Dans le logement de la reine étoit la statue d'une jeune fille, faite d'or émaillé ; elle étoit nue, & tenoit ses mains baissées & serrées contre son corps, comme pour s'en couvrir ; de dessous ces mains il sortoit une fontaine de vin délicieux, qui étoit reçu dans un vase transparent.

D'un autre côté paroissoit une statue d'évêque, aussi d'argent. Il étoit représenté les mains jointes, les yeux élevés vers le ciel, & la mitre en tête ; de cette mitre couloit une fontaine d'huile qui tomboit dans un vase de jaspe. Enfin, dans le dernier corps de bâtiment on voyoit un lion d'or, portant une couronne ornée de pierreries, jettant continuellement par la gueule un miel blanc & délicieux, qui étoit reçu dans un vase de calcédoine.

Au milieu d'une cour qui séparoit ces quatre logemens, étoit un nain, le plus difforme que l'on puisse imaginer. Une de ses mains posoit sur sa tête; l'autre soutenoit son ventre, dont il sortoit un cruissau d'un excellent vin rouge, qui tomboit dans un vase d'argent. Ce nain étoit moitié d'or & moitié d'acier, & paroissoit couvert d'un demi-manteau. Un peu au-dessus, il y avoit une statue d'argent, représentant un homme d'une grande vieillesse, avec une bosse d'une grandeur énorme, & couvert d'une barbe très-blanche. Il avoit un bâton à la main; cette bosse étoit creusée, & elle étoit toujours remplie d'un pain le plus blanc & le meilleur que l'on pût manger.

Toutes ces merveilles, qui tenoient de l'enchantement, étoient l'ouvrage de l'art. Tant que les fêtes ont duré, le boulanger de la cour a fourni par jour plus de trente mille pains. Jamais on ne dérangeoit les tables que pour en changer le linge, & elles étoient servies avec profusion. Tous les appartemens où l'on mangeoit étoient accompagnés d'un buffet richement paré des plus beaux vases d'argent, sans que jamais personne ait été servi qu'avec de la vaisselle de ce métal. Ce château étoit accompagné d'un jardin parfaitement bien planté, & très-agréable, où le roi alloit souvent se promener. De-là on entroit par une très-belle porte dans un grand parc, rempli de gibier & des ani-

maux les plus rares. C'étoit là que ce prince, suivi de tous les seigneurs de sa cour, alloit chasser le vendredi, comme il avoit été réglé. Quelquefois aussi il se promenoit sur la rivière, accompagné d'un nombreux cortège de barques, toutes magnifiquement parées.

Dans le cortège de la fête il y a eu plus de soixante jeunes gentilshommes qui ont reçu l'ordre de chevalerie; & plus de cent cinquante chevaliers ont perdu la vie dans les différens combats de harrière. Il s'y est trouvé des rois, des ducs, des comtes, des marquis, & un nombre infini de gentilshommes des plus anciennes & des plus illustres maisons de l'Europe, qui tous s'y sont distingués.

C'est sans doute un grand honneur pour un chevalier, repret l'hermite, d'entendre proclamer son nom, & de se voir déclarer vainqueur dans une telle assemblée. Mais dites-moi, je vous prie, continua-t-il, quel est celui qui s'est le plus distingué, & auquel on a décerné l'honneur des tournois & des joustes? La chose n'étoit pas facile à décider, répondit Tiran. Il pouvoit se faire que cet honneur eût été mérité par un simple gentilhomme; & il n'eût pas été naturel de faire cet affront au grand nombre de princes & de seigneurs qui étoient à la fête; car pour peu que ces derniers montrent de valeur dans de semblables assemblées, leur gloire efface celle des simples che-

valiers. Cela peut arriver, dit l'hermite, mais ce n'est pas l'usage de ce pays-ci; car dans les joutes & dans les tournois les hérauts & les rois d'armes sont obligés de proclamer à haute-voix quel est celui qui a remporté l'honneur, de ce combat par-dessus tous les autres vainqueurs. On n'aura pas sans doute manqué à cette coutume, dans une fête comme celle-ci; c'est le nom du chevalier que je vous demande.

Tiran rougit à ces mots, baissa les yeux, & se tut. Pourquoi donc ce silence, mon fils? reprit l'hermite. Alors un chevalier, nommé Diosêbo, se leva; & prenant la parole: Son silence, dit-il, mon père, vous instruit assez. Mais je jure, par l'ordre que j'ai reçu le jour de l'ascension, de vous dire avec vérité tout ce que vous desirez savoir. Tiran, qui ne vouloit pas être présent à cette conversation, les quitta pour aller donner quelques ordres; & Diosêbo continuant son discours: Ce chevalier qui a disparu, est celui-là même qui a remporté le prix sur tous les vainqueurs. C'est ainsi qu'en ont décidé le roi, les juges du camp, & tous les seigneurs de la chrétienté, qui se sont trouvés présents aux combats. A ces mots Diosêbo se remit sur le gazon, & continua en ces termes.

Tiran le blanc fut le premier auquel le roi conféra l'ordre de chevalerie. Après les questions & les réponses ordinaires, & après le serment accou-

tumé de remplir les engagements de cet ordre , deux des plus grands seigneurs prirent notre chevalier sous les bras , & le conduisirent aux pieds du roi , qui lui mit l'épée sur la tête , en disant : Dieu & monseigneur saint Georges te fassent bon chevalier ; après quoi il le baisa à la bouche. En même tems sept demoiselles , vêtues de blanc , représentant les sept alégresses de la vierge Marie , vinrent lui ceindre l'épée. Ensuite quatre chevaliers , qui représentoient les quatre évangélistes , lui chaussèrent l'épéron. Alors la reine s'avança , & le prenant par un bras tandis qu'une duchesse le tenoit par l'autre , elle le conduisit sur une belle estrade , où elle le fit asseoir sur un trône. Le roi & la reine se placèrent à ses côtés , & tous les chevaliers & les demoiselles se rangèrent au bas de l'estrade. Enfin on servit une superbe collation , après quoi chacun se retira. On observa les mêmes cérémonies pour tous les autres chevaliers.

La promotion de Tiran fut suivie de deux victoires , qu'il remporta successivement contre deux des chevaliers tenans. Le premier combat étoit à cheval & à la lance ; le second fut un combat à pied & à outrance , avec la hache , l'épée & le poignard. Dans l'un & l'autre , Tiran fit également admirer son adresse & son courage , & laissa ses deux adversaires morts sur la place.

Peu de jours après , le roi & la reine dansant

s la prairie, Tiran jetta les yeux sur une pante de la reine, nommée la belle Agnès, fille duc de Berri. Sa beauté le cédoit à-peine à celle la reine ; mais elle l'égalait en graces, en gentil ler, & en politesse. Elle étoit affable & préante, n'ayant rien de ces façons altières, si imunes aux belles personnes. Cette belle portee jour-là au cou un nœud de diamans. Après danfes, Tiran s'approcha d'elle, & lui faisant profonde révérence : La vertu, lui dit-il, la te naissance, la beauté, les graces & le savoir sont en vous, belle Agnès, me font desirer de s servir. Si vous me donniez ce nœud que je sur votre sein, je le porterois toute ma vie ; je fais serment, par l'ordre de chevalerie que reçu, de combattre en votre honneur un cher à toute outrance, soit à pied, soit à cheval, é ou désarmé. Sainte Marie ! s'écria la belle es ; comment ! pour une chose aussi médiocre, s voulez vous exposer, & vous battre en champ ? Mais afin de ne point essuyer les reproches dames, des demoiselles, & des bons chevaliers, our que vous ne perdiez point le fruit du méde la chevalerie, je consens qu'en présence de le monde vous preniez vous-même ce joyau que s desirez. Tiran fut charmé de la réponse de elle Agnès ; & ayant détaché le bijou, ce qu'il ouvoit faire sans lui toucher la gorge, il le

porta à sa bouche. Ensuite se mettant aux genoux de celle qui venoit de lui accorder une faveur si singulière : Je ne puis assez vous remercier, madame, lui dit-il, du présent que vous venez de me faire ; je l'estime plus que je ne ferois le royaume de France ; & je promets à Dieu de le conserver jusqu'à la mort. En même temps il l'attacha à la barrette qu'il portoit ce jour-là.

Cette aventure lui occasionna un démêlé avec un chevalier françois qui étoit alors à la cour. Il se nommoit le seigneur de Villermes. Sa valeur & son expérience aux armes étoient connues. Le lendemain, pendant que le roi entendoit la messe, il vint trouver Tiran, & lui dit : Chevalier, comment avez-vous eu l'audace de porter des mains profanes sur un corps sacré comme celui de la belle Agnès ? Jamais chevalier a-t-il fait une demande pareille à la vôtre ? Il faut que de gré ou de force vous me donniez ce précieux bijou ; je le mérite mieux que vous : dès mon enfance, j'ai aimé, servi & respecté cette rare beauté ; c'est un prix qui est dû à mes longs services. Remettez-le à celui qui en est le plus digne ; ne me forcez point à vous l'arracher avec la vie. Je serois regardé comme le plus infâme & le plus lâche des chevaliers, répondit Tiran, si j'abandonnois ce joyau qui m'a été accordé, que j'ai détaché moi-même, & que j'ai juré de conserver. Mais, chevalier, vos discours sont

trop fiers, je vois qu'il ~~qu'il~~ faut que je rabaisse votre orgueil. Le chevalier françois voulut alors se saisir du joyau ; Tiran mit sur le champ l'épée à la main, & tous ceux qui se trouvèrent présens en firent de même. Chacun prit parti ; de sorte qu'il y eut une douzaine de chevaliers ou de gentils-hommes tués, avant qu'il fût possible de les séparer. Je puis en dire des nouvelles certaines, ajouta Diotebo, puisqu'en cette occasion je fus blessé de quatre coups d'épée. Cependant la reine accourut au bruit des combats. Sa présence arrêta d'abord les plus animés : on se sépara, & chacun se retira à son logement.

Cette affaire ne laissa pourtant pas d'avoir des suites. Quelques jours après, le chevalier françois écrivit à Tiran, & lui fit tenir sa lettre par un page. Elle étoit conçue en ces termes,

» A toi, Tiran le blanc, qui viens de causer
» la perte de tant de guerriers. Si tu ne crains
» point d'exposer ta vie, je te laisse le choix des
» armes ; armé, désarmé, à pied, à cheval, nud ou
» habillé ; tout m'est égal, pourvu que je me batte
» avec toi jusqu'à la mort. Écrit de ma propre main,
» & scellé de mon'cachet. DE VILLERMES. »

Tiran lut la lettre, & fit entrer le page dans une chambre, où il lui donna dix mille écus d'or

après avoir tiré parole de lui, qu'il ne parleroit à personne de ce qui s'étoit passé. Ensuite il sortit seul, & fut chercher un roi d'armes, qu'il conduisit à trois milles du lieu où les fêtes se donnoient. Là, se trouvant tête-à-tête avec lui : Roi d'armes, lui dit-il, je te conjure, par la foi dont tu fais profession, & par le serment que tu as prêté à ton roi le jour qu'il ta revêtu de ta charge, de me garder le secret sur ce que je vais te confier, & de me dire franchement & loyalement quelle conduite je dois tenir. Le roi d'armes, qui se nommoit Jérusalem, jura par tout ce qu'il y a de plus sacré, d'être secret ; après quoi Tiran lui montrant la lettre qu'il avoit reçue : Jérusalem, mon ami, lui dit-il, je tiendrai certainement à honneur de satisfaire la volonté du brave chevalier de Villermes ; mais je n'ai pas encore vingt ans, & je ne fais pas trop les regles de la chevalerie, c'est à toi de m'en instruire. Je crains de déplaire au roi, & de violer des loix que je voudrois suivre si l'honneur me le permettoit. Le roi d'armes lui répondit qu'il pouvoit être tranquille, & que le chevalier étant l'agresseur, c'étoit lui qui violoit les loix, & qui le mettoit, par son défi, dans la nécessité de les enfreindre. Le scrupule de Tiran étant dissipé par cette réponse, il demanda à Jérusalem qui seroit le juge de ce combat. Le héraut lui répondit qu'il ne pouvoit plus lui servir de juge, parce qu'il lui

avoit servi de conseil ; mais il ajouta qu'il ne pouvoit mieux faire que de prendre le roi d'armes Claros de Clarence. Je le connois pour très-instruit , dit Tiran ; je le prendrai , si le seigneur de Villermes le trouve bon. En même tems il délivra au roi d'armes son blanc-seing cacheté de ses armes, avec pouvoir de convenir avec son ennemi de toutes les conditions du combat. Et parce qu'il étoit l'agresseur , il fut résolu qu'on lui laisseroit le choix des armes.

Jérusalem consentit à tout, & se chargea de la carte-blanche. En le quittant, Tiran lui fit présent d'une robe de brocard doublée d'hermine , qu'il accepta. De-là il alla chercher le chevalier de Villermes , & le tirant à l'écart : Seigneur, lui dit-il , je voudrois fort , à cause de mon ministère , vous accorder , & faire la paix entre vous & Tiran le Blanc ; mais si vous persistez dans votre résolution , voici votre lettre & sa réponse ; c'est un blanc-seing signé de sa main & scellé de ses armes. Vous êtes l'agresseur , décidez de tout ; & si vous le pouvez , prenez cette nuit pour le combat.

Le seigneur de Villermes fut charmé du procédé de Tiran. Il dit au roi d'armes qu'il acceptoit volontiers le pouvoir qu'il lui donnoit de la part de son ennemi. Et voici, ajouta-t-il , quelles sont mes intentions. Nous nous battons à pied , avec une simple chemise de toile de France , un bou-

clier de papier, & une guirlande de fleurs sur la tête. Nos armes offensives seront deux couteaux de Gènes, longs de deux palmes, pointus & tranchans des deux côtés, avec lesquels nous nous battons à outrance. Allons donc, lui dit Jérusalem, chercher avant la nuit tout ce qui est nécessaire pour le combat. Sur le champ il firent l'acquisition de deux couteaux tels qu'ils le souhaitoient. Ils choisirent de la toile de France, dont il commandèrent deux chemises un peu longues, mais dont les manches ne venoient que jusqu'au coude, pour ne point les embarrasser. Ensuite ils prirent une feuille de papier qu'ils séparèrent en deux, & qu'ils accommodèrent en forme de bouchers. Après cette cérémonie, Jérusalem proposa à Villemes de prendre pour juge de leur combat le roi d'armes Claros de Clarence. Il est fort entendu, ajouta-t-il, & lui-même s'adressoit aux armes. Pourvu que la chose soit égale & sereine, tout m'est bon, répliqua le chevalier, arrangez-vous avec Tiran. Je vais vous attendre à l'héritage de la Madeleine, afin que si par hasard quelqu'un me rencontroit, on s'imaginât que j'y suis pour faire mes prières.

Le roi d'armes se rendit d'abord chez Claros, qui consentit à être le juge de ce combat, pourvu qu'il ne se fit point de nuit, parce qu'alors il n'est pas possible de juger avec connoissance de cause. Il accepta seulement la proposition pour le lendemain.

main matin, pendant que le roi entendroit la messe, temps auquel les chevaliers étoient occupés à lui faire leur cour, ou empressés auprès des dames. Jérusalem rendit compte à Tiran & au seigneur de Villermes de cette résolution ; & de part & d'autre on attendit le lendemain avec une égale impatience.

Dès le grand matin, les rois d'armes vinrent prendre les deux chevaliers, & les conduisirent dans un bois, où ils choisirent une place convenable pour leur combat. Alors Jérusalem posa sur l'herbe les armes dont ils étoient convenus ; & Claros de Clarence prenant la parole : Vaillans chevaliers, leur dit-il, voici le lieu de votre mort & de votre sépulture. Vous êtes ici sans espérance de secours, & vous touchez à votre dernière heure. Prenez confiance en Dieu & en votre courage. Mais déclarez d'abord si vous m'acceptez pour juge, & jurez-moi par l'ordre de chevalerie, de cesser le combat dès que je vous l'ordonnerai. Ils le jurèrent ; & Villermes dit à Tiran : Prenez les armes. Non, répondit-il, vous êtes l'agresseur, c'est à vous de choisir. Après cette légère contestation, que Claros termina en les faisant tirer au sort, ils quittèrent leurs habits, & prirent leurs chemises qu'on avoit apportées. Le juge leur partagea ensuite le champ, leur défendant de commencer le combat qu'il ne leur en donnât l'ordre. Après quoi, les

deux rois d'armes coupèrent des branches d'arbres ; dont ils formèrent une espèce d'échafaud pour asséoir le juge.

Cependant Claros faisoit tous ses efforts pour accorder les deux chevaliers. Tiran sembloit se prêter ; mais le seigneur de Villermes ne vouloit entendre à aucun accommodement, si premièrement son adversaire ne lui remettoit le bijou que la belle Agnès lui avoit donné, & s'il ne lui rendoit les armes. Le juge voyant donc qu'il n'étoit pas possible de faire la paix entre eux, alla s'asséoir sur son échafaud de branches d'arbres, cria à haute voix : Allons, chevaliers, gouvernez-vous en bons & braves combattans, tels que vous êtes.

Alors il coururent l'un contre l'autre avec une fureur égale ; le chevalier françois portant le couteau aussi haut que sa tête, & Tiran, droit devant sa poitrine. Villermes porta d'abord un coup à son adversaire ; mais celui-ci le rabattit, & d'un revers lui emporta l'oreille, qui tomba sur son épaule. La blessure étoit si grande, qu'on lui voyoit presque la cervelle. Tiran reçut ensuite sur la cuisse un coup si terrible, que l'os en étoit découvert ; mais il ne l'empêcha pas d'en donner un à son ennemi sur le bras gauche. Enfin notre chevalier se sentant affoiblir par la quantité de sang qu'il perdoit, ferma de près son adversaire, & lui porta à la mamelle gauche un coup de pointe, dont

perça le cœur; l'autre lui donna en même temps un si grand coup sur la tête, qu'il en fut bloui & renversé. Il est certain que sans le coup qu'il avoit porté au François, Tiran eût infailliblement perdu la vie; car il demeura évanoui & saigné dans son sang. Mais Villermes n'eut pas le temps de redoubler, & tomba mort.

Le juge voyant les deux chevaliers par terre & sans mouvement, descendit de l'échafaud, suivit de Jérusalem. Ils approchèrent d'eux, & les trouvèrent sans connoissance. Ils firent donc deux croix, qu'ils posèrent sur leurs corps; mais s'apperecevant que Tiran respiroit encore, Claros ordonna à Jérusalem de demeurer à la garde des corps, pendant qu'il iroit rendre compte au roi & aux juges du camp de ce qui s'étoit passé. Le roi d'armes rencontra ce prince revenant d'entendre la messe; & l'abordant d'un air empressé: Seigneur, lui dit-il, il y a deux chevaliers qui se sont battus à trois mille d'ici, & qui expient sur le champ de bataille. Eh! qui sont-ils? reprit vivement le roi. Claros les lui nomma, l'assurant que l'un d'eux étoit certainement mort, & que l'autre donnoit peu d'espérance.

Cette nouvelle fit monter à cheval tous les parens & les amis de ces chevaliers. Nous arrivâmes des premiers; nous trouvâmes Tiran si défiguré, qu'à peine pouvoit-on le reconnoître. Il avoit cependant

encore les yeux ouverts. Les amis de Viller le voyant expiré, voulurent se jeter sur le chevalier, pour lui enlever le peu de vie qui resloit, mais nous nous mîmes en devoir de défendre; & le plaçant au milieu de nous, nous fîmes face de tous côtés. Nous étions dans cette situation, lorsque le connétable, armé de blason parut à la tête de beaucoup de troupes, qu'il plaça en différens endroits. Le roi suivit de près, accompagné des juges du camp. Lorsqu'ils aperçurent l'état où étoient les deux chevaliers, ils défendirent qu'on les enlevât, jusqu'à ce qu'ils eussent pris conseil; ce qu'il firent.

Cependant la reine arriva, suivie de tous ses états. Les dames & les demoiselles ne purent voir ces braves chevaliers sans verser des torrens de larmes. Mais on ne peut exprimer la douleur de la belle Agnès, qui se tournant vers la reine, Voyez, madame, lui dit-elle à haute voix, quel spectacle affligeant, & quelles preuves de sentimens les plus généreux! Ensuite s'adressant aux parens & aux amis de Tiran, elle leur reprocha le peu d'intérêt qu'ils prenoient à sa vie. Il va mourir, continua-t-elle, & vous lui laissez perdre tout son sang. Que voulez-vous que nous fassions, madame? lui répondit un de nous; le roi a défendu, sous peine de la vie, de l'enlever sans sa permission. malheurs! s'écria la belle Agnès; comment

peut-il que le roi ait donné un ordre aussi sévère ? Cependant s'étant apperçue que le chevalier s'affoiblissoit , & que ses blessures se refroidissoient : Qu'on en dise tout ce qu'on voudra , s'écria-t-elle ; je ne le fais qu'à une sainte intention. A ces mots elle détacha sa robe de velours blanc , doublée de martre zibeline , & la fit mettre sous Tiran. Elle pria aussi plusieurs Demoiselles de lui donner leurs robes pour le couvrir.

Enfin le roi , parfaitement instruit , sortit du conseil , & appelant les archevêques & les évêques , il leur ordonna une procession solennelle de tout le clergé , pour rendre au chevalier mort les honneurs qui lui étoient dus. Les parens de Tiran firent venir en même tems des chirurgiens , une tente , un lit , en un mot , tout ce qui lui étoit nécessaire. On visita ses blessures , & d'onze qu'il avoit reçues , on trouva qu'il y en avoit quatre qui pouvoient être mortelles. On en compta cinq sur le corps de l'autre chevalier , qui toutes avoient causé sa mort. On mit ensuite le premier appareil ; & tout le clergé étant en ordre , le roi & les juges ordonnèrent que le mort seroit couvert d'un drap d'or magnifique , préparé pour les chevaliers qui seroient tués dans les fêtes. Tiran suivit le corps , porté sur un grand bouclier. Il fut encore réglé , qu'à cause de son extrême foiblesse , sa main seroit appuyée sur un bâton , auquel seroit attaché

le couteau avec lequel il avoit tué son adversaire. Les croix marchèrent les premières. Le corps les suivit, accompagné de tous les chevaliers à pied. Le roi, la reine, tous les seigneurs, les dames & les demoiselles venoient ensuite, & précédèrent Tiran. Le connétable fermoit la marche, à la tête de trois mille hommes d'armes. On arriva en cet ordre à l'église de saint Georges, où l'on célébra, en grande pompe, une messe de *requiem*, après laquelle tout le clergé chanta une belle litanie sur la fosse du défunt. Le roi, la reine, & toute leur court, conduisirent ensuite Tiran à son logement. On lui donna trente demoiselles pour le servir ; & jusqu'à ce qu'il fût entièrement rétabli, le roi vint tous les jours lui rendre visite. Mais, pour le dire en passant, il eut cette attention pour tous les blessés.

Diosébo continua son discours, & voyant que l'hermite en étoit touché, il lui raconta encore un combat singulier que Tiran avoit eu contre un dogue furieux, de ceux que le prince de Galles, qui avoit beaucoup de passion pour la chasse, avoit amenés à ces fêtes. Cet animal, qui avoit rompu sa chaîne, causoit beaucoup de désordre. Tiran l'attaqua sans se servir d'aucunes armes. Le combat dura entre eux plus d'une demi-heure. Le chien étoit beaucoup plus grand que le chevalier. Ils se collèrent. Trois fois le dogue renversa Tiran, & trois fois Tiran terrassa son ennemi. Enfin, prenant

le chien par le cou, & le serrant de toutes ses forces, il l'étouffa. Mais, ajouta Diofêho, ce qu'il ne reste à vous apprendre de Tiran, a quelque chose encore de plus merveilleux.

Quelques jours après ce combat, lorsque Tiran fut rétabli de quelques blessures qu'il avoit reçues, l'arriva à la cour une aventure si singulière, qu'elle parut d'abord tenir de l'enchantement. Un jour, l'aurore commençoit à peine à paroître, lorsqu'à deux portées d'arc du logement du roi on apperçut plusieurs pavillons qu'on avoit dressés dans cet endroit pendant la nuit, & qui se faisoient remarquer de loin par leurs pointes dorées. Aussi-tôt on vint avertir les juges du camp de cette nouveauté. Ils se transportèrent chez le roi, & suivant leur avis, ce prince envoya un roi d'armes pour éclaircir cette aventure.

Jérusalem fut chargé de cette commission. Il prit sa cotte-d'armes, & s'étant rendu seul à ces tentes, lorsqu'il en fut proche, il vit sortir d'un des pavillons un vieux chevalier avec une longue barbe d'une blancheur éblouissante, appuyé sur un gros bâton, vêtu de velours noir avec une doublure de martre, comme on est à la cour. Il tenoit à la main une couronne de calcédoine, & la chaîne d'or qu'il portoit au cou étoit des plus grosses.

Le roi d'armes le traita en chevalier, & le salua en ôtant sa barrette. Le veillard, sans lui dire un

seul mot, lui rendit son salut d'une façon polie ; & Jérusalem prenant la parole : Seigneur, lui dit-il, le roi mon maître , & les juges du camp , curieux de savoir qui vous êtes , m'ont envoyé vers vous pour m'en informer. Je vous serai obligé de m'instruire de façon que je puisse les satisfaire. Au reste , si vous avez besoin de mon ministère , continuait-il , je suis prêt à vous obéir. Le vieux chevalier , gardant toujours le silence , le remercia par un signe de tête ; & le prenant par la main , il le conduisit sous une tente , qui renfermoit quatre beaux chevaux siciliens , de la plus grande taille , avec leurs selles garnies d'acier , & leurs brides toutes dorées.

De-là , il le fit entrer dans une autre tente ornée de quatre lits-de-camp , superbes & fort singuliers. Chaque lit avoit sa couverture & ses matelats. Leurs pavillons étoient de brocard vert , doublé de satin cramoisi , brodé d'or battu , avec un nombre infini de pendeloques , qui s'agitoient au moindre souffle de vent. Ils étoient tous quatre absolument semblables. Au pied de chacun étoit une demoiselle , richement vêtue , d'une beauté admirable ; elles en faisoient la plus belle parure. Dans cette tente étoient attachés , vis-à-vis de la porte , quatre écus parfaitement bien peints.

Le vieillard & le roi d'armes passèrent ensuite dans une troisième , à l'entrée de laquelle ils rencontrèrent quatre grands lions , qui se levèrent sur

leurs pieds à la vue de Jérusalem, & qui lui firent très-grande peur. Mais un jeune enfant leur donna à chacun un petit coup de baguette, & sur le champ ils se couchèrent à terre. Le roi d'armes aperçut dans cette tente quatre armures des plus brillantes, & un pareil nombre de belles épées bien dorées. Un rideau de velours vert partageoit cette tente, à-peu-près par la moitié. Un autre enfant, de même âge que le gouverneur des lions, tira ce rideau, & laissa voir quatre chevaliers assis. Ils avoient le visage couvert d'un grand voile de soie très-clair, qui, sans les empêcher de voir, mettoit dans l'impossibilité des les reconnoître. Leurs éperons étoient chauffés, & ils tenoient leurs épées nues, la pointe en bas, & le pommeau sur leur estomac.

Après que le roi d'armes les eut considérés pendant quelque temps, le vieux chevalier le fit sortir de cette tente pour entrer dans une autre. J'oubliois de vous dire, que toutes ces tentes étoient doublées de taffetas, & brodées comme les lits. Jérusalem trouva dans cette dernière un grand buffet, orné de beaucoup de vaisselle d'or & d'argent, & plusieurs tables dressées, où tous ceux qui entroient étoient absolument obligés de boire & de manger. Si on faisoit quelque difficulté, il arrivoit un lion qui se mettoit à la porte, & qui ne laissoit point sortir, qu'on n'eût pris quelques rafraîchissements. On fit beaucoup d'honnêtetés au roi d'armes dans

cette tente, & l'orsqu'il voulut se retirer, le vieux chevalier prit de dessus le buffet un plat d'argent qui pèsait trente-cinq marcs, & lui en fit présent. Jérusalem vint aussi-tôt rendre compte au roi de tout ce qu'il avoit vu, l'assurant que depuis qu'il étoit au monde il n'avoit jamais eu tant de peur.

Après le diner on eut avis que les quatre chevaliers arrivoient. Aussi-tôt le roi & la reine allèrent s'asseoir à la porte du château pour les recevoir. Toute la cour occupoit les deux côtes de la prairie, dont elle laissoit le milieu libre. Un moment après parurent quatre jeunes enfans, portant des pourpoints d'étoffe d'argent, avec des casques sans manches, taillées, découpées & ornées d'une riche broderie; leurs chausses étoient couvertes de très-belles perles. Ils menaient chacun un lion, attaché à une chaîne d'or qui leur passoit au cou. Les quatre chevaliers marchèrent ensuite, montés sur des haquenées blanches. Leurs habillemens superbes, & les équipages de leurs chevaux étoient uniformes. Toutes leurs actions indiquoient qu'ils étoient grands seigneurs. Ils mirent pied à terre à quelques pas du roi, & le saluèrent par une simple inclination de tête, en pliant pourtant un peu les genoux. Le roi & la reine leur rendirent le salut.

Les chevaliers, sans faire aucun mouvement, ni prononcer une seule parole, s'arrêtèrent d'abord à considérer la magnificence de cette cour. Un

Instant après, un des enfans s'approchant d'eux avec son lion, l'un des chevaliers lui mit un papier dans la gueule, lui parla à l'oreille pendant quelque tems, & le détacha. Alors le lion vint droit au roi, sans se méprendre & sans hésiter. La reine voyant approcher l'animal, eut si grande peur, qu'elle fut sur le point de prendre la fuite aussi bien que ses demoiselles ; mais le roi la retint par la robe, & lui dit de s'asseoir, en lui représentant, pour la rassurer, qu'il n'étoit pas naturel d'imaginer que des étrangers vinssent à sa cour dans l'intention de l'offenser. La reine obéit avec quelque répugnance. Et le lion s'approchant de la façon du monde la plus familière, présenta au roi le papier qu'il tenoit dans sa gueule. Ce prince le prit, sans faire paroître la moindre altération. Alors l'animal se coucha à ses pieds, & y resta le plus tranquillement du monde, tandis que le roi fit la lecture de cet écrit. Voici quel en étoit le contenu.

- » Tous ceux qui verront ces présentes lettres
- » sauront que les quatre frères d'armes, en présence
- » du sénat de Rome, & des cardinaux de Pise,
- » de Terra-Nuova, de Saint Pierre de Luxembourg,
- » du patriarche de Jérusalem, de Messire Alberto
- » Campobasso, & messire Louis Colonne, &c.
- » m'ont ordonné, à moi, notaire impérial, de
- » dresser un acte public, pour certifier que ces

» quatre chevaliers prouvent leurs quatre quartiers
 » de père & de mère, d'oncle & de tante, &
 » que personne ne peut leur disputer l'ancienneté
 » de leur noblesse. En foi de quoi, moi, notaire
 » public, j'ai signé AMBROSINO DE MANTOVA.
 » L'an mil, &c. »

La lecture de ce papier fit voir au roi que ces chevaliers ne vouloient point être connus. Ainsi il ordonna à un de ses secrétaires d'écrire qu'ils étoient les bien-venus dans son royaume & dans sa cour, & qu'il les assuroit qu'ils y seroient les maîtres. Le roi mit cette réponse dans la gueule du lion, qui retourna promptement à ses maîtres. Les inconnus lurent la réponse du roi, ôtèrent leurs chapeaux, & firent une profonde révérence, pour remercier le prince des offres qu'il leur faisoit. Ensuite un enfant s'approcha avec son lion, & un des quatre inconnus fit la même cérémonie que le premier ; & l'animal s'étant de même approché du roi, ce prince trouva encore dans sa gueule un papier qui contenoit ce qui suit.

» Ayant appris à Rome que le très-haut & très-
 » puissant roi d'Angleterre accordoit toute sûreté à
 » ceux qui se rendroient dans son heureuse cour ;
 » nous, les quatre frères d'armes, sommes venus
 » pour y combattre à outrance. C'est pourquoi

» nous supplions votre altesse de nous permettre
» le combat. »

Le roi répondit de la même manière , qu'ils étoient les maîtres de choisir le lieu , l'heure & le jour qu'ils souhaiteroient , quand ils auroient pris le tems nécessaire pour se reposer ; les priant cependant de venir chez lui , où il seroit charmé de leur faire tout l'honneur qu'ils méritoient.

Les chevaliers augmentèrent , à cette réponse , les signes de leur muette reconnoissance. En même tems le troisième inconnu détacha son lion. Son écrit portoit que s'il se trouvoit quelques chevaliers qui voulussent les combattre à outrance , ils pouvoient venir à leur logement , où ils trouveroient pour devise une hune de vaisseau , portée sur un arbre qui n'a ni feuilles , ni fruits , ni fleurs , & que l'on appelle *sycomore* ; & autour de cette hune quatre écus peints en or & en flammes , dont chacun a son nom. L'un s'appelle *valeur* , l'autre *amour* , le troisième *honneur* , le quatrième *intrépidité*.

Le chevalier , disoit cet écrit , qui touchera l'écu qui s'appelle *amour* , sera obligé de combattre à cheval ; & celui qui le défendra aura une casaque de toile & un simple harnois. Le combat ne finira que par la mort & la victoire , sans qu'on puisse le suspendre , pour raccommoder quelque piece que ce soit du harnois ; & les harnois seront

sans aucune fausse fabrique, c'est-à-dire, tels qu'on les porte à la guerre.

Celui qui touchera l'écu de l'honneur, se battra sans casaque, sans bouclier & sans autre arme défensive que le harnois & l'écu. Les lances auront sept palmes de longueur, & seront armées d'un fer très-aigu. Si la lance se rompt les combattans pourront en changer, & courront l'un contre l'autre jusqu'à la mort ou la victoire.

Celui qui touchera l'écu qui se nomme *valeur*; combattra à cheval avec une selle & une garniture de bride d'acier, les étriers déliés, les corcelets de vingt livres, & une seule lance longue de treize palmes, avec un fer à pointe de diamant, la grosseur à la volonté. L'épée aura quatre palmes de longueur; la dague & la petite hache au choix du chevalier; & sur la tête une salade avec la visière. Si la hache tombe de la main, le chevalier pourra la ramasser tout autant de fois qu'il lui sera possible de le faire; mais il ne sera permis à personne de la lui donner.

Enfin le quatrième lion se présenta avec son papier. Voici ce qu'il contenoit. Le chevalier qui touchera l'écu de l'*impudat*, combattra à pied avec quatre sortes d'armes; la lance, le poignard, l'épée & la hache à deux mains. La lance à son choix; l'épée aura le fil, s'il leur convient. Le combat ne finira, comme les autres, que par la mort

de la victoire. Si le vaincu demouroit sain & sans aucune blessure, il sera tenu de se remettre au pouvoir de la dame que nommera le vainqueur. La mort étant un danger égal, nous pardonnons de bon cœur à quiconque nous la donnera; comme nous demandons pardon à ceux que nous serons forcés d'outrager. Le roi accorda les demandes des quatre inconnus, mais il ne put s'empêcher de dire que leur entreprise étoit périlleuse.

Après cette cérémonie, qui fut longue, les étrangers montèrent à cheval, & retournèrent à leur logement. Un moment après, le roi & la reine les envoyèrent inviter par un héraut d'armes, & firent conduire à leurs tentes trente mulets chargés de toutes sortes de vivres. Les inconnus furent sensibles à ces politesses; mais ils écrivirent au roi, qu'ils avoient fait vœu de ne rien recevoir, & de ne point manger hors de chez eux, qu'après leur combat; & renvoyèrent les présents. La cour & la ville alloient en foule admirer la magnificence de ces quatre chevaliers inconnus. Leur table étoit toujours superbement servie, & tous ceux qui se présentoient y étoient reçus. Tout ce qu'ils achetoient, ils le payoient en monnoie d'or; & si le prix étoit moindre, l'excédent étoit pour le marchand, ne voulant pas même toucher de la monnoie d'argent.

Le lendemain de leur audience, ils allèrent en-

tendre la messe au logement du roi. Ils étoient vêtus ce jour-là de robes de brocard cramoisi, traînantes jusqu'à terre, & doublées d'hermine, le visage couvert avec des gazes d'une autre couleur, brodées de grosses perles. Ils étoient coëffés à la turque, portant des colliers d'or massif, & tenant à la main des couronnes garnies de grosses calcedoines. Ils arrivèrent en cet équipage, suivis de leurs quatre lions, qui leur portoient chacun un livre d'heures richement orné. Le roi les rencontra au sortir de son appartement, & voulut les conduire lui-même à la chapelle. En allant, ce prince leur fit des excuses de ce que, ne les connoissant point, il ne leur rendoit peut-être pas tout ce qu'il leur devoit ; lorsqu'ils furent arrivés, il les fit placer au plus près de l'autel, & avant tous les autres chevaliers. A toutes ces honnêtetés ils ne répondirent que par une profonde inclination de tête, sans jamais proférer un seul mot. Après la messe, pendant laquelle ils furent toujours en prières, ils reconduisirent le roi & la reine jusqu'à leur appartement ; mais quelques instances que fit le prince, ils ne voulurent jamais accepter le dîner qu'il leur proposa.

Dès que les quatre inconnus eurent présenté leur cartel au roi, Tiran se rendit secrètement à la ville, & commanda quatre écus, sur lesquels il fit peindre les armes de son père, celles de sa mère, de son

grand-père & de sa grand-mère. Pendant qu'il faisoit ces préparatifs, tous les meilleurs chevaliers vouloient s'éprouver contre ces nouveaux venus, & formoient pour cela leurs quadrilles. Le prince de Galles, les ducs de Clarence, d'Atretera & de Bedford, paroissoient les plus empressés. Ils firent même des propositions à Tiran, pour l'engager à lier lui-même la partie. Il feignit d'entrer dans leur projet; mais il avoit en effet des vues fort différentes.

Il appréhendoit si fort d'être prévenu, qu'à-peine se donna-t-il le tems de faire peindre quatre grandes bannières, qu'on devoit porter devant lui, & de faire faire quatre cottes-d'armes pour deux rois d'armes, un héraut, & un poursuivant. Aussi-tôt que tout son équipage fut en état, il assembla toutes les demoiselles les plus jolies & de la plus grande distinction, & leur donna ses quatre écus à porter. Il pria aussi plusieurs chevaliers de l'accompagner; & avec ce nombreux cortège, précédé des trompettes & de différens instrumens, il se rendit aux tentes des quatre étrangers, qui frappés du bruit & de cette nombreuse suite, sortirent bien en ordre, mais toujours le visage couvert de leurs gazes, pour n'être point connus. Ils firent un peu abaisser la hune, afin que les demoiselles en pussent aisément approcher.

La première qui se présenta fut la belle Agnès;

& quoique plus voisine des autres écus, elle toucha par préférence celui d'*amour* ; car dans la crainte de se méprendre , elle eut grand soin de lire ce qui étoit écrit. Madame Guyomard , fille du comte de Flandre , fut allégée de ne toucher que l'écu de la *valeur*. Cassandre , fille du duc de Provence , ne voulut toucher que celui de l'*intrépidité* ; & la belle Sans-Pair , fille du duc de Niort , fut contente de celui de l'*honneur*. Les inconnus descendirent ensuite les quatre demoiselles de cheval , & chacun prit la sienne sous le bras. Nous les suivîmes en leur tente , où les lits étoient dressés. Par ma foi , madame , dit un des étrangers à la belle Agnès , dans un écrit qu'il lui présenta , si vous étiez en chemise dans ce lit , & vos compagnes dans les trois autres , pendant toute une longue nuit d'hiver , je pourrais bien dire qu'il n'y auroit pas quatre plus beaux lits dans le monde. Notre compagnie ne vous est pas trop nécessaire , seigneurs chevaliers , répondit la belle Agnès , je vois quatre belles dames qui vous tiennent assez bonne compagnie toute la nuit , pour qu'il ne vous en faisse pas d'autres. Eh ! madame , dit le chevalier , le bien empêche-t-il de connoître le mieux ?

En sortant des tentes , un des inconnus fit présent à la belle Agnès d'un petit livre d'heures admirable , & richement garni. Un autre donna à madame Guyomard un brasselet d'or & d'acier ,
orné

biné d'un grand nombre de diamans , & d'autres pierreries fines. Cassandre reçut du troisième un serpent d'or , qui se mordoit la queue. Il étoit garni de diamans , & les yeux étoient marqués par deux gros rubis. Pour la belle Sans-Pair , qui avoit es cheveux blonds , & de la plus grande longueur , e quatrième lui offrit un peigne d'or , aussi richement garni que les trois autres bijoux. Ils firent aussi présent de mille nobles d'or à chacun des rois d'armes , des hérauts , des poursuivans , des trompettes & des joueurs d'instrumens ; après quoi ils reconduisirent les quatre demoiselles jusques chez la reine , qui leur fit encore beaucoup de politesses.

Lorsque tout fut prêt pour le combat , les chevaliers inconnus écrivirent sur la porte du champ clos , que le chevalier qui avoit touché l'écu d'*amour* eût à se trouver dans trois jours au camp. Ce jour arrivé , Tiran s'arma le plus secrètement qu'il lui fut possible ; ce qu'il observa dans les trois autres combats suivans. Nous n'étions que trois de ses parens , & un ancien domestique , dans sa confidence ; & ce fut à nous qu'il fit porter ses bannières. Il se mit en marche , suivi de toutes les demoiselles , & d'un grand nombre de chevaliers ; & arriva au camp , où l'inconnu , qui devoit combattre contre lui , l'attendoit à la barrière. Après les cérémonies accoutumées les deux chevaliers partirent l'un contre l'autre au bruit des trompettes .

& fournirent plusieurs carrières avec beaucoup de grace & d'adresse. Mais enfin la fortune favorisa Tiran, qui rencontra son ennemi dans l'épaule gauche & lui cassa le bras. Le malheureux chevalier vouloit absolument qu'on le lui attachât, résolu de continuer le combat ; mais le sang qu'il perdoit le fit tomber évanoui. On l'emporta, & il mourut de ses blessures. Le roi lui fit rendre tous les honneurs possibles. Les trois autres suivirent le corps de leur frère, sans répandre une seule larme, ni témoigner la moindre douleur. Ils étoient, eux & toute leur suite, habillés de rouge, en signe de vengeance.

La fortune ne favorisa pourtant pas leurs intentions dans les combats suivans. Tiran en remporta encore tout l'honneur, & fit de même mordre la poussière aux trois inconnus, qui se présentèrent successivement contre lui. Le premier, après dix courses assez heureuses, fut percé de part en part à la onzième. Tiran fit sauter la cervelle au second à coups de hache. Le troisième lui donna plus d'affaires ; mais enfin il succomba, & mourut. Après cet avantage, Tiran fut reçu avec beaucoup de joie par toutes les demoiselles qui l'attendoient, & qui le conduisirent à son logement. Là, il se désarma promptement, sans cependant vouloir jamais ôter son armure de tête ; comme il le pratiqua dans tous les combats qu'il soutint contre ces inconnus,

afin de n'être point connu lui-même. Il s'habilla ensuite le plus secrètement qu'il lui fut possible, & vint se mêler parmi les autres chevaliers.

Cependant, quelques précautions qu'il eût prises, on n'ignora pas long-tems que c'étoit à lui que cette victoire étoit due. On apprit de même dans la suite que l'un des quatre inconnus étoit le roi de Frise, l'autre le roi d'Apollonie, le troisième le duc de Bourgogne, & le quatrième le duc de Bavière (1).

La partie avoit été liée à Rome entre ces quatre princes. Le roi de Frise & celui d'Apollonie étoient frères ; ils avoient une égale passion de visiter les cours de l'Europe, ils voulurent commencer par celle de Rome, & profiter de l'occasion du jubilé ; mais pour n'être point reconnus à Rome, ils se déguisèrent. Etant allés visiter un jour l'église de Saint-Pierre, un gentilhomme du duc de Bourgogne, qui reconnut le roi d'Apollonie, le salua comme on salue les rois. Ce prince le remit aussi, & lui demanda si le duc son seigneur étoit à Rome. Le gentilhomme le lui montra dans une chapelle. Alors les deux princes, charmés de se voir, coururent l'un à l'autre, & ne se quittèrent plus pen-

(1) On auroit peine à trouver le tems de cet empereur Philippe de Bavière, les romanciers Espagnols ne se sont jamais assujettis à la chronologie ni à l'exactitude historique.

dant le voyage. Ils avoient aussi toujours avec eux Philippe duc de Bavière, celui qui avoit témoigné contre sa mère, qu'il avoit fait mourir en prison. Il étoit fils de l'empereur d'Allemagne. On fait qu'on ne peut élire d'empereur que de la maison de Bavière ou de celle d'Ostairich (1).

Un jour ils parlèrent à table, du roi d'Angleterre & des superbes fêtes dont il avoit voulu que ses noces fussent accompagnées; de l'honneur qu'y recevoient tous les étrangers; des hauts faits d'armes que l'on voyoit chaque jour, & de l'affluence des chevaliers qui se rendoient à Londres de toutes parts. Le roi de Frise dit, qu'après les cérémonies de Rome il étoit résolu d'y faire un tour. Ce prince n'étoit âgé tout au plus que de vingt-sept ans, & le roi d'Apollonie n'en avoit pas trente. Le duc de Bavière également animé du desir de la gloire, assura qu'il ne les abandonneroit point; & le duc de Bourgogne les voyant déterminés, protesta qu'il quitteroit toutes les affaires qu'il avoit à la cour de Rome, pour les suivre. Puisque nous pensons tous de même, dit le roi de Frise, promettons-nous de ne point nous quitter pendant le voyage, de nous garder une inviolable fidélité, & que

(1) D'Autriche, du nom allemand un peu défiguré de ce pays, *Oosten-Riick*, royaume oriental. *Oosten* est la même chose que *Oostelysch*, oriental.

vivant en tout comme frères, nous serons aussi frères d'armes. La proposition fut acceptée, & ils allèrent sur le champ à Saint-Jean de Latran, où ils prononcèrent leur serment. Ils pourvurent ensuite à tout ce qui leur étoit nécessaire pour le voyage, & abordèrent en Angleterre sans être connus. Comme ils étoient instruits de tout ce qui se passoit à la cour, ils arrivèrent pendant la nuit, & firent tendre leurs pavillons, comme je l'ai dit, à deux traits d'arbalète du lieu où le roi faisoit son séjour.

Peu de temps après, on apprit en France avec une douleur extrême l'accident arrivé au roi de ce pays. A cette nouvelle, le chevalier don Kyrié-Eléson de Mautauban, qu'on croyoit descendu des anciens géans, parce qu'il étoit prodigieusement grand, & qu'il joignoit à cette taille beaucoup de force & de courage, jura publiquement de venger la mort du prince. En effet, il écrivit sur le champ une lettre, dont il chargea une demoiselle, qu'il fit accompagner par un roi d'armes nommé Fleur de Chevalerie. Ils s'embarquèrent l'un & l'autre pour passer en Angleterre, où ils arrivèrent heureusement; & ayant obtenu audience du roi: Je suis venue vers V. M. lui dit la demoiselle d'une voix ferme, pour lui demander justice d'un faux chevalier qui se fait nommer Tiran le Blanc, & pour lui soutenir, que par trahison, & avec des

armes inégales, il a tué depuis peu deux rois & deux ducs. Demoiselle, répondit le roi, comment ce que vous dites peut-il être vrai, puisqu'il y a près d'un an que ce chevalier est à ma cour, & que je n'ai vu ni entendu dire qu'il ait rien fait de semblable à ce que vous lui reprochez? Quelques parens de Tiran voulurent alors prendre la parole; mais ce prince leur imposa silence, & fit appeller le chevalier.

On le trouva dans son lit où le retenoient ses blessures, dont il n'étoit pas encore parfaitement rétabli. Lorsqu'il apprit qu'une demoiselle l'accusoit de trahison en présence du roi, de la reine & de toute la cour: Sainte Marie! s'écria-t-il, jamais une semblable idée ne m'est entrée dans l'esprit. En même temps il s'habilla, & prit un manteau brodé de perles, parce qu'on lui avoit dit que la demoiselle étoit accompagnée d'un roi d'armes. Il courut chez le roi, qui l'attendoit à la porte de sa chapelle; & l'abordant avec la fierté convenable à un chevalier: Seigneur, lui dit-il, me voici prêt à défendre la raison, l'honneur & ma réputation. Traître & méchant chevalier, indigne de porter l'ordre de chavalerie, interrompit la demoiselle qui le reconnut à ces paroles, tu as répandu le sang royal, & tes armes fausses ont fait périr en ce lieu-ci deux ducs, & deux frères; les rois de Frise & d'Apollonie, & les ducs de

Bavière & de Bourgogne. Rien ne peut excuser ton infamie, ni te faire éviter la punition que tu mérites. Demoiselle, lui dit le roi, de quels rois & de quels ducs me parlez-vous? je n'ai aucune connoissance de leur arrivée, ni de leur combat en ce pays. Alors la demoiselle lui apprit quels étoient ces quatre chevaliers inconnus, mêlant dans son récit des nouvelles injures contre Tiran, qui eut peine à se modérer. Il se contenta de lui répondre que les discours de celles de son sexe, qui ne savoient combattre que de la langue, ne pouvoient faire de blessures à l'honneur. Ensuite, s'adressant au roi & aux seigneurs qui étoient présents : Si j'ai tué ces quatre chevaliers, continue-t-il, je l'ai fait sans supercherie, & avec des armes égales. Le roi & les juges du camp en peuvent rendre témoignage ; je me soumetts à leur jugement. Le roi & les juges approuvèrent sa réponse, & convinrent tout d'une voix, que Tiran étoit un très-brave & très-sage chevalier.

Alors le roi d'armes, Fleur de Chevalerie, s'approcha de Tiran, & lui présenta la lettre de don Kyrié-Elédison de Montauban. Roi d'armes, lui dit le chevalier, vous êtes obligé, par votre emploi, de donner les lettres de bataille, & de porter les paroles aux chevaliers pour les combats nécessaires ou volontaires. J'accepte en présence du roi, de la reine & de toute la cour celui que

vous me proposez, soit à outrance ou autrement. En même tems il prit la lettre, qui fut lue à haute voix. Elle étoit conçue en ces termes.

« A toi, Tiran le Blanc, le plus cruel & le plus faux de tous les chevaliers, qui as répandu le sang royal de Frise & d'Apollonie avec des armes fausses, & que les chevaliers d'honneur ne portent jamais. J'ai appris le détail de la mauvaise action que tu as commise, & quoique tu me sois fort inégal, puisque tu es un traître, je veux bien cependant m'abaisser jusqu'à te défier, & entrer en champ clos avec toi. Je te combattrai suivant l'usage de France, te laissant le choix des armes. Le combat se fera dans vingt-cinq jours, à compter de celui auquel cette lettre te sera rendue par le roi d'armes Fleur de Chevalerie. J'attends ta réponse, qu'il est chargé de me remettre. Si tu me redoutes, & que tu n'acceptes pas le défi, sois certain que je renverrai ton écu, je te prendrai par les pieds comme un traître, & j'irai annoncer ta perfidie dans toutes les cours. Ecrit, signé & scellé de ma main & de mon cachet. KYRIÉ-ELÉISON DE MONTAUBAN.

Sire, dit Tiran au roi, après la lecture de la lettre, chaque chose aura son tems. Ce chevalier m'accuse de trahison, c'est à moi à m'en défendre par les armes; je serois digne du traitement dont il me menace, si j'en étois coupable. Nous connaissons tous, lui répondit le roi, la fausseté de

cette accusation ; mais nous ne pouvons nous dispenser de rendre aux rois que vous avez vaincus les honneurs dus à leur rang.

Les juges du camp approuvèrent cette résolution ; & toutes les cours s'assemblèrent pour l'exécuter. Alors Tiran demanda qu'il lui fût permis de marcher tout armé, immédiatement après les corps de ces rois, que l'on alloit transférer dans une sépulture plus honorable. On tint conseil, & l'on convint que sa demande étoit conforme aux regles. Il alla donc promptement prendre des armes blanches, & marcha à l'église de saint Georges, l'épée à la main, escorté de sa compagnie ordinaire, de demoiselles & de chevaliers, & suivi des trompettes, des tambourins, & d'un nombre infini d'instrumens.

Lorsqu'il entra dans l'église avec tout ce cortège, le roi, la reine & toutes les cours étoient déjà arrivés auprès du tombeau commun qui renfermoit les corps des chevaliers. Ils étoient dans des cercueils séparés, & embaumés avec soin. On avoit eu cette attention pour tous les chevaliers morts à ces joûtes, afin qu'ils pussent être transportés dans leur patrie. Tiran s'étant approché, fiappa le tombeau de son épée, en disant : Sortez, rois qui reposez-ici. . . Alors les gens de justice en firent l'ouverture, & portèrent les deux cercueils des rois au milieu de l'église, sous deux catafalques couverts d'étoffes précieuses. Le roi fit élever ensuite

un cercueil de bois d'aloès, chargé de sculptures, sur lequel on posa leurs armes, & au-dessus celles de Tiran, avec des inscriptions en lettres d'or, qui portoient que les deux rois de Frise & d'Apollonie étoient frères, & qu'ils étoient martyrs d'armes de la main du brave chevalier Tiran le Blanc. Après cette cérémonie, il fut reconduit par le même cortège jusqu'à son logement, où il se désarma, & répondit à la lettre de Kyrié-Eléïson.

Le roi d'armes Fleur de Chevalerie se rembarqua donc dès le lendemain de son arrivée, avec la demoiselle qui l'avoit suivi. Peu de tems après ils arrivèrent en Frise. Kyrié-Eléïson ayant lu la réponse de Tiran, & la trouvant telle qu'il la desiroit, mit ordre à son équipage; & après avoir embrassé ses parens & ses amis, il partit dès le jour suivant avec un grand cortège. Il étoit accompagné du même roi d'armes qu'il avoit envoyé à Tiran. Il arriva à la cour d'Angleterre; & après avoir fait la révérence au roi & la reine, il demanda lequel des chevaliers étoit son ennemi. Fleur de Chevalerie le lui montra. Le chevalier étranger s'avança vers lui; Tiran en fit de même, & ils s'embrasèrent. Puisque notre combat est résolu, dit Kyrié-Eléïson, nous demandons au roi la permission de terminer ce différend dès ce soir ou demain matin.... J'y consens, répartit Tiran....; & le prenant par la main, ils allèrent ensemble présenter

leur requête au roi, qui leur répondit qu'il ne la trouvoit pas raisonnable, parce que, si par hasard la fortune ne favorisoit pas Kyrié-Eléison, on ne manqueroit pas d'attribuer son malheur à la fatigue du voyage. Ainsi, continua-t-il, je crois qu'il est plus à-propos de remettre la partie à la huitaine.

Les deux chevaliers parurent également affligés de ce retardement. Cependant Kyrié-Eléison fut accueilli par toute la cour, sur-tout par le prince de Galles, qui ne pouvoit pardonner à Tiran d'avoir tué son dogue, & d'avoir combattu les quatre inconpus à son préjudice. Le lendemain de son arrivée, le chevalier étranger pria ce prince de le conduire au tombeau des deux rois. Il admira la beauté de ce monument; mais lorsqu'il apperçut au-dessus de leurs écus les armoiries de Tiran; il répandit des torrens de larmes, & poussa des cris affreux sur la mort de son souverain. Sa douleur fut si forte à cet aspect, qu'il courut arracher les écus de Tiran; car il étoit si grand qu'il y touchoit facilement. Ensuite, lorsqu'il fut revenu à lui, par le secours des seigneurs qui l'accompagnoient, il fit ouvrir le tombeau; mais la vue de son maître lui ferra si fort le cœur, que le saisissement, joint à la colère, le fit expirer sur le champ. Cet événement fut heureux; car trois cens chevaliers, tous armés de blanc, montèrent à cheval, dès qu'ils apprirent comment cet étranger avoit traité l'écu

de Tiran. Ils étoient résolus de prendre sa défense; & le prince de Galles auroit été dans la nécessité d'embrasser le parti de Kyrié-Eléifon; ce qui auroit fait répandre beaucoup de sang.

Kyrié-Eléifon étoit favori du roi de Frise, qui après l'avoir accablé de biens, l'avoit encore nommé vice-roi de ses états pendant son absence. Ce chevalier avoit un frère, pour qui le roi d'Apollonie ne montrait pas moins d'amitié. Il s'appelloit Thomas de Montauban. C'étoit un homme extrêmement fort, très-bien fait, & beaucoup plus brave que son frère. Sa taille étoit si élevée, qu'à-peine Tiran alloit à sa ceinture. Celui-ci ayant appris la résolution que son frère avoit formée de venger la mort des deux rois, partit d'Apollonie, dans l'espérance de le rencontrer encore en Frise; mais à son arrivée, il apprit son départ pour l'Angleterre. Il s'y rendit de son côté; mais en débarquant il fut informé, par les domestiques de son frère, du malheur qui lui étoit arrivé. Cette nouvelle augmenta la douleur qu'il ressentoit de la mort de ses maîtres. Avant que de se présenter à la cour, il fut à l'église de saint Georges. Depuis l'entreprise de Kyrié-Eléifon, Tiran avoit fait porter ses écus chez-lui; enforte que le chevalier étranger ne les trouva plus.

Après avoir fait sa prière, & pleuré sur les tombeaux de ses rois & de son frère, Thomas de Mon-

tauban alla faire sa révérence au roi & à la reine, & demanda Tiran, qui laissant la conversation des dames, se présenta. Alors l'étranger s'adressant à lui : Chevalier, lui dit-il, je suis venu pour venger la mort du brave Kyrié-Eldison mon frère. Voilà la lettre qu'il vous avoit écrite, & la réponse que vous y avez faite. Tout ce qui est dans cette lettre me convient ; mais je soutiens de plus que vous avez tué en traître mon souverain le roi de Frise, & son frère le roi d'Apollonie. C'est pour ces raisons que je vous offre le combat. Je l'accepte, répondit Tiran, pour me défendre de la trahison que vous & votre frère m'avez imputée ; & je dis que vous avez menti tous les deux. En même tems l'étranger ôta sa toque. Tiran prit de même une chaîne d'or qu'il portoit, & l'un & l'autre les remirent aux juges ; après quoi il s'embrassèrent pour se demander mutuellement pardon de leur mort.

Le jour marqué pour le combat, Tiran, par un pur mouvement de religion, proposa un accommodement à son ennemi, qui n'y voulut point entendre. Ils se rendirent donc au camp l'un & l'autre avec les cérémonies accoutumées, & furent conduits d'abord dans deux petits pavillons de satin. Dès qu'ils y furent entrés, deux moines de l'ordre de saint François vinrent pour les confesser, & les communiquèrent avec un peu de pain ; (car en cette occasion ils n'avoient garde de leur donner

le corps de J. C.) Après leur départ les juges du camp prièrent instamment le chevalier Thomas de pardonner l'injure qu'il croyoit lui avoir été faite. Le roi même se joignit à eux, mais inutilement. Ils firent donc entrer dans son pavillon un prêtre tenant le corps de J. C., qui lui dit : Chevalier, ne sois point cruel à ton maître & à ton créateur; comme il a pardonné à ceux qui lui donnoient la mort, pardonne à tes ennemis. A la vue du corps du Seigneur, le chevalier se mit à genoux pour l'adorer, & dit : Seigneur, vous avez pardonné à ceux qui vous ont fait mourir; mais pour moi, je ne pardonne ni ne veux pardonner à ce traître de Tiran.

Les juges voyant son obstination, se retirèrent fort mécontents; les trompettes sonnèrent & un roi d'armes cria par trois fois : Laissez aller les bons chevaliers. Alors le combat commença, & devint très-vif. Il se faisoit à pied, avec la hache, l'épée & le poignard. L'étranger eut d'abord l'avantage du combat. Sa taille & sa force prodigieuse nous firent croire pendant quelque tems que Tiran ne pourroit lui résister. La hache de Thomas de Montauban s'étoit engagée dans la montonnière du casque de Tiran, de façon qu'elle lui bleffoit la gorge & lui ôtoit la respiration. Tiran fut obligé de se retirer jusqu'aux barrières du camp. Il resta quelque tems en cet état; mais Thomas de Montauban

ayant voulu faire un mouvement & prendre sa hache de la main gauche pour se pouvoir servir de son poignard, la hache lui échappa. Tiran profita de cet instant, lui fit plusieurs blessures, & l'obligea de reculer à son tour jusqu'à l'autre extrémité de la barrière. Tiran avoit alors l'avantage des armes; car Thomas de Montauban ne se servoit pas de son épée comme de sa hache. Il proposa à son ennemi de reprendre sa hache, pourvu qu'il voulût se dédire de l'accusation de trahison. Thomas accepta le parti; on fit approcher les rois d'armes & les *Féaulx*, & on dressa un acte en forme de la rétraction. Le combat recommença ensuite avec une nouvelle ardeur; mais les suites en furent funestes au chevalier de Montauban. Ses forces déjà affoiblies par une blessure qu'il avoit reçue au commencement du combat, ne répondoient plus à sa taille gigantesque. Tiran au contraire sentoît redoubler les siennes; car, comme je vous l'ai déjà dit, jamais ce chevalier n'a perdu l'haleine dans un combat, il est plus frais à la fin qu'au commencement. Enfin Thomas fut renversé par Tiran d'un coup de hache, & consentit à recevoir la vie que notre chevalier lui offrit généreusement. Le vainqueur fut conduit en triomphe hors des barrières par Thomas de Montauban; on l'obligea de marcher à reculons devant Tiran, qui tenoit l'épée d'une main & le poignard de l'autre. Lors-

qu'ils furent aux barrières, on désarma le vaincu, & on jeta toutes les pièces de son armure l'une après l'autre hors de la lice. Les juges du camp le déclarèrent déloyal, parjure, & faux chevalier. Il fut ensuite mis hors des barrières, toujours à reculons, & conduit de la même manière à l'église de saint Georges, au milieu des liées & des injures des enfans. Là, en présence de tout le monde, un pourlurvant prit de l'eau chaude dans un bassin d'étain, & la lui jeta au visage, en criant : C'est-là le faux chevalier qui s'est dédit & parjuré. Thomas de Montauban guérit de ses blessures ; mais il alla cacher sa honte dans un cloître & sous un habit de moine. Après cette victoire, toute la cour conduisit Tiran armé, & à cheval, chez le roi, qui lui fit présent d'un manteau de brocard, doublé de martre zibeline, & le retint pour le souper, après lequel on dansa jusqu'à minuit.

Que vous-dirai-je enfin, mon révérend père, continua Diotébo ? Tiran a été vainqueur dans onze combats à outrance, sans compter les victoires remportées dans les joutes & dans les tournois. Mais, ajouta-t-il, j'aurois peur de vous ennuyer par un plus long récit. Le souper est prêt. Tiran nous sert aujourd'hui de maître-d'hôtel, ne le faisons point attendre. Après le repas, je vous entretiendrai de l'ordre ou fraternité, que le roi d'Angleterre a institué, & qui a beaucoup de rapport à celui

celui de la Table-ronde, que le bon roi Artus établit autrefois.

Je suis charmé, dit l'hermite, de tout ce que vous m'avez appris; mais je suis enchanté sur-tout de ce que vous m'avez dit du fameux Tiran le Blanc, qui dans un âge aussi peu avancé, a fait tant de belles actions. Je me croirois le chevalier du monde le plus heureux, si j'avois un fils qui soit un jour lui ressembler. Alors Tiran parut avec l'air le plus modeste; & mettant un genou en terre: Vous nous ferez beaucoup d'honneur, dit-il, non père, si vous daignez agréer le petit souper de ces messieurs & le mien. Le vertueux hermite se leva, & lui répondit avec politesse, que quoiqu'il ne lui convînt pas trop d'accepter de pareilles invitations, il se rendroit à celle-là pour l'amour de lui. On s'approcha de la belle fontaine, sur le bord de laquelle les tables étoient dressées; l'hermite donna sa bénédiction, & chacun prit place. Le souper fut très-bon & très-abondant; car Tiran avoit pourvu à tout. On ne s'entretint pendant le repas que de faits de chevalerie.

Le lendemain tous les chevaliers allèrent prendre l'hermite, qui, après sa prière, sortit de sa cellule, & les conduisit dans un des plus beaux endroits de la prairie. Là, le saint homme leur témoigna envie qu'il avoit d'entendre la suite du récit que Diosèbe lui avoit promis la veille; & ce chevalier

prenant la parole, à la prière de Tiran, continua son discours en ces termes.

L'année marquée pour la durée des fêtes étant expirée, le roi fit prier tous les états, de lui accorder encore quelques jours, parce qu'il vouloit faire publier l'ordre & la fraternité de vingt-six chevaliers, qui seroient tous sans reproche. Ce prince nous a raconté lui-même ce qui lui fit naître la première idée de cette institution.

Un jour qu'il donnoit un bal à sa cour, après avoir dansé, il se retira dans un des côtés de la salle où l'on étoit assemblé. La reine étoit vis-à-vis de lui avec ses demoiselles. Pendant que les chevaliers dansoient avec les dames, une demoiselle nommée Madré-Silva, passa en dansant proche du roi. Le mouvement qu'elle se donnoit fit tomber sa jarrettière de la jambe gauche, qui étoit une lisière de soie, & un chevalier qui s'en aperçut lui dit : Demoiselle, vous avez perdu une des pièces de votre armure, votre page l'avoit bien mal attachée. (1). Ce discours l'embarrassa. Elle cessa de

(1) Dans l'Espagnol, le discours du chevalier n'a rien d'offensant. Le voici à la lettre. *Madré-Silva, vous avez perdu votre armure de jambe gauche ; vous avez sans doute un page mal adroit, qui n'a pas su l'attacher.* Cette pièce de l'armure, nommée greve, qui couvroit la jambe, s'attachoit avec des aiguillettes, & c'étoit les pages qui armoient leurs maîtres. C'est-là le fondement de la plaifanterie.

danſer, & alla pour reprendre ſa jarretière ; mais elle avoit été prévenue par un chevalier qui l'avoit ramaffée : le roi l'appella & ſe la fit attacher à la jambe gauche, au-deſſous du genou. Ce n'eſt pas que cette demoifelle fût plus belle qu'une autre : ſa beauté étoit aſſez commune ; mais elle avoit de l'éclat : ſa danſe & ſa voix étoient agréables, ſa converſation & ſes manières étoient vives & même un peu agaçantes ; & le plus ſouvent c'eſt là ce qui détermine le goût des hommes.

Le roi porta cette jarretière plus de quatre mois, ſans que j'amaïs la reine lui en dit un mot. Cependant il la mettoit avec plus de ſoin l'orſqu'il devoit paroître en public. Il n'y eut qu'un de ſes favoris qui oſa lui en parler. Un jour voyant que cette ſantaliſie ne ſuſſoit point : Si votre maieſté ſavoit, lui dit-il, tout ce que diſent les étrangers, les Anglais, la reine elle même, & toutes les dames de la cour ! Eh bien, que diſent-ils, répondit le roi ? Ils ſont étonnés, continua le favori, de ce que votre maieſté fait, pour une demoifelle de médioere condition, qui n'eſt point ſolide, & qui n'eſt même pas trop eſtimée, des choſes qui ſeroient encore extraordinaires ſi elles avoient une reine ou quelque grande princeſſe pour objet. Anti donc, reprit le roi, tout le monde en jale ? Eh bien, ajouta-t-il en françois, *honn ſoit qui mal y penſe*. Je ne ſuis d'établir en faveur de cette jarretière un ordie

de fraternité dont on parlera à jamais dans le monde. A ces mots, quelque regret qu'il eût à cette jarrètière, il l'ôta, & ne la porta plus depuis; mais aussi-tôt après les fêtes, il songea à exécuter son projet.

Il commença par faire bâtir une église dans un château nommé Audifor (1), & la dédia au bienheureux monseigneur saint Georges. Elle étoit construite à l'imitation de celles des moines qui disent l'office. On y voyoit de chaque côté treize chapelles, chacune desquelles étoit destinée à un chevalier, qui y avoit son fauteuil, & sur le dos du fauteuil étoit appliquée une lame d'or ou d'argent, sur laquelle ses armes étoient peintes ou attachées. Au-dessus de chaque place, ce prince avoit fait mettre une épée dorée, dont le fourreau couvert de brocard d'or & cramoisi, étoit brodé de perles & garni d'orfèvrerie. A-côté de cette épée étoit un heaume pareil à ceux dont on se sert dans les joutes; il étoit orné de son cimier, avec la devise de chaque chevalier.

Le roi procéda ensuite à la nomination des vingt-cinq chevaliers dont l'ordre devoit être composé, après avoir juré d'observer lui-même les statuts qu'il lui avoit donnés. Tiran fut nommé le premier.

(1) C'est Windsor. Le roman Espagnol d'Amadis de Gaule nomme ce lieu Vindifor, de son ancien nom Saxon.

comme le plus excellent de tous ; après quoi on fit la cérémonie de leur réception. Voici ce qui s'observa alors , & ce qui doit se pratiquer dans la suite en pareille rencontre.

On donne à un archevêque ou évêque une copie des réglemens , fermée & cachetée ; il envoie au chevalier désigné une robe brodée de jarretières , & doublée de martes zibelines , un manteau de damas d'Alexandrie traînant jusqu'à terre , & doublé d'hermine , & un cordon de soie blanche pour le lier. Les deux manches du manteau sont faites de façon qu'elles peuvent se rejeter sur les épaules , pour laisser voir la robe. Le chapeton est brodé & doublé d'hermine comme le manteau. La broderie de la ceinture est pareille à celle de la jarretière , sur laquelle on lit ces mots : *Honni soit qui mal y pense*. Elle tombe sur la moitié de la jambe, & elle est passée dans une boucle. Tout l'habillement est brodé de jarretières. Après que le chevalier a reçu l'habit , l'archevêque ou l'évêque l'envoie à son logis , & le conduit en cérémonie de la cathédrale à la messe , mais de tout son honneur. Le chevalier se rend ou à celle du matin , ou à celle du soir. Le chevalier fait mettre la robe sur son lit , & se couche , qui avez le cordon de soie blanche par toute la longueur du cordon. Le chevalier saint le secret ,

directement ou indirectement, sur tout ce que vous allez apprendre. Après que le chevalier a fait serment, le prélat lui remet les réglemens, reçoit à genoux avec beaucoup de respect & soumission, & l'on célèbre une grande fête, chevaliers qui sont alors en Angleterre, doivent y prendre à cette cérémonie. Ceux qui sont absens sont obligés à rien, mais ceux qui se trouvent à l'île, & qui manquent d'assister à la réception, sont condamnés à deux marcs d'or, qui doivent être employés pour les églises.

Le roi a donné à cet établissement quatre mille écus de revenu, destinés à la dépense des habits de l'ordre, & aux frais d'un repas magnifique, accompagné d'une grande fête, qui se donne la veille de la saint-Georges. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'on reçoit aussi dans l'ordre trois dames d'honneur, qui sont trois vœux; le premier qu'elles ne sollicitent jamais leurs maris, leurs frères ou leurs enfans, qui seront à la guerre, de revenir chez eux; le second, que si elles apprennent que quelques-uns de ceux que je viens de nommer sont assiégés dans quelque ville ou château, qu'ils aient besoin de vivres, elles feront tout possible pour leur en envoyer; Le troisième est que si quelqu'un de ceux-là est fait prisonnier, & l'aideront de tout leur pouvoir, & sacrifieront personnellement jusqu'à la moitié de leur dot. Du r

elles sont obligées de porter la jarretière, non-seulement sur leurs habits, mais encore autour du bras gauche.

Je vous suis très-obligé, dit alors l'hermite, de tout ce que vous avez bien voulu m'apprendre. Je vous avoue que cet ordre de la jarretière me plaît beaucoup, parce qu'il est établi selon les belles loix de la chevalerie. Je n'ai jamais entendu parler de rien qui se soit fait avec autant de dignité, ni qui soit plus conforme à ma façon de penser. L'hermite témoignoit ainsi sa reconnoissance à Diofébo, lorsque Tiran vint le prier d'accepter une collation qu'il avoit fait préparer à la fontaine. Il lui demanda en même tems la permission de passer quatre ou cinq jours avec lui. L'hermite non-seulement agréa la proposition, mais il leur témoigna tant d'amitié, qu'au lieu de quatre ou cinq jours qu'ils comptoient rester avec lui, ils y restèrent plus de dix, qu'ils employèrent à parler des belles actions qui s'étoient faites, & à écouter les bons avis du saint père.

La veille de leur départ, Tiran le pria avec instance de passer la nuit avec eux sous leurs tentes, car il retournoit tous les soirs coucher à son hermitage. Tiran lui demanda cette grace, afin que le lendemain matin ils pussent tous recevoir sa bénédiction, sans laquelle ils ne vouloient point partir. L'hermite y consentit pour leur faire plaisir, & se jeta sur un lit qu'on lui avoit préparé. Ce-

pendant Tiran fit porter secrètement à l'hermitage des vivres pour plus d'un an, & jusqu'à du bois & du charbon, afin que le bon père ne fût point obligé de sortir par le mauvais tems. Quand l'heure du départ fut venue, les chevaliers remercièrent l'hermite, reçurent sa bénédiction, & prirent le chemin de la Bretagne. De retour à sa cellule, il s'aperçut avec surprise qu'elle avoit été remplie de provisions. Il se douta que c'étoit une attention de Tiran, & se promit bien de ne pas l'oublier dans ses prières.

Tiran arriva à Nantes avec tous ceux qui l'accompagnoient. Au bruit de son retour, le duc de Bretagne, déjà instruit par la renommée des grandes actions par lesquelles il s'étoit distingué à la cour d'Angleterre, alla au-devant de lui, & dans la suite il le traita comme son favori, & lui donna plusieurs grandes terres. Un jour, il se promenoit avec le duc, lorsqu'ils virent arriver deux chevaliers qui venoient de la cour de France; ils leur demandèrent s'il n'y avoit aucune nouvelle. Oui, seigneurs, il y en a, répondirent les deux chevaliers, & elles sont telles, que vous ne pouvez manquer d'en être touchés. (1) Vous savez l'éta-

(1) Voici une nouvelle preuve du peu de soin de l'auteur à s'attacher à la chronologie. Ce fut sous Philippe-le-Bel que l'on donna la dépouille des Templiers aux chevaliers de Rhodes.

blissement de l'ordre de saint Jean de Jérusalem ; vous n'ignorez pas non-plus qu'on lui a donné les dépouilles des Templiers , & que ces nouveaux chevaliers se sont emparés de l'île de Rhodes. Lorsque le bruit s'en est répandu dans le Levant , le sultan du Caire fut très-fâché d'apprendre que la ville & le château étoient extrêmement fortifiés ; & pendant plusieurs années il ne s'occupa que des préparatifs nécessaires pour aller les attaquer.

Les Gênois ayant appris que cette année il devoit faire des efforts plus considérables , & desirant se rendre maîtres de Rhodes , qu'ils trouvoient d'autant plus à leur bienfiance , que leurs vaisseaux trafiquent beaucoup en Alexandrie & à Baruth , résolurent dans un conseil qu'ils tinrent en présence de leur duc , de surprendre la ville & le château. Dans ce dessein ils armèrent vingt-sept navires ; mais ils n'en firent partir que trois , qui mirent à la voile au commencement du carême. Quinze jours après , ils en envoyèrent cinq autres , sous prétexte de vouloir les faire raccommoder dans le Levant. A la mi-carême , un pareil nombre se mit en mer. En un mot , ils prirent si bien leurs mesures , que le dimanche des rameaux les vingt-sept vaisseaux mouillèrent devant la ville de Rhodes , chargés de beaucoup de troupes , les uns feignant d'aller à Baruth , & quelques-uns tenant la mer , de façon qu'on ne pouvoit les reconnoître de la

côte. Enfin tous les vaisseaux se rassemblèrent dans le port le vendredi-saint, jour que les Gênois avoient choisi pour s'emparer de la ville.

Ils n'ignoroient pas qu'il y avoit un grand nombre de reliques dans le château, & que les papes avoient accordé beaucoup d'indulgences à ceux qui ce jour-là se trouveroient à l'office. C'est là que se voit une épine de la couronne du sauveur, qui fleurit tous les ans, précisément à l'heure où on la lui mit sur la tête, & demeure en cet état jusqu'au moment qu'il rendit l'esprit. Cette épine est de jonc marin, & on la fait voir au peuple tous les vendredis. Les Gênois, qui sont mauvais chrétiens, bien informés de toutes ces circonstances, & de la manière dont le grand-maître & la religion se gouvernoient, avoient gagné deux chevaliers de leur nation, qui ôtèrent toutes les balles des arbalètes, & mirent à leur place des morceaux de fromage ou de savon. En un mot, tout étoit disposé de façon qu'ils auroient facilement pris ou tué tous les chevaliers avant que le grand-maître eût pu y mettre ordre; mais Notre-Seigneur permet quelquefois un grand péché, pour qu'il en résulte un grand bien.

Il y avoit dans la ville de Rhodes une dame d'une grande beauté, à laquelle plusieurs chevaliers, & entr'autres un Navarrois nommé Simon del Faro, faisoient la cour. Elle leur avoit résisté

à tous ; mais un écrivain de la capitane de la flotte Génoise l'ayant vue , en devint amoureux ; il l'alla trouver , lui déclara sa passion , & lui promit de faire sa fortune si elle vouloit y être sensible ; en même tems il lui présenta un diamant & un rubis du prix de plus de cinq cens ducats , & tirant une poignée de pieces d'or , il la versa dans son giron : des manières si nobles attendrirent la dame , sa fierté l'abandonna , & elle rendit le Génois heureux.

Cette aventure se passa le jeudi-saint. La dame résolue d'en tirer ce qu'elle pourroit , ne ménageoit rien pour le persuader de sa tendresse. Vous me rendez le plus heureux de tous les hommes , lui dit le Génois dans les transports de son amour , je veux vous rendre aussi la plus riche & la plus heureuse femme du monde. Je prétends vous donner dès demain la maison la plus belle & la mieux meublée de la ville. Ah ! malheureuse que je suis ! s'écria la dame ; parce que vous n'avez plus rien à desirer , vous vous moquez maintenant de moi ; retirez-vous , & n'insultez pas plus long-tems à ma foiblesse. Madame , lui répondit l'écrivain , je croyois être de tous les hommes le plus heureux ; j'espérois que la mort seule pourroit nous séparer , & que je vous verrois la femme la plus contente de toute l'île. Cependant vous me quittez ainsi ; croyez que je vous parle sincèrement , & que je vous aime plus que ma propre vie. Le terme que je vous

marque n'est pas éloigné; demain vous me rendrez justice. Puisque la chose m'est si avantageuse, répliqua la dame, pourquoi donc m'en faire un mystère ? Mais vous autres Gênois, vous êtes des ingrats. Eh bien, madame, répartit l'écrivain, promettez-moi le secret, & vous serez satisfaite. La dame promit tout au Gênois, & il lui fit le récit de ce qui devoit se passer le lendemain.

A-peine étoit-il sorti, qu'elle envoya au château un enfant très-sage & dont elle connoissoit l'esprit & la discrétion. En arrivant il apprit que le grand-maître étoit à matines avec tous les frères. Il se rendit à l'église, & fit signe à del Faro qu'il avoit à lui parler. Le chevalier sortit pour savoir ce qu'on souhaitoit de lui; & il apprit de cet enfant que sa maîtresse le conjuroit de tout quitter pour la venir trouver; qu'il s'agissoit d'une affaire si importante, que le jour même de la passion ne devoit point l'empêcher de la voir.

Le chevalier, que l'amour pressoit plus que la dévotion, courut chez la dame le plus secrètement qu'il lui fut possible, & en fut reçu avec beaucoup de caresses. Elle l'embrassa, & le faisant asseoir auprès d'elle sur un petit lit: Généreux chevalier, lui dit-elle à voix basse, je n'ignore point votre passion pour moi, ni les peines qu'elle vous a causées; le devoir seul m'a empêchée d'y répondre jusqu'à-présent; je n'y ai point été insen-

fible, votre amour m'a touchée, & je suis prête de le récompenser. Mais j'ai une chose encore plus pressée & plus importante à vous découvrir, c'est-là ce qui m'oblige de vous envoyer chercher dans un jour tel que celui-ci. Je frémis en vous révélant ce secret.

Le grand-maître de Rhodes, toute la religion, & le peuple de cette ville touchent au moment de leur perte. Demain, pendant l'office, l'entreprise doit s'exécuter. Le chevalier, frappé du discours de la dame, lui répondit qu'il étoit plus flatté de ce qu'elle étoit sensible à son amour, qu'il ne le feroit du don d'une couronne; & lui baisant les mains tendrement, il la supplia de lui découvrir tout ce qu'elle savoit de cette importante affaire. La dame lui raconta alors tout ce qu'elle avoit appris de l'écrivain Génois, sans l'instruire cependant du moyen dont elle s'étoit servie pour tirer de lui ce secret. Le chevalier se jeta aux genoux de sa maîtresse, qu'il embrassoit dans les transports de la protestation. Elle le releva, & le baisa avec une modestie qui tenoit encore de son ancienne conduite avec lui.

Cependant le tems pressoit, le chevalier se hâta de prendre congé de la dame. La nuit étoit fort obscure, & les portes du château déjà fermées. Simon del Faro frappa très-fort; les chevaliers qui étoient de garde sur le rempart, deman-

dèrent qui pouvoit frapper avec tant de force ; Simon se nomma & les pria de lui ouvrir ; mais ils s'en excusèrent , & lui dirent de revenir le lendemain , en l'avertissant du danger qu'il couroit , si le grand-maître venoit à savoir qu'il fût hors du château à une telle heure. Je fais tout cela , répondit Simon , mais il faut absolument que je lui parle ; allez donc , je vous prie , lui dire de me faire ouvrir. A ce discours , on détacha un chevalier de la garde , qui se rendit à l'église , où le grand-maître disoit ses heures.

Lorsqu'il apprit que Simon del Faro étoit à cette heure hors du château , il entra dans une furieuse colère , & jura que le lendemain matin il lui feroit donner une telle discipline , qu'elle le puniroit suffisamment , & serviroit d'exemple à tous les autres. Voilà , continua-t-il , un mauvais frère ! Depuis que je suis grand-maître , aucun chevalier ne s'est absenté à une telle heure. Retournez lui dire qu'il ne peut entrer ce soir , mais que demain matin il sera traité selon ses mérites. Il continua ses prières , & on apporta sa réponse au chevalier , qui ne se rebuta point ; au contraire , il protesta qu'il se soumettoit à la pénitence dont il étoit menacé , & obtint que l'on retournât vers le grand-maître. Celui-ci étoit accompagné d'un vieux chevalier , qui lui dit : Pourquoi ne donnez-vous pas audience à ce frère Simon ? Il arrive quelquefois

lans un moment ce qui n'arrive pas en mille. Ce chevalier fait la conséquence de sa démarche; ne le croyez pas assez fou pour vouloir sans sujet entrer à cette heure dans le château. Si j'étois à votre place, je ferois redoubler la garde aux portes & lans les tours, & mettre les machines en état sur es remparts. Car enfin, seigneur, j'ai vu de mon ems que si l'on n'eût ouvert à minuit la porte du château de S. Pierre, il eût été pris le lendemain par les Turcs.

Le grand-maître se rendit aux raisons du vieux chevalier, & donna tous les ordres nécessaires pour éviter une surprise. On amena ensuite le chevalier Simon del Fato, auquel il dit d'un ton irrité : **O mauvais frère, & plus mauvais chevalier ! comment avez-vous assez peu de crainte de Dieu, pour être hors du château à une heure aussi indue ? Venez, ministres de la justice, conduitez-le en prison, & ne lui donnez pour toute nourriture que quatre onces de pain & deux onces d'eau.** Le chevalier lui répondit sans s'étonner : **Votre seigneurie n'a pas coutume de condamner quelqu'un sans l'entendre ; Si la raison que j'ai à donner n'est pas bonne, je me soumetts, sans en appeller, au double de la peine que vous m'imposez.** Je ne l'écoute point, reprit le grand-maître avec vivacité, & je veux que mes ordres soient exécutés. Seigneur, répliqua le chevalier, il ne se passera pas vingt-

quatre heures que vous ne vous repentiez de ne m'avoir pas écouté; vous voudriez alors m'avoir donné la meilleure commanderie de la religion. Sachez qu'il n'y va pas moins que du salut de tout notre ordre. Si je vous en impose, je consens à être précipité dans la mer.

La fermeté du chevalier étonna le grand-maître; & comme il l'assura qu'il ne pouvoit lui parler qu'en particulier, il fit retirer tout le monde. Alors Simon se voyant tête-à-tête avec lui: Seigneur, lui dit-il; notre religion reçoit en ce moment une grande marque de la bonté divine. Encore une nuit, & nous étions perdus. Je vous prie, mon fils, de vous expliquer, dit alors le grand-maître d'un ton fort radouci, & loin de vous punir, je vous promets, foi de religieux, de vous faire un des premiers de l'ordre. Le chevalier se mit à genoux, en lui baissant la main, & lui fit le détail de tout ce qu'il avoit appris. Il lui dit que deux chevaliers Génois les avoient trahis, & avoient engagé la flotte de leur nation à venir attaquer l'île; que leurs vaisseaux étoient dans le port, chargés de beaucoup de troupes; que ces traîtres avoient ôté toutes les balles des arbalètes, & en avoient substitué de savon ou de fromage; qu'ils avoient choisi les plus braves de leurs soldats pour entrer dans le château, sans autres armes qu'une épée & des arbalètes démontées, qui se ra-

demain matin, deux-à-deux, sous prétexte
 venir adorer la vraie croix & entendre l'office.
 qu'ils seront en assez grand nombre, continua-
 ils doivent sortir de l'église, & par le secours
 deux traîtres, qui pendant ce tems-là se feront
 us maîtres de la tour qu'on a laissée à la garde
 hôtelain, ils donneront aisément entrée à toutes
 troupes; alors s'étendant de proche en proche
 les autres tours, ils auront pris la moitié du
 eau avant que vous ayez eu le moindre soup-

Ainsi vous voyez, seigneur, que nous ne
 vons éviter la mort.

cette nouvelle, le grand-maître voulut s'é-
 crier de la vérité; & prenant le chevalier par la
 11 Allons, lui dit-il, à la chambre des armes.
 y rendirent, & trouvèrent en effet ce que Si-
 1 avoit dit. Alors le grand-maître convaincu
 a trahison, fit assembler promptement le conseil.

On arrêta les deux frères Gênois, qui con-
 sentent que le grand-maître & tout l'ordre devoient
 r le lendemain. Sur le champ ils furent précé-
 ; dans le fond d'une tour remplie de serpents,
 sies, & d'autres animaux venimeux. Tous les
 saliers passèrent la nuit sous les armes; ils re-
 blèrent la garde, & choisirent cinquante d'en-
 ix, des plus jeunes & des plus alertes, pour
 voir ceux des ennemis qui se présenteroient pour
 er au château, tandis que les autres s'arme-

roient pour les soutenir, dans le cas où le nombre des Gênois seroit trop considérable.

Le matin, dès que les portes furent ouvertes, ceux-ci vinrent deux-à-deux, sous prétexte de vouloir entendre l'office. Ils avoient trois portes à passer avant que d'entrer dans le château; ils trouvèrent la première ouverte, & gardée seulement par deux portiers; mais on ne passoit les deux autres que par le guichet. A mesure que les soldats Gênois arrivoient dans la grande cour, les cinquante chevaliers nommés pour les recevoir, les défilèrent; après quoi ils les jetoient dans une grande fosse destinée à conserver le bled, & de laquelle on ne pouvoit entendre leurs cris. On fit périr ainsi mille trente Gênois. Il n'en vint pas un plus grand nombre au château, parce que leur commandant, qui ne voyoit paroître aucun de ceux qu'il avoit envoyés, songea à rembarquer promptement le reste de ses troupes. Alors le grand-maître commanda une sortie, composée de presque tous les chevaliers, avec ordre de faire main-basse sur les ennemis, dont un grand nombre resta sur la place.

Les Gênois se voyant découverts, mirent à la voile, & firent route à Baruth, où le sultan devoit se rendre. Là, le commandant Gênois lui fit le récit de tout ce qui s'étoit passé à Rhodes; & il lui pria le sultan résolu d'aller & de passer lui-même dans l'île avec le plus de forces qu'il lui

feroit possible. Il fit partir d'abord vingt-cinq mille mammelucs, & au second voyage il se rendit lui-même devant la place, suivi de vingt-cinq mille maures. A-présent, continuèrent les chevaliers, il est à la tête de cent-cinquante mille hommes. Après avoir désolé la campagne, il a mis le siege devant la ville, que les vaisseaux Génois tiennent bloquée de toutes parts. On donne régulièrement trois assauts par jour. Les chevaliers se défendent en braves gens, mais ils manquent de vivres, & après avoir été contraints de manger leurs chevaux, ils se nourrissent à-présent de rats & de souris. Le grand maître a fait passer un brigantin à-travers la flotte ennemie, pour informer le pape, l'empereur & tous les rois chrétiens, du triste état où il est réduit, & leur demander du secours. Tous en ont promis, mais il est très-lent à partir. Le roi de France a donné de belles paroles, mais il n'a rien effectué.

Les chevaliers ajoutèrent qu'ils avoient quitté la cour de France pour venir implorer la protection du duc de Bretagne. Ce prince leur témoigna combien il étoit sensible à la cruelle situation du grand-maître & de tout l'ordre, & les assura qu'il alloit envoyer des ambassadeurs au roi de France, pour lui offrir de commander en personne le secours qu'il voudroit envoyer à Rhodes, & de contribuer jusqu'à dix mille écus pour les frais de l'expédition. En effet, il tint le lendemain un grand conseil, &

l'on nomma quatre ambassadeurs , qui furent un archevêque , un évêque , un vicomte , & Tiran le Blanc , parce qu'il étoit chevalier de la Jarretière. A leur arrivée en France , ils eurent audience du roi , qui remit à leur faire réponse dans quatre jours ; mais il se passa plus d'un mois avant qu'ils pussent savoir quelles étoient ses intentions. Enfin ce prince leur déclara que dans les circonstances où il se trouvoit , il ne pouvoit rien faire pour la religion , & qu'il avoit des affaires plus importantes. Après cette réponse , les ambassadeurs reprirent le chemin de Bretagne.

Lorsque Tiran vit que personne ne se dispoſoit à ſecourir la ville de Rhodes , il demanda à ceux que l'on avoit envoyés dans le brigantin , s'il étoit impossible d'y faire entrer du ſecours par mer. Ils lui répondirent qu'en prenant beaucoup de précautions on pouvoit entrer dans le château de Rhodes par une autre porte que celle de la marine. Sur cette assurance , Tiran , avec la permission du duc , de son père & de sa mère , acheta un gros vaisseau , qu'il fit équiper en guerre , & qu'il chargea de toutes sortes de vivres & de munitions.

Le roi de France qui régnoit alors avoit cinq fils. Le plus jeune , qui se nommoit Philippe , étoit fort lourd & très-ignorant ; le roi en faisoit si peu de cas , que personne ne parloit de lui. Un gentilhomme , nommé Ténébleux , qui le servoit , ayant

appris que Tiran avoit armé un gros vaisseau pour aller à Rhodes, & souhaitant lui-même de passer dans ce pays, résolu de se rendre ensuite hermite à Jérusalem, parla un jour à Philippe de cet armenement, & le trouvant disposé à l'écouter : Seigneur, continua-t-il, les chevaliers qui veulent acquérir de l'honneur ne doivent pas s'enfermer dans la maison paternelle, lorsqu'ils sont jeunes & capables de porter les armes; sur tout lorsque leurs pères ne paroissent avoir pour eux aucune estime. Pour moi, si j'étois à votre place, il n'y a rien au monde que je ne préférasse à cette cour. Ne savez-vous pas ce que dit le proverbe : Qui change de lieu, change de fortune ? Jetez les yeux sur ce fameux Tiran le Blanc : voyez quel honneur il s'est acquis en Angleterre ! Il arme à présent un gros vaisseau pour aller au secours de Rhodes, de la religion & de la sainte maison de Jérusalem. Quelle gloire ne vous attirenez-vous pas, si nous partions pour l'accompagner dans cette expédition ! Tiran est un chevalier rempli d'honneur, qui se fera une gloire de vous servir & de rendre tout ce qui est dû à votre naissance & à votre rang. Ce conseil est bon, lui dit le prince ; mais quelles mesures faut-il prendre pour l'exécuter ? Seigneur, répondit le gentilhomme, j'ai trouvé Tiran, comme de moi-même, pour lui demander passage sur son vaisseau ; & suivant la disposition où je le trouve-

rai, je me déclarerai davantage..... Il partit le lendemain, & se rendit en six jours au port. Tin qui connoissoit sa valeur & qui aimoit son caractère, le vit avec joie, & s'engagea à tout entreprendre pour servir le prince de France. Ils convinrent de faire préparer une chambre sur le vaisseau où il pourroit se tenir caché jusqu'à ce que l'été fût en mer. Après quoi Ténébreux retourna à cour (1).

Philippe l'attendoit avec impatience. Le guerrier lui rendit compte de sa négociation. Le prince lui répondit que rien ne le retenoit. En effet dès le lendemain matin il alla trouver le roi père, & en présence de la reine, il lui demanda la permission d'aller à Paris voir la foire qui

(1) Ce Philippe de France est un personnage de la fiction de l'auteur, & qu'il est inutile de chercher dans l'histoire. On verra dans la suite qu'il le fait devenir roi de Sicile par son mariage avec la fille unique du roi de ce pays Charles d'Anjou, frère de S. Louis, le premier roi de la dynastie de la maison de France, le devint par le droit des armes, & par l'investiture du pape, qui ôta cette couronne à Mainfroy par des motifs de politique. D'ailleurs, Charles d'Anjou étoit marié en France, & avoit épousé une fille du comte de Provence. Il est vrai qu'il étoit le septième fils de Louis VIII, mais il étoit un enfant à la mort de son père. Ainsi cet épisode, & le caractère que l'auteur espagnol donne à Philippe de France, sont des choses totalement imaginaires.

voit s'ouvrir dans deux jours. L'un & l'autre y consentirent. Philippe leur baïsa les mains en prenant congé d'eux ; & après avoir fait provision d'argent & de pierreries, il partit suivi de Ténébreux, & prit le chemin de la Bretagne.

Ils arrivèrent au bout de six jours au port de mer, où ils s'embarquèrent sans que le prince eût été reconnu. Peu de tems après on mit à la voile, & Philippe se fit connoître à Tiran, qui fut très-charmé de le voir, & qui le reçut avec tous les honneurs dus à sa naissance. Le vent les obligea de relâcher à Lisbonne ; & le roi de Portugal informé que le fils du roi de France étoit sur le vaisseau, envoya un gentilhomme le prier de descendre à terre. Philippe & Tiran s'habillèrent magnifiquement, & suivis d'un grand nombre de gentilshommes parés de chaînes d'or, ils prirent le chemin du palais. le roi de Portugal embrassa le prince, & le retint deux jours à sa cour. Cependant il envoya des provisions en abondance sur le vaisseau. Ce fut de là que Tiran dépêcha un gentilhomme au roi de France, pour lui donner des nouvelles de son fils. Le roi & la reine, qui ignoroient ce qu'il étoit devenu, & qui appréhendoient qu'il ne fût mort, ou qu'il ne lui eût pris fantaisie d'entrer dans quelque monastère, furent charmés de le savoir en aussi bonne compagnie.

Philippe prit congé du roi de Portugal, & la

vaisseau remit à la voile. Il avoit doublé le cap de Saint-Vincent, & se préparoit à passer le détroit lorsqu'il fut attaqué par quinze vaisseaux Maures. Le combat fut vif & dura plus de quatre heures, pendant lesquelles il y eût de part & d'autre beaucoup de tués & de blessés.

Tiran avoit embarqué un matelot d'une adresse & d'une valeur infinies; il se nommoit Catoquisaras. Celui-ci voyant que le combat ne tournoit pas à leur avantage, fit avec de la corde un filet semblable à ceux dans lesquels on porte la paille. Il le tendit ensuite depuis le château de poupe jusqu'à la proue, & l'élevant fort haut sur le grand mât, il ne causoit aucun embarras aux chrétiens qui combattoient, & leur étoit d'un grand secours; car les Maures jettoient sur le pont une quantité prodigieuse de poutres, de pierres & de pieux; mais le filet renvoyoit le tout à la mer. Non-content de cette manœuvre, le matelot fit bouillir de l'huile & de la poix, avec quoi il obligea les ennemis d'abandonner l'abordage & de se décrocher.

Les chrétiens passèrent ainsi le détroit, on se battant jour & nuit. Leur vaisseau reçut tant de coups de traits, que ses voiles en restèrent clouées contre les mâts, & il lui étoit difficile de manœuvrer. Ils gagnèrent enfin le mouillage d'une île déserte & voisine de la terre des Maures; & après avoir réparé, autant qu'il leur fut possible, leur

vaisseau, ils côtoyèrent la Barbarie, & abordèrent à Tunis. Ils ne firent pas un long séjour dans ce port; comme ils vouloient embarquer des bleds, ils prirent la route de Sicile, & arrivèrent heureusement à Palerme.

Dès que le vaisseau fut entré dans le port, Philippe & Tiran envoyèrent à terre l'écrivain & cinq ou six personnes de l'équipage, pour faire les provisions nécessaires, avec l'ordre de ne point les découvrir, & de dire seulement que ce vaisseau étoit parti du Ponent, faisant route à Alexandrie, & ayant à bord quelques pèlerins qui alloient au saint Sépulchre. Mais le roi informé qu'il étoit arrivé des étrangers, avoit voulu les voir; en lui faisant le récit de leur navigation, ils oublièrent l'ordre qu'ils avoient reçu, & lui apprirent sans le vouloir que Philippe, fils du roi de France, étoit sur le vaisseau avec Tiran le Blanc.

A cette nouvelle, ce prince fit dresser un grand pont de bois, qui depuis la terre alloit jusqu'au vaisseau. On le couvrit de tapisseries, qui pendoient jusqu'à l'eau; & le roi s'étant rendu lui-même à bord, accompagné de ses deux fils, il pria Philippe & Tiran de débarquer, & de venir à terre pour se reposer des fatigues de la mer & des combats qu'ils avoient soutenus contre les Maures. Ils acceptèrent ses offres, & le suivirent, après l'avoir remercié mille fois de ses honnêtetés. Le roi les

conduisit à la ville, où on leur avoit préparé, par son ordre, un magnifique logement. Ce prince voulut les y conduire lui-même, mais Philippe, instruit par Tiran, protesta qu'il n'y mettroit point le pied, qu'il n'eût rendu ses devoirs à la reine. Le roi y consentit; & lorsqu'ils arrivèrent au palais, ils trouvèrent cette princesse accompagnée de l'infante Ricomana sa fille, & en furent reçus avec une extrême politesse. Après cette visite, ils se rendirent à leur logement, qu'ils trouvèrent superbement meublé, & où ils furent servis avec beaucoup de magnificence.

Pendant le séjour que Philippe & Tiran firent à Palerme, ils étoient presque toujours avec le roi, mais plus souvent encore avec l'infante, princesse accomplie, renommée pour son savoir & sa vertu, & qui recevoit si poliment les étrangers, que dans tout le monde on ne parloit que de son mérite. Philippe ne put la voir ainsi tous les jours, sans en devenir amoureux. L'infante, de son côté, ne fut pas insensible au mérite du prince de France. Mais lorsqu'il étoit avec elle, il se trouvoit si embarrassé, qu'il ne pouvoit parler, ni répondre aux questions qu'elle lui faisoit. Tiran, témoin de son embarras, & qui avoit résolu de servir sa passion, prenoit alors promptement la parole.

Un jour qu'il étoit seul avec l'infante, le chevalier croyant cette occasion favorable pour parler

en faveur du prince : Voyez, madame, quel est le pouvoir de l'amour ! lui dit-il ; dès que Philippe est de retour chez lui , il chante sans cesse vos louanges ; & l'excès de sa passion le rend muet en votre présence. Pour moi , continua-t-il , si j'étois fille , & que je trouvassé un homme d'un semblable caractère , aussi bien fait & d'aussi bonne maison , je le préférerois à tout autre. Ce que vous dites est fort bon , répondit la princesse ; mais en convenant de toutes ces qualités que vous donnez au prince , si la nature l'a formé lourd & épais , quel plaisir peut goûter une femme raisonnable , lorsque tout le monde se rit de celui qu'elle aime , & qu'elle est obligée de le tenir , pour ainsi dire , enfermé dans une boîte ? A vous parler naturellement , j'aimerois mieux que le prince eût un peu plus d'esprit , & moins de noblesse. Je voudrois encore qu'il ne fût point avare , & que son ignorance ne fût point extrême. Avec votre permission , madame , repliqua Tiran , vous ne rendez pas justice à Philippe. Il est jeune , mais il a la raison d'un vieillard. Croyez-moi , aimez qui vous aime. Ce prince est fils de roi , comme vous ; il vous adore ; & s'il ne parle pas autant que beaucoup d'autres , vous devez l'en estimer davantage. Déléz-vous , ajouta-t-il , de ces hommes qui témoignent leur passion avec hauteur & fierté : cet amour n'a souvent ni vérité ni franchise , il s'en retourne aussi promptement qu'il est

venu. Soyez persuadée, au contraire, que l'embarras que vous causez est une preuve avantageuse des sentimens que l'on a pour votre personne. L'amitié que vous portez à Philippe, répartit l'infante, vous engage à parler de la sorte; mais ne pensez pas que je sois capable de craindre légèrement. Je conviens que sa figure me plaît, mais mon cœur combat encore. Je crains, je vous l'avoue, de tomber en lui de l'ignorance & de l'avarice. Madame, reprit Tiran, en pareille matière il n'est pas toujours bon de pousser trop loin l'examen: souvent après avoir bien choisi on prend le pire.

La reine qui parut alors, interrompit la conversation; & s'adressant à Tiran: Nous venons de nous entretenir, le roi & moi, de vos exploits, lui dit-elle; il vous parlera d'une affaire qui nous touche infiniment l'un & l'autre; mais je vous déclare que j'y apporterai tous les obstacles imaginables; parce que, quelque bon chevalier que vous soyez, je ne pense pas que vous en puissiez jamais sortir à votre honneur. Madame, répondit Tiran, je ne comprends rien à ce que vous me faites l'honneur de me dire; mais je puis vous assurer qu'il n'y a rien que je ne fasse & à quoi je ne m'expose, pour contenter votre excellence, avec le bon plaisir du roi. La reine le remercia de sa bonne volonté; & prenant congé d'elle & de l'infante, le chevalier se rendit à son vaisseau pour le mettre en état de partir.

Pendant qu'il étoit à bord , il eut avis qu'un vaisseau paroissoit en haute mer ; & sur le champ il détacha un brigantin armé pour aller le reconnoître. Le brigantin fit le trajet avec une extrême diligence ; & à son retour il apprit à Tiran que ce vaisseau venoit d'Alexandrie & de Baruth ; qu'il avoit touché à l'île de Chypre ; mais qu'il n'avoit pu entrer dans le port de Rhodes , à cause du grand nombre de Vénitiens qui Passégoient par terre & par mer ; que les Vénitiens Gênois fermoient le port ; qu'en un mot cette ville étoit aux abois , & que le sultan avoit refusé de la recevoir à composition. Ces nouvelles engagèrent Tiran à presser son départ , & par-conséquent l'embarquement du bled & des vivres dont il vouloit faire provision , pour secourir la religion de Rhodes. Il paya si libéralement le marchand , qu'en peu de jours son vaisseau se trouva chargé de bled , de vin , & de toutes les viandes salées qui lui étoient nécessaires.

Cependant le roi de Sicile , instruit de ces préparatifs , fit savoir à Tiran qu'il souhaitoit de lui parler ; & le prenant en particulier : Les grandes actions que vous avez faites , valeureux Tiran , lui dit-il , vous élèvent au-dessus de tous les princes de la chrétienté. Le secours que vous portez si généreusement au grand-maître de Rhodes , que tout le monde a abandonné , vous fait un honneur infini ; & votre mérite personnel , joint à tant de gloire ,

m'engage à vous assurer qu'il n'est rien que je ne fasse pour vous prouver combien je vous suis acquis. C'est ce qui m'oblige à vous découvrir aujourd'hui le dessein que j'ai formé de vous accompagner sans être connu, & d'aller gagner avec vous les indulgences à Jérusalem. Tiran, après avoir loué le dessein du prince, l'assura que son vaisseau, & tout ce qui lui appartenoit, étoit à son service, & qu'il étoit le maître d'en disposer. Le roi le remercia de ses offres, & voulut sur le champ aller avec Tiran visiter le vaisseau, où il choisit son logement auprès du grand mât.

La conversation tomba aisément entre eux sur Philippe. Comme le chevalier l'aimoit beaucoup, & qu'il ne pensoit qu'à lui faire épouser l'infante, il prit cette occasion pour en faire la proposition au roi. Ce prince sentit d'abord tout l'avantage d'une alliance avec la maison de France; mais il répondit alors à Tiran, qu'il n'étoit pas en son pouvoir de rien décider sur cette affaire sans le consentement de la reine, & sur-tout sans celui de l'infante. Il les manda donc toutes deux à son retour; & après leur avoir déclaré le dessein où il étoit de partir avec Tiran: Mais, continua-t il en s'adressant à la princesse, dans l'incertitude de ce qui peut arriver, je voudrois bien, ma fille, vous voir contente avant mon départ. Je m'estimerai heureux de m'allier avec le roi de France, le plus grand prince de la chré-

tient; ce qui arriveroit certainement, si par hazard Philippe vous convenoit.

L'infante répondit que de quinze jours au moins le vaisseau ne seroit en état de partir, & que pendant ce tems il pourroit consulter sur cette affaire le duc de Mellin son oncle, qui devoit arriver ce même jour. Mais, ajouta-t-elle, puisque vous avez résolu de faire ce fait voyage, je conseille à votre majesté de donner une grande fête avant son départ, en l'honneur de Dieu & des autres chevaliers de la table, afin que le roi de France, si par hazard il en est instruit, sâche le cas que vous faites de son fils. On louera donc que dimanche prochain on célèbre la fête, & qu'il y ait cour plénière pendant trois jours, que les tables soient dressées pour & nuit, & qu'à toute heure ceux qui se présenteront soient abondamment servis. Le roi approuva la proposition de la princesse; & parce qu'il avoit beaucoup d'ordres à donner pour le gouvernement de son royaume pendant son absence, il la pria d'ordonner elle-même la fête, & commanda à tous ses officiers de lui obéir.

Comme l'infante n'avoit principalement imaginé le projet de cette fête que pour mieux examiner Philippe, elle voulut que le jour qu'elle devoit le célébrer, le roi d'Aragon, le prince de France, & elle, mangeassent à la table plus élevée, & que le duc de Mellin, l'au & les autres comtes &

barons, fussent servis à une autre plus basse. L'heure du festin arrivée, chacun prit place. Le roi s'assit au milieu de la table qui lui étoit destinée, ayant la reine à sa gauche; à l'égard de Philippe, il le fit placer par honneur à sa droite, au bout de la table; & l'infante vis-à-vis de lui.

Tiran n'abandonnoit point le prince, dans la crainte qu'il ne lui échappât quelque chose qui pût déplaire à la princesse. Le roi qui s'en apperçut, lui dit que son frère le duc de Messine l'attendoit pour dîner. Le chevalier le supplia de lui permettre de servir le fils de son roi dans une fête aussi brillante; mais l'infante prenant la parole avec une impatience mêlée de dépit: Il n'est pas nécessaire, Tiran, lui dit-elle, que vous soyez toujours aux côtés de Philippe, il y a dans la cour du roi mon père assez de chevaliers pour le servir. Tiran voyant que la princesse lui parloit si vivement, s'approcha de Philippe, & lui dit à voix basse: Lorsque le roi se lavera les mains, & que vous verrez l'infante se lever, & se mettre à genoux, ne manquez pas de prendre le bassin, & faites tout ce que vous lui verrez faire: sur-tout prenez bien garde de ne commettre aucune impolitesse. Le prince l'assura qu'il pouvoit être tranquille; & Tiran fut se mettre à table.

Aussitôt que tout le monde fut placé, on présenta à laver au roi. L'infante ne manqua pas alors
de

de se mettre à-genoux, en prenant le bassin, Philippe voulut en faire de même, mais jamais le roi n'y consentit. On fit la même cérémonie à la reine. Enfin on porta le bassin à l'infante, qui put la main de Philippe pour le faire laver avec elle. Il s'en excusa d'abord, & se mit à ses genoux pour lui tenir le bassin; mais la princesse le releva, & voulut absolument qu'ils lavassent ensemble.

On apporta le pain ensuite; mais au lieu de n'y point toucher, & d'attendre que l'on eût couvert, Philippe prit un couteau, & coupant avec empressement le pain qu'on lui avoit servi, il en fit douze grandes tranches qu'il mit à côté de lui. L'infante ne put s'empêcher de rire en voyant cette cérémonie; le roi n'y tint pas, non-plus que tous ceux qui étoient présents; & les jeunes chevaliers qui servoient à table éclatèrent. La chose fut si forte, que le bruit en parvint jusqu'à Tiran, tout éloigné qu'il étoit. Il se leva donc, ne doutant point que le prince n'eût donné quelque scène; & s'étant approché de lui, il aperçut les douze tranches de pain qu'il avoit faites, pendant que le roi, ni personne, n'avoient pas encore touché à celui qu'on leur avoit présenté. Aussi-tôt, sans se déconcerter, il prit les douze tranches de pain, & mit de sa bourse un pareil nombre de pièces d'or, qu'il mit dans chaque morceau, il ordonna qu'on les distribuât à douze pauvres. Alors on cessa de rire; & le roi & la reine

ayant demandé à Tiran la raison de cette libéralité : Vos excellences ont été surprises, leur dit-il, ainsi que toute la compagnie, du procédé de Philippe ; on a fait plus, on s'en est moqué. Mais il faut savoir que les très-chrétiens rois de France, en reconnaissance de toutes les graces qu'ils ont reçues de Dieu, ont ordonné que tous leurs enfans coupent le pain qu'on leur sert, en douze tranches dans lesquelles ils mettent une monnoie d'argent, lorsqu'ils n'ont point encore reçu l'ordre de chevalerie, & qu'ils donnent ensuite aux pauvres en l'honneur des douze apôtres ; lorsqu'ils sont chevaliers, c'est de l'or qu'ils y mettent. Jusqu'à-présent tous les princes du sang de France ont suivi cet usage. Cette aumône, dit le roi, me paroît la plus belle que l'on ait jamais faite ; pour moi, qui suis roi couronné, je n'en fais pas en un mois une aussi considérable. Tiran se retira. Ensuite Philippe s'apercevant de la faute qu'il avoit faite, & de la façon sage dont son ami avoit su la réparer, fut sobre pendant le reste du repas, & eut une grande attention de ne pas manger plus que la princesse.

Après le dîner, le roi accompagné du duc de Meffine passa dans l'appartement de l'infante, où la reine les suivit. Là, il leur dit à l'une & à l'autre qu'étant résolu de faire le saint voyage qu'il entreprenoit, il étoit consolé de laisser ses états entre les mains du duc son frère, qu'il faisoit viceroi &

lieutenant-général du royaume. Il leur parla ensuite du mariage de Philippe & de la princesse, & les assura que puisqu'ils se convenoient, il ne souhaitoit rien davantage que de le voir accompli. Mais il ajouta qu'il vouloit que ce fût avec le consentement du roi & de la reine de France, & que pour l'obtenir, il falloit que Tiran leur écrivît, d'autant que le prince étant fort jeune, on pourroit s'imaginer que peut-être on l'auroit séduit. J'aimerois mieux, continua-t-il, donner ma fille à un simple chevalier, du consentement de ses parens, qu'à un roi contre la volonté de son peuple. La reine approuva cet avis; & l'infante elle-même ne fut pas fâchée de ce retardement, dans l'espérance d'en profiter pour connoître encore mieux le caractère de Philippe. On manda Tiran, qui sur le champ écrivit en conséquence; & le roi fit avancer un brigantin, pour porter les lettres à Piombino en terre ferme.

Tout étant disposé pour le départ, le roi de Sicile feignit de s'embarquer sur le brigantin qu'il avoit fait préparer, sous prétexte de vouloir aller en Italie, pour s'aboucher avec le pape, & se rendit secrètement sur le vaisseau de Tiran. Cependant ce chevalier alla avec Philippe prendre congé de la reine & de l'infante; elles étoient dans une affliction extrême, mais Philippe entroit pour beaucoup dans la douleur de l'infante.

Tiran mit à la voile, & le tems fut si favorable, qu'en quatre jours ils arrivèrent à la vue de Rhodes. Ils mouillèrent sous le château de saint-Pierre, attendant un vent tel qu'ils souhaitoient pour exécuter leur projet. Tiran, par le conseil de deux matelots de ses terres, qui lui étoient fort attachés, fit remettre à la voile pendant la nuit, & se trouva au point du jour presque dans le port. Les Génois ne doutèrent point d'abord que ce vaisseau ne fût un de ceux qu'ils avoient envoyés chercher des vivres pour le camp du sultan; car ils ne pouvoient s'imaginer qu'un ennemi eût la hardiesse de s'engager au milieu de leur nombreuse flotte. Ils ne restèrent pas long-tems dans cette erreur. Dès que Tiran se vit à une certaine distance de la place, il ordonna qu'on mît toutes les voiles. Alors, soit au galari, soit à la manœuvre, les Génois reconnurent le vaisseau pour être étranger. Ils firent leur possible pour lui couper le chemin; mais comme il avoit toutes les voiles dehors, leurs efforts furent inutiles.

Tiran avoit ordonné au pilote de porter de voiles dans une petite plage de sable défendue par la ville, & d'échouer le vaisseau; ce qui fut exécuté. Les chevaliers voyant cette manœuvre, ne doutèrent point que les Génois ne l'eussent imaginée pour les surprendre d'une nouvelle façon. Ils vinrent donc courageusement pour attaquer le vaisseau étranger; mais un matelot arbora promptement un pavillon

blanc, en même tems qu'un homme de l'équipage sauta à terre & les instruisit de la vérité.

A cette nouvelle, le grand maître se jeta à genoux avec tous les chevaliers, & remercia Dieu du secours qu'il leur envoyoit. Il descendit ensuite du château, à la tête des frères & de tous les habitans, & se rendit sur le rivage, dans le dessein de faire mettre le blé dans les magasins; mais lorsqu'il apprit qu'il avoit cette obligation à Tiran, dont il connoissoit la réputation, il envoya sur le vaisseau deux chevaliers des plus considérables, pour le prier de descendre à terre, & pour lui témoigner l'extrême envie qu'il avoit de le voir & de le remercier. Tiran reçut ses députés avec beaucoup de politesse, & leur dit qu'il croyoit sa présence encore nécessaire dans le vaisseau, jusqu'à ce que toutes les provisions fussent débarquées. Cependant il leur fit servir des rafraîchissemens, après quoi il les pria de conduire deux chevaliers de sa suite au grand maître, pour l'avertir qu'il avoit sur son bord le roi de Suède, & Philippe fils du roi de France.

Peu de tems après, Tiran descendit à terre, accompagné des deux princes. Il étoit extrêmement magnifique; il portoit ce jour là un habit de brocard cramoisi brodé de perles, la jarretière à la jambe, & sur la tête une toque d'écailote avec une agrafe d'un grand prix. Dans cet équipage il entra

dans la ville, suivi de plusieurs autres chevaliers, & trouva le grand-maître qui l'attendoit dans la place. Les dames & les demoiselles étoient aux fenêtres, & jusques sur les toits, pour voir le généreux chevalier qui les délivroit de la famine & de la captivité, & tout retentissoit de ses éloges.

En effet, ce secours décida du salut de Rhodes & de la levée du siège. Aussi-tôt après son arrivée, Tiran commença par donner un superbe repas au grand-maître & aux chevaliers, qui l'acceptèrent d'autant plus volontiers, qu'à-peine avoient-ils la force de parler, tant ils étoient abattus par la famine. En même tems il fit porter au château toutes les provisions nécessaires pour la garnison; après quoi il donna ses ordres pour qu'on distribuât au peuple de la farine, de l'huile, des légumes, enfin tout ce dont on avoit besoin. Il n'y eut personne qui ne fût très-content de sa magnificence & de sa libéralité.

On tint ensuite un conseil général sur l'état du siège, & sur les moyens de le faire lever. A la fin, un vieux chevalier de l'ordre proposa d'envoyer au sultan un présent de vivres & de rafraîchissemens, afin qu'il ne pût douter du secours que la ville avoit reçu, & pour lui ôter toute espérance de la prendre par famine. Cette proposition fut approuvée, & sur le champ on envoya au camp des Maures quatre cens pains fortans du four, du vin, des confitures, trois couples de paons, de poules,

& de chapons , avec du miel & de l'huile. Le sultan fut très-affligé de ce présent ; cependant il reçut très-bien les envoyés , & leur fit beaucoup de politesses.

Tiran s'étoit chargé de garder la ville du côté du port , avec les troupes qui l'avoient suivi ; & les vaisseaux Génois , sur-tout celui du commandant , mouilloient fort près de terre. Le soir même du débarquement , un des matelots de Tiran s'étant rendu auprès de lui : Seigneur , lui dit-il , que donneriez-vous à celui qui mettroit le feu à ce vaisseau que vous voyez le plus près de nous ? Si tu faisois une pareille action , répondit Tiran , tu pourrois compter sur trois mille ducats d'or de récompense. Après cette réponse , le matelot se retira pour préparer ce qui lui étoit nécessaire ; & voici ce qu'il exécuta le lendemain.

La nuit étoit fort obscure ; vers minuit , le matelot trouva moyen , en nageant & en plongeant , de passer un cable dans un des anneaux de fer du gouvernail de ce vaisseau. Il attacha ensuite un des bouts de ce cable à terre , & l'autre à une grande barque remplie de bois , d'huile & d'autres matières combustibles. Aussi-tôt qu'il y eut mis le feu , cent hommes tirèrent le cable. En un moment la barque en feu s'attacha au vaisseau Génois , & les flammes se communiquèrent avec tant de furie , que rien au monde n'eût été capable d'éteindre l'embranchement. Beaucoup de Génois périrent en cette occasion ; les

uns furent brûlés, d'autres se jettèrent à la mer, dans l'espérance de gagner quelques-uns de leurs bâtimens, & se noyèrent. Tiran donna au matelot les trois mille ducats qu'il lui avoit promis, & y joignit un bel habit de soie doublé de martres.

Lorsque le sultan apprit l'accident arrivé à ce vaisseau, il s'écria : Ce sont des diables qui sont arrivés. Ils passent au travers d'une flotte entière, ils secourent la ville, & le lendemain ils brûlent le vaisseau commandant. Si nous leur en donnons le tems, ils brûleront de même tous les autres, sans qu'on puisse les en empêcher. Le cable qui avoit porté le brûlot sur le vaisseau ennemi, avoit été consumé comme le reste ; en sorte que les Maures ne pouvoient comprendre comment la chose étoit arrivée. Le sultan assembla donc tous les capitaines de terre & de mer, & leur prouva, par le présent qui lui avoit été envoyé, le secours considérable que les assiégés avoient reçu ; ce qui, joint aux pluies & à la saison avancée, lui fit conclure la levée du siege.

Son avis fut généralement approuvé, & on donna tous les ordres nécessaires pour l'embarquement des troupes, & pour la retraite. Mais elle se fit avec tant de précipitation de la part des Maures, que ce désordre donna lieu à Tiran de la leur vendre chèrement. Il sortit sur eux, suivi seulement d'un petit nombre de soldats, & ayant joint quelques

troupes qu'on n'avoit pu encore embarquer , il les chargea avec tant de furie qu'il en fit un carnage épouvantable. Le sultan furieux du massacre de ses gens , envoya plusieurs barques pour faciliter leur retraite ; mais ce secours ne leur fut pas d'une fort grande utilité , & ils restèrent presque tous sur la place. Ce prince infidèle mit enfin à la voile , & reprit la route d'Alexandrie , où il fut reçu par ceux des seigneurs du pays qui ne l'avoient point suivi à cette expédition. Comme ils étoient parfaitement instruits de tout ce qui s'étoit passé , le grand Alcadi portant la parole pour tous les autres : Tu fers mal notre saint prophète Mahomet , lui dit-il ; tu dépenses nos trésors mal-à-propos , tu n'as point de courage , & tu déshonores la religion. Sans prendre conseil de personne , tu quittes l'île de Rhodes , tu leves le siège. Le secours d'un seul vaisseau te fait trembler , toi qui commandes sur vingt-deux rois couromnés. Tu t'es abandonné aux Génois , à ces faux chrétiens , incapables d'aucun bon sentiment , & qui ne sont ni Maures ni chrétiens. Je te condamne donc à la mort pour tous les maux que tu nous as faits. A ces mots on le jeta dans la fosse aux lions , où ce malheureux prince fut aussi-tôt dévoré.

Ainsi l'île fut absolument délivrée des infidèles. Dès que les habitans de Chypre apprirent la levée du siège , ils chargèrent à Famagouste plusieurs vais-

seaux de bled, de bœufs, de moutons & de toutes fortes de vivres, qu'ils firent partir pour Rhodes. En peu de tems l'abondance y fut si grande, que les personnes les plus âgées ne se souvenoient pas d'en avoir jamais vu une pareille. Il arriva aussi plusieurs vaisseaux Vénitiens chargés de bled, & sur lesquels on avoit embarqué quelques pèlerins qui alloient à Jérusalem. Tiran apprit cette nouvelle au roi & à Philippe, à qui elle causa d'autant plus de joie, que leur vaisseau étoit hors d'état de tenir la mer. Sur le champ le roi fit part au grand-maître du dessein où ils étoient de profiter de cette occasion pour satisfaire au saint vœu qu'ils avoient fait. Le grand-maître approuva leur résolution; mais avant leur départ il tint un chapitre général de tous les chevaliers, où, après avoir exagéré la grandeur du service qu'ils avoient reçu de Tiran, il fut résolu de quelle manière on le remerciéroit du secours généreux qu'il venoit de leur donner.

Le lendemain matin, le grand-maître fit fermer les portes de la ville, afin que tout le monde fût témoin de la conversation qu'il vouloit avoir avec le chevalier. En même tems il fit apporter au milieu de la place le trésor de l'ordre, après avoir prié le roi de Sicile & le prince de France de vouloir bien être présens à cette cérémonie. Lorsque tout le monde fut assemblé, le grand-maître adressant la parole au chevalier, parla en ces termes :

Votre générosité & vos hauts faits d'armes , brave Tiran , vous rendent digne du plus grand empire. vous avez mis en liberté la sainte maison de Jérusalem & le temple de Salomon ; vous nous avez délivrés des maux les plus affreux , & vous avez empêché la ruine de la religion. Tout le peuple de Rhodes vous doit l'honneur , les biens & la vie. Lorsque vous êtes arrivé dans cette ville , nous n'avions plus d'autre ressource que celle de mourir pour la foi de J. C. Toute la religion vous prie donc d'accepter son trésor. Quoique ce ne soit pas une récompense proportionnée aux obligations infinies que nous vous avons , agréez-la , & que votre générosité supplée à l'impuissance où vous nous avez mis de vous remercier dignement.

Quoique Tiran n'eût pas été prévenu , il ne parut point étonné de la proposition du grand-maître ; & prenant la parole avec sa liberté ordinaire : Vos éloges , seigneur , lui répondit-il , passent de beaucoup les services que j'ai pu vous rendre. Je suis venu , par la permission divine , dans l'unique dessein de secourir votre révérence & tout son ordre , sur une lettre de votre main , que j'ai vue entre les mains du très-chrétien roi de France. Je remercie Dieu de la grace qu'il m'a faite d'arriver assez tôt pour vous tirer de la cruelle situation où vous étiez réduit , & de s'être servi de moi pour délivrer la religion. L'honneur que j'en reçois est ici-bas une

récompense suffisante des peines que j'ai prises , & de ce que j'ai pu dépenser; j'en attens une autre dans le ciel. En l'honneur de S. Jean-Baptiste , le protecteur de cette ville & le patron de la religion , je vous remets donc tous mes droits; vous priant seulement de vouloir bien faire chanter tous les jours une messe de *requiem* pour le repos de mon ame.

Le grand-maître le conjura d'accepter du moins ce qu'il avoit dépensé , afin que si jamais l'ordre se trouvoit réduit à la même extrémité , ceux qui auroient dessein de le secourir ne se crussent pas obligés à une pareille générosité. Mais Tiran s'en excusa encore : Et afin que vous soyez content , dit-il au grand-maître , je veux que tout le monde sache que je le suis aussi. En même tems il mit les deux mains sur le trésor , ordonnant aux trompettes de publier qu'il étoit satisfait , & qu'il donnoit au peuple le bled & toutes les provisions qu'il avoit apportées. On ne peut exprimer les éloges & les bénédictions que cette générosité attira à ce vertueux chevalier.

Dès que la nuit fut venue , le roi , Philippe & Tiran prirent congé du grand-maître , & montèrent avec toute leur suite sur les vaisseaux Vénitiens qui arrivèrent en peu de jours au port de Jasse , où tous les pèlerins débarquèrent. De là ils se rendirent par terre à Jérusalem , & employèrent quatorze jours à visiter les lieux saints. A leur retour ils prirent

leur route par Alexandrie, où Tiran trouva encore une occasion d'exercer sa générosité.

Il se promenoit un jour par la ville, avec le roi de Sicile, lorsqu'ils firent rencontre d'un esclave chrétien qui pleuroit amèrement. Tiran lui demanda le sujet de sa douleur, l'assurant qu'il le soulageroit, s'il étoit possible de le faire. Qu'est-il besoin que je vous en instruisse ? répondit l'esclave ; ma douleur est de telle nature, qu'on ne peut me donner ni conseil ni secours. Il y a vingt-deux ans que je suis dans l'esclavage, continua-t-il ; & parce que je ne veux pas changer de religion, on m'accable de coups & l'on me fait mourir de faim. Montre-moi, je te prie, reprit Tiran, celui qui te fait tant souffrir. Vous le trouverez dans cette maison, répartit l'esclave. Tiran obtint du roi la permission d'entrer dans la maison que ce malheureux lui montrait ; & ayant fait venir le maure qui l'habitoit, il lui proposa de lui vendre un esclave chrétien, qu'il dit être son parent. Le maure y consentit, à condition qu'il auroit pour sa rançon cinquante ducats d'or, que Tiran lui compta sur l'heure, en le priant de lui faire connoître les maures qui avoient des esclaves chrétiens, parce qu'il étoit résolu de les acheter.

Cette nouvelle se répandit bientôt par toute la ville ; & dans l'espace de deux jours ce chevalier racheta quatre cent soixante-treize esclaves, en-

ployant à cette bonne œuvre tout ce qu'il avoit d'or & d'argent , jusqu'à vendre même quelques-unes de ses pierreries. Il les fit embarquer ensuite sur les vaisseaux qui se trouvèrent au port d'Alexandrie , & les conduisit à Rhodes. Là il commença par les faire tous habiller de pied en cap ; & le jour du départ étant arrivé , il leur donna un grand repas. Après les avoir régelés magnifiquement : Mes amis , leur dit-il , il n'y a pas long-tems que vous étiez dans l'esclavage , Dieu m'a fait la grace de vous en délivrer ; & vous êtes enfin arrivés en terre de promesse , libres d'aller par-tout où il vous plaira ; car je me dépars de tous les droits que je puis avoir sur vous. Ceux qui voudront me suivre seront les bien reçus ; ceux qui aimeront mieux demeurer ici le peuvent de même. Enfin , s'il s'en trouve à qui aucun de ces deux partis me convienne , j'aurai soin qu'il ne leur manque rien de ce qui leur sera nécessaire pour se rendre ailleurs. A ce discours , ils se jetèrent tous à ses pieds , pénétrés de la plus vive reconnaissance , & les arrosèrent de leurs larmes. Chacun prit son parti , & Tiran fournit abondamment à tous leurs besoins.

Le même jour le chevalier & les deux princes prirent congé du grand-maître , qui pendant leur séjour à Rhodes leur fit tous les honneurs & toutes les caresses imaginables. Ils mirent à la voile , & eurent le vent si favorable , qu'en peu de tems ils

arrivèrent heureusement en Sicile. On ne peut exprimer la joie des Siciliens au retour de leur seigneur naturel. On porta promptement cette bonne nouvelle à la reine & à l'infante, qui se préparèrent aussitôt à recevoir le roi. Son frère le duc de Messine, sortit au-devant de lui, accompagné d'un nombreux cortège. Il étoit suivi de tous les bourgeois de Palerme, bien vêtus & marchant en bon ordre. L'archevêque & tout le clergé marchaient après eux, & précédoient l'infante Ricomana environnée d'un grand nombre de dames & demoiselles superbement parées. Après les premiers complimens, Philippe & Tiran firent la révérence aux princesses. Le prince de France prit l'infante sous le bras, & la conduisit jusqu'au palais. Pendant plusieurs jours ce ne fut que fêtes & que réjouissances dans la capitale, & même dans toute l'île.

Quelques jours après, le roi donna audience aux ambassadeurs du roi de France. Ce prince ayant reçu les lettres de Tiran, au sujet du mariage de Philippe avec l'infante Ricomana, avoit envoyé en Sicile une belle compagnie de soixante gentilshommes pour conclure cette alliance. Ils s'étoient rendus à Palerme peu de tems avant le retour du roi, & avoient fait une entrée magnifique dans cette ville. A l'arrivée de ce prince, ils eurent l'honneur de lui faire la révérence, & après lui avoir remis leurs lettres de créance, ils allèrent saluer Philippe.

Dans l'audience qui leur fut accordée ensuite, ils expliquèrent plus particulièrement le sujet de leur ambassade. Il consistoit en trois points. Le premier, que le roi de France étoit charmé que son fils épousât l'infante de Sicile, comme le brave Tiran l'avoit arrêté. Le second, que si le roi de Sicile avoit un fils, le roi de France lui donneroit une de ses filles en mariage, avec cent mille écus pour sa dot. Enfin ils déclarèrent que le roi leur maître avoit demandé au pape, à l'empereur & à tous les princes chrétiens des secours pour la guerre qu'il avoit résolu d'entreprendre contre les infideles; que tous les princes auxquels il avoit écrit, avoient promis de le seconder; qu'il assembloit une armée dont il avoit dessein de donner le commandement à Philippe; & qu'il espéroit que le roi de Sicile joindroit ses forces aux siennes pour l'exécution d'une entreprise si glorieuse, & si utile à la chrétienté. Le roi répondit aux ambassadeurs, qu'il acceptoit avec joie la demande que le roi de France lui faisoit faire de l'infante pour le prince son fils. A l'égard des deux autres articles, il remit à leur en dire son sentiment lorsqu'il auroit pris l'avis de son conseil.

Cependant les ambassadeurs voyant que le mariage étoit arrêté, remirent à Philippe, suivant les ordres qu'ils en avoient, cinquante mille écus, tant pour se mettre en équipage, que pour les frais de
la

à nocce. Le roi de France les avoit encore chargés de plusieurs présents pour l'infante. Ils confilloient à quatre superbes pieces de brocad d'or, trois mille martres zibelines, & un collet magnifiquement travaillé. Il avoit été fait à Paris, & étoit enrichi d'un grand nombre de pierres d'un prix nestimable. La reine lui envoyoit aussi plusieurs pieces de drap de soie & de brocad, des meubles de soie, des tapisseries magnifiques, & plusieurs autres raretés que les ambassadeurs eurent l'honneur de présenter à la princesse.

Lorsqu'elle apprit que son mariage étoit arrêté, elle se confirma plus que jamais dans le dessein de ne rien négliger pendant les quinze jours qui devoient en précéder la célébration, pour pénétrer le caractère du prince qu'on lui destinoit. Elle appréhendoit, comme on l'a vu, de trouver en lui de la grossièreté & de l'avarice; & dans ce cas elle étoit résolue de ne pas pousser les choses plus loin, même de se faire religieuse plutôt que de l'épouser. Elle ne pouvoit s'empêcher de vouloir mal à Tiran, qui, par sa présence importune & les soins empesqués auprès de Philippe, lui ôtoit le moyen de connoître à-fonds le gène de ce prince; & parce que cet obstacle ne lui paroissoit pas aisé à lever, elle résolut de faire venir de Catalogne un philosophe d'un profond savoir & d'une grande réputation, qu'elle crut en état de satisfaire sa curiosité. Elle

donna donc tous les ordres nécessaires pour qu'il se rendit secrètement à la cour. Cependant le hazard lui offrit une occasion qu'elle jugea favorable pour s'éclaircir de ce qu'elle souhaitoit.

Le jour de la Notre-Dame d'août, le roi de Sicile donna un grand repas, auquel le prince de France & les ambassadeurs furent invités. Ce jour-là Philippe se rendit au palais, vêtu d'une robe de brocard cramoisî doublé d'hermines, & traînante jusqu'à terre. Le dîner fut des plus superbes ; & dès que les tables furent levées, on fit venir des musiciens, & le bal commença. On servit ensuite une magnifique collation, après laquelle le roi passa dans son appartement pour prendre quelque repos. Son départ n'empêcha cependant point l'infante de continuer le bal, afin de ne pas donner lieu à Philippe de se retirer.

Pendant le dîné il étoit survenu une grande pluie, qui avoit fait beaucoup de plaisir à la princesse. Le tems s'éclaircit sur le soir ; & elle proposa d'aller se promener dans la ville. Le prince eut beau lui représenter que le tems n'étoit pas fort assuré, & qu'elle couroit risque de se mouiller, l'infante qui s'aperçut avec chagrin que Tiran avoit pressenti son dessein, & qu'il faisoit tous ses efforts pour engager Philippe au silence, demanda avec impatience qu'on lui amenât sa haquenée. Le prince lui donna le bras, & lui servit d'écuyer. Mais dès qu'elle fut

à cheval, elle lui tourna le dos, prêtant cependant toujours l'oreille à ce qu'il diroit. Alors s'adressant à Tiran : Vous auriez bien fait, lui dit-il, de m'envoyer chercher un autre habit ; celui-ci sera tout gâté. Eh bien , répondit le chevalier avec impatience, s'il est gâté vous en aurez un autre. Au moins, reprit Philippe, voyez, je vous prie, s'il n'y auroit pas là deux pages pour me porter la queue, & l'empêcher de traîner à terre. Comment se peut-il, répliqua Tiran, qu'avec autant d'avarice & de vilénie, vous soyez le fils d'un grand roi ! Marchez, l'infante vous attend. Le prince, quoi-qu'affligé, joignit l'infante, fort embarrassé de sa queue.

Quoique cette princesse prêtât l'oreille à leurs discours, elle étoit cependant trop éloignée pour y rien comprendre. On se promena dans la ville pendant quelque tems. Ensuite l'infante s'apperevant que Philippe étoit fort occupé de sa robe, résolut de se divertir de sa peine, & fit apporter des éperriers, pour voler quelques cailles. Mais ne voyez-vous pas, madame, lui dit alors le prince qui n'y pouvoit plus tenir, qu'il ne fait pas un tems convenable pour la chasse, & que nous sommes dans la boue jusqu'au cou ? L'infante trouva peu de galanterie dans un discours qui s'opposoit à une fantaisie qu'elle témoignoit. Cependant elle sortit de la ville, & demanda tout bas à un payfan qu'elle

rencontra , s'il ne pourroit pas lui enseigner quelque ruisseau ou quelque canal. Il lui en indiqua un , dans lequel un cheval en avoit jusqu'aux fangles. La princesse marcha de ce côté-là , & dès qu'elle y fut arrivée , elle entra dedans & le traversa. A l'égard de Philippe , lorsqu'il se vit sur le bord du ruisseau , il ne manqua pas de s'arrêter , & de demander encore une fois à Tiran s'il n'avoit personne pour lui porter la queue. Le chevalier lui fit de nouveaux reproches , & l'obligea de suivre l'infante ; mais il feignit en même tems un grand éclat de rire , persuadé que la princesse voudroit en savoir le motif. Elle le voulut en effet ; & Tiran continuant la même feinte : Je ris , madame , répondit-il , d'une question que le prince m'a faite au sortir du palais , & qu'il a continuée pendant toute la promenade. Il m'a demandé ce que c'étoit que l'amour , & quel étoit son principe ; mais en entrant dans cette eau , il a ajouté en quel endroit il se plaçoit. Pour moi , quoique je ne le connoisse point , je crois que les yeux sont les interpretes du cœur. Mais sur tout ce que je vois , je me persuade de plus en plus que l'amour véritable que le prince a pour vous , l'occupe tellement , qu'il ne lui permet de penser à aucune autre chose. . . . Cependant la robe étoit si mouillée que Philippe avoit pris son parti.

Au retour , l'infante dont les doutes n'étoient pas absolument levés , répéta de nouveau à Tiran la ré-

solution qu'elle avoit prise. Il lui répondit qu'il étoit étonné qu'une princesse aussi accomplie condamnât le prince sans aucun fondement : qu'il étoit beau , bien fait & très-sage. Et si votre altesse , continuait-il , veut pousser plus loin sa curiosité , je me charge de la satisfaire. Quoiqu'il en soit , il ne tient qu'à vous de l'avoir à vos côtés dans un lit bien parfumé ; & si le lendemain votre altesse n'en est pas contente , je me soumetts à tout ce qu'elle ordonnera de moi. Cette conversation les conduisit jusqu'au palais , où ils trouvèrent le roi qui s'entretenoit avec les ambassadeurs. On servit le soupé , après lequel chacun se retira.

Ce jour-là même , le philosophe que la princesse attendoit avec impatience , & qu'elle avoit envoyé chercher en Calabre , arriva à Palerme. Comme il avoit résolu de parler le lendemain à l'infante , qui lui avoit donné rendez-vous dans une église de la ville , il se logea à l'auberge. Il étoit occupé d'un morceau de viande qu'il avoit mis à la broche pour son soupé , lorsqu'un paysan qui portoit un lapin , lui dit de se ranger , parce qu'il vouloit faire rôtir son lapin. Mon ami , répondit le philosophe , ne fais-tu pas que chacun est maître dans cette maison , & que celui qui arrive le premier doit être le premier servi ? Je ne m'embarrasse point de tout cela , reprit le paysan ; ne voyez-vous pas qu'un lapin est plus noble qu'un morceau de mouton ? Par consé-

quent vous devez faire honneur à ce que j'apporte. Ces paroles en amenèrent de si vives de part & d'autre, que le manant donna un grand soufflet au philosophe. Celui-ci riposta par un coup de la broche, qu'il lui porta sur la tête; & ce coup fut si malheureux, que le paysan tomba mort sur la place. Aussi-tôt le philosophe fut arrêté & mis en prison, où l'on ne lui donnoit que quatre onces de pain par jour.

Quelques jours après cette aventure, on mit dans la même prison un chevalier de la cour, qui avoit été arrêté pour une querelle particulière. Il vit le philosophe, & touché de compassion, il lui fit part des vivres qu'on lui apportoit. Au bout de quelques jours, ce savant homme lui dit : Chevalier, je vous prie, lorsque vous serez à la cour, d'avoir la bonté de dire à l'infante que j'ai obéi à ses ordres. Comment voulez-vous, répondit le chevalier, que je m'acquitte de cette commission ? je demeurerai peut-être ici pendant plus d'un an ; que fais-je quand j'en sortirai ? Avant qu'il fût une demi-heure, répartit le philosophe, vous serez en liberté ; & si vous ne fûtes pas dans ce moment, vous resterez ici toute votre vie. Le chevalier surpris & inquiet tout à la fois de ce discours, ne savoit trop qu'en penser, lorsqu'il vit entrer le geolier, qui lui annonça sa sortie.

Dans ce tems-là, un gentilhomme ayant su que

le roi faisoit chercher par-tout des chevaux de prix pour envoyer à l'empereur de Constantinople, lui en présenta un si beau, qu'il en fut frappé d'admiration, sans pouvoir lui trouver d'autre défaut que celui de porter les oreilles un peu bas. Le prince avoua que sans cela il vaudroit mille ducats d'or; mais personne ne pouvoit découvrir quelle étoit la cause de cette imperfection. Le chevalier nouvellement sorti de prison, se souvenant alors du philosophe qu'il y avoit laissé: Si votre altesse, dit-il au roi, faisoit venir un savant que j'ai vu dans les prisons, & qui m'a prédit les choses les plus extraordinaires, je ne doute point qu'il ne contentât votre curiosité. Le roi l'envoya chercher, & lui demanda pourquoi ce cheval portoit les oreilles si basses. Seigneur, lui répondit le philosophe, la raison en est fort naturelle; c'est que ce cheval a été nourri par une ânesse, dont il a retenu cette mauvaise habitude. Sainte Marie! s'écria le roi, cela pourroit-il être? On remonta à la source, & l'on trouva qu'en effet il n'y avoit rien de plus vrai. Le prince admira le savoir de cet homme: & ayant appris qu'on ne lui donnoit que quatre onces de pain par jour, il ordonna qu'il fût reconduit en prison, & qu'on augmentât sa nourriture du double.

Peu de jours après, un lapidaire arriva à la cour. Il venoit de Damas & du Caire, & portoit beaucoup de pierres, entr'autres un rubis-balai, plus

grand & plus beau que tous ceux que l'on voit à saint Marc de Venise & à saint Thomas de Cantorbéry. Il vouloit en avoir soixante mille ducats ; & le roi lui en offrit trente mille. Le chevalier dont on a parlé , & qui s'étoit trouvé avec le philosophe , ne put s'empêcher de témoigner au prince la surprise que lui causoit l'offre considérable qu'il faisoit de ce rubis , parce qu'il y remarquoit trois petits trous dans le fond. Mais le roi lui répondit que les lapidaires l'avoient assuré qu'ils disparaîtroient dès que le rubis seroit monté. Quoiqu'il en soit , dit le chevalier , je conseille à votre altesse de le faire voir au philosophe. On l'amena donc devant le roi ; & lorsqu'il eut examiné les trois trous , il mit le rubis dans sa main , l'approcha de son oreille en fermant les yeux , & assura qu'il y avoit un corps vivant dans cette pierre. La chose parut si extraordinaire au marchand , qu'il consentit à la perte de son rubis pour voir l'épreuve de cette merveille. On le cassa , & en effet on trouva dedans un petit ver plein de vie.

Tous les spectateurs admirèrent la finesse & le profond savoir du philosophe. A l'égard du prince , il ordonna simplement qu'il fût reconduit en prison , & qu'on lui donnât huit onces de pain par jour , outre l'ordinaire. Le philosophe , entré de ce traitement , ne put s'empêcher de dire , en présence de ceux qui le conduisoient , que le roi n'étoit pas

fils de ce grand & magnifique roi Robert , qui avoit si heureusement gouverné la Sicile. Ses actions démontrent clairement , ajouta-t-il , qu'il est fils d'un boulanger. Quand il me plaira je le prouverai , & que c'est à tort qu'il possède un royaume qui appartient de droit au duc de Messine.

On rendit compte au roi de ce discours , & il ordonna que dès que la nuit seroit venue , on lui amenât secrètement le philosophe. Alors l'ayant pris en particulier , il lui demanda si tout ce qu'on lui avoit rapporté étoit véritable. Le philosophe lui ayant répondu d'un air tranquille , que c'étoit la vérité pure : Mais comment fais-tu , lui dit le prince , que je ne suis pas le fils du roi Robert ? Seigneur , répartit le philosophe , il suffit de consulter la nature pour s'en assurer. Lorsque je vous expliquai l'énigme que votre altesse me proposa au sujet des oreilles de ce cheval dont on lui avoit fait présent , vous ordonnâtes qu'on augmentât ma nourriture de quatre onces de pain. Quand je vous ai découvert depuis le secret du rubis , vous vous êtes encore contenté de me faire donner un peu plus de pain. De-là , par une connoissance simple & naturelle , j'ai conclu que vous étiez fils d'un boulanger , & non d'un roi de glorieuse mémoire , tel que le roi Robert (1).

(1) On chercheroit inutilement un roi du nom de Robert parmi les princes qui ont régné en Sicile. Robert Guiscard

Si tu veux rester à mon service , dit alors le roi , j'oublierai le mal que je t'ai fait , & je te donnerai place dans mon conseil ; mais je veux absolument être plus éclairé sur ma naissance. N'en faites rien , seigneur , reprit le philosophe ; car enfin l'on dit en Calabre , que *trop gratter cuit , & trop parler nuit*. Le prince convaincu du profond savoir de cet homme , le crut , lui donna sur le champ la liberté , & le retint à sa cour.

Aussi-tôt que l'infante en fut instruite , elle l'envoya chercher pour savoir ce qu'il pensoit de Philippe. Il faut auparavant que je le voie , répondit le philosophe. Vous allez être satisfait , dit la princesse. En même temps elle fit proposer au prince de venir danser avec elle. Pendant la danse , le philosophe l'examina soigneusement , & dit ensuite à l'infante : Le galant que vous m'avez fait voir est ignorant & avare , & vous fera beaucoup de mal ; il est brave & courageux , & mourra roi. Ce discours affligea véritablement la princesse ; elle dit que l'on ne mourroit jamais d'autre mal que de celui qu'on appréhendoit ; & qu'elle aimeroit mieux se faire religieuse que d'épouser Philippe , quand même il seroit roi de France.

mourut avant la conquête en 1085 , & Robert , roi de Naples , qui mourut en 1343 , ne régna point sur la Sicile.

Le roi de Sicile avoit fait faire pour les noces de l'enfant un lit superbe de brocard d'or ; & afin que les mesures fussent plus justes , il en avoit fait dresser un autre tout blanc , qui devoit servir de modèle. Ces deux lits se trouvoient à côté l'un de l'autre dans le même appartement. La pucelle profita de cette occasion pour éprouver encore Philippe. Elle fit en sorte que la danse ne finit que bien avant dans la nuit. Le roi voyant minuit passé , se retira pour ne pas interrompre le plaisir de sa fille , qui , quelque temps après , lui envoya demander s'il vouloit permettre que Philippe couchât cette nuit au palais avec l'enfant son frère , parce qu'il faisoit alors une si grande pluie. Le roi y consentit ; & les dames étant finies , l'enfant dit à Philippe qu'il coucheroit cette nuit au palais , qu'elle étoit trop avancée pour qu'il pût penser à retourner chez lui. Le prince la remercia , lui témoignant une grande envie de se retirer ; mais elle le pria par la robe , & lui dit : Ma foi , vous coucherez ici cette nuit , puisque mon frère vous en prie. Demeurez , lui dit l'enfant , puisqu'on a tant d'envie de vous retenir ; je resterai ici pour vous servir. Non , l'enfant , cela n'est pas nécessaire , reprit la pucelle ; il y a assez de domestiques dans le palais de mon père , qui prendront volontiers cette peine. Le chevalier , qui vit par ces paroles que sa présence étoit importune , leur donna le bonsoir & se retira.

Un moment après, deux pages, avec des flambeaux, conduisirent Philippe dans la chambre même où l'on avoit tendu les deux lits. Il fut étonné de la magnificence de l'un, & choisit l'autre pour se coucher. Mais comme en dansant il avoit fait un trou à un de ses bas, & qu'il imagina que ses gens ne viendroient pas aussi matin qu'il avoit envie de se lever, il pria un des pages, que l'infante avoit bien instruit, d'aller lui chercher une aiguille à coudre & du fil blanc. Le page s'adressa d'abord à l'infante, qui s'étoit placée de façon à pouvoir examiner toutes les actions du prince, mais qui n'avoit pu distinguer ce qu'il demandoit. Le page porta donc à Philippe ce qu'il souhaitoit, & le trouva qui se promenoit en long & en large dans la chambre. Il prit l'aiguille & la piqua dans le lit qu'il avoit choisi. Ensuite il se déshabilla, & s'étant fait déchausser, il renvoya les deux pages, en leur disant de laisser le flambeau dans la chambre. Ils obéirent, & fermèrent la porte en se retirant. Alors le prince se leva, chercha l'aiguille pour coudre son bas, & renversa tout le lit sans pouvoir jamais la trouver. Il entreprit de le raccommoder, mais il étoit si prodigieusement bouleversé, que ne pouvant en venir à bout, il prit le parti de coucher dans l'autre.

Ce hazard décida des résolutions de la princesse. Comme elle avoit observé tout ce qui s'étoit passé,

elle dit à ses demoiselles : N'êtes-vous pas étonnées du savoir des étrangers , sur-tout de Philippe ? J'ai voulu l'éprouver au sujet de ces deux lits , persuadée que s'il étoit avare il choisiroit le plus commun. Qu'a-t-il fait ? Il l'a jetté par terre , & s'est couché dans le plus beau , pour montrer qu'il convient seul au fils du roi de la nation la plus noble & la plus ancienne. Je suis à-présent persuadée de tout ce que Tiran m'a dit. Il ne m'a jamais parlé que pour mon bien & pour mon honneur ; & je suis persuadée que le philosophe n'en fait pas autant qu'il le croit. Occupée de ces agréables idées , elle se mit au lit , & dormit jusqu'au lendemain.

Dès le matin , Ténébreux arriva au palais , suivi de quelques domestiques de Philippe , qui lui apportèrent d'autres habits. La princesse de son côté ne fut pas plutôt éveillée qu'elle envoya chercher Tiran , & lui déclara qu'elle avoit enfin reconnu tout ce que Philippe valoit , & qu'elle étoit déterminée à conclure le mariage. Puisque vous avez commencé , c'est à vous de finir , continua-t-elle. Assurez le bonheur de deux personnes qui vous en auront une éternelle obligation. Tiran protesta qu'il n'avoit jamais eu d'autre dessein. Sans perdre de tems , il passa chez le roi , & le pria de terminer le mariage qu'il avoit arrêté , l'assurant que les ambassadeurs de France n'attendoient que cette cérémonie pour retourner auprès de leur maître ; & ajoutant que si

son altesse le souhaitoit, il en parleroit à l'infante. Le roi agréa la proposition, & pria pour cela Tiran d'agir en son nom & comme lui-même.

Le chevalier retourna de-là chez la princesse, à qui il rendit compte des dispositions dans lesquelles il avoit laissé le roi son père. Elle en fut charmée, & l'assura de nouveau qu'elle le laissoit le maître de tout. Alors il lui demanda la permission de faire entrer Philippe, qui attendoit à la porte de son appartement pour la mener à la messe. La princesse la lui accorda; mais il la pria de faire retirer ses demoiselles, afin qu'il lui parlât sans témoins. Elle y consentit encore; & Tiran faisant entrer le prince: Voyez, madame, lui dit-il, le prince du monde qui vous aime le plus; il est à vos genoux, je vous conjure de le baiser pour témoigner que vous acceptez la fidélité qu'il vous jure. L'infante se flêcha, & jura très-fort qu'elle n'en feroit rien que par le commandement de son père; mais à un signal que le chevalier fit au prince, celui-ci l'embrassa, & la portant sur un petit lit de repos, la baisa cinq ou six fois. L'infante dit à Tiran qu'elle n'autoit jamais de confiance en lui; qu'elle l'avoit toujours regardé comme son frère, & qu'il venoit de la livrer entre les mains d'un homme qu'elle ne savoit si elle devoit regarder comme ami ou comme ennemi. Que vous êtes injuste ! lui répondit le chevalier; comment pouvez-vous regarder Philippe comme ennemi, lui qui

vous aime plus que sa propre vie , & qui meurt l'envie de vous tenir dans ce lit de parade où vous l'avez fait coucher cette nuit ? Mais , madame , continua-t-il , ne pensez plus à tout ce qu'on doit à votre rang , & répondez de bonne grace aux sentimens de l'amoureux Philippe. Dieu m'en garde ! reprit la princesse , je n'y consentirai jamais. Madame , lui dit le chevalier , nous ne sommes ici , Philippe & moi , que pour rendre service à votre altesse ; ayez seulement la bonté de prendre un peu de patience. En même tems il lui prit les mains , & le prince voulut profiter de l'occasion ; mais les demoiselles accoururent aux cris de l'infante.

Cependant la paix se fit entr'eux ; & la princesse ayant achevé de s'habiller , Philippe & Tiran la conduisirent à l'église , où ils furent mariés. Aussitôt après la cérémonie , les fêtes commencèrent & durèrent huit jours. Elles furent mêlées de joûtes , de tournois , de danses & de farces ; & l'infante fut si bien fêtée , qu'elle se trouva fort contente de Tiran , & plus encore de Philippe , qui se gouverna de façon qu'elle n'en perdit jamais la mémoire. Après les solemnités de ce mariage , le roi de Sicile , qui avoit résolu de donner du secours au roi de France , fit armer deux galères & quatre gros vaisseaux , & paya les équipages pour six mois. A l'égard de Tiran , comme dans cette expédition il ne vouloit prendre l'ordre que de lui seul , il acheta une

galère qu'il fit mettre en état de partir. A-peine cet armement étoit achevé, qu'on eut nouvelle que le roi de France étoit à Aiguemortes avec les vaisseaux des rois de Castille, d'Arragon, de Navarre & de Portugal. Philippe fut déclaré généralissime de cette armée. L'infant de Sicile voulut l'accompagner. Ils trouvèrent à Savonne les vaisseaux du Pape, de l'empereur & de tous ceux qui avoient promis du secours. Ils en partirent tous ensemble, & joignirent le roi de France à l'île de Corse, où étoit le rendez-vous général. De-là ils arrivèrent un matin devant Tripoli de Syrie.

On ne peut exprimer la gloire que Tiran s'acquît devant cette place ; mais il lui arriva sur-tout une aventure qui mérite d'être rapportée. Dès que la flotte chrétienne eut mouillé dans le port, ce chevalier avoit fait vœu entre les mains du roi, & en présence de toute l'armée, d'être le premier qui débarqueroit, & le dernier qui rentreroit dans les vaisseaux. Après la retraite, où malgré les attentions & les précautions du roi, les chrétiens perdirent beaucoup de monde, Tiran restoit encore à terre pour accomplir son vœu ; cependant pour lever l'échelle on attendoit aussi un chevalier qui vouloit acquérir de l'honneur, & dont le courage étoit infini ; il se nommoit Richard le Téméraire. Celui-ci s'approcha de Tiran, & le prenant par la main : Chevalier, lui dit-il de tout ce qui est à-présent à terre,

terre , il ne reste de vivant que vous & moi. Mais puisque vous avez eu l'honneur d'aborder le premier cette terre de gens maudits , il est juste que je vous fasse honneur , & que vous rentriez aussi avant moi dans la galère , afin que nous soyons égaux , & que nous n'ayions rien à nous reprocher. Songez qu'on perd souvent la gloire de ce monde , pour la désirer en entier. Soyez raisonnable , & faites-moi part de ce qui m'appartient légitimement. Chevalier , répondit Tiran , je suis sûr de ma gloire & de mon salut en mourant de la main des infidèles , & lorsque j'ai fait mon vœu j'étois plus occupé des idées de la mort que de celles de la vie. Je n'estime rien autant que l'honneur ; mais quand je ne me serois pas engagé entre les mains d'un prince tel que le roi de France , il me suffiroit d'avoir promis , pour ne pas remettre le pied dans mon bord , tant qu'il resteroit à terre une seule âme vivante. Ainsi , Richard , ne perdons point le tems en discours inutiles ; suivez-moi , & allons mourir en braves chevaliers. Richard y consentit , & ils marchèrent aux infidèles. Mais lorsque celui ci vit Tiran sur le rivage , prêt à attaquer les Maures , il le retint , & lui dit : Je ne connois que toi , chevalier , qui sois sans peur & sans reproche ; mets un pied sur l'échelle en même tems que moi. Tiran en voulut bien partager l'honneur avec lui ; il mit le pied droit sur l'échelle , Richard monta ensuite ,

& de cette sorte le vœu de Tiran fut accompli.

On parla beaucoup de cette aventure dans toute l'armée, & il n'y eut personne qui ne convînt de l'honneur que Tiran s'y étoit acquis. Richard, voyant que dans le récit que l'on faisoit il n'étoit mention que de ce chevalier, dit en présence du roi que tous ceux qui raisonnoient ainsi monstroient leur ignorance & l'oubli des anciennes décisions mises en pratique par le fameux Artus, roi de la grande & de la petite Bretagne, qui établit cette fameuse Table-ronde, où tant de braves chevaliers furent assis pour juger du point-d'honneur. Car enfin, continua-t-il, si cette affaire étoit décidée par les loix de la chevalerie, à qui en pourroit-on attribuer l'honneur qu'à moi seul? Je suis déchauffé dans ce moment, & je jure de m'effrayer dans cet état jusqu'à ce que le roi & les braves chevaliers qui l'accompagnent en aient porté leur jugement; s'ils me le refusent, je déclare ici devant toute l'armée que je suis meilleur chevalier que Tiran, ce que je lui soutiendrai les armes à la main.

Ce discours ayant été rapporté à Tiran, il fit approcher sa galère du vaisseau du roi, où il apprit que ce prince reposoit. Richard qui étoit sur ce vaisseau, averti de l'arrivée de son rival, alla au-devant de lui, & lui dit: Tiran, il n'importe quelle est la raison qui me le persuade; mais si vous avez le front d'avancer que vous êtes meilleur che-

valier que moi , je vous offre le combat à outrance , & voilà mon gage , ajouta-t-il en lui jettant son gant. Tiran qui vit que ce chevalier vouloit le combattre avec si peu de raison , lui donna un soufflet , & se retira sur le champ dans sa galère. Aussi cet événement causa-t-il une si grande rumeur sur le vaisseau , que le roi sortit de sa chambre l'épée à la main ; & il est certain que s'il eût eu Tiran en son pouvoir , il lui eût fait un mauvais parti , après l'affront sanglant qu'il venoit d'en recevoir.

Cependant comme l'honneur a toujours beaucoup de force sur les cœurs nobles & généreux , ces deux chevaliers ne furent pas long-tems ennemis. De Tripoli on fit voile à Tunis où l'armée chrétienne débarqua. Dans un des combats qui se donnèrent devant cette ville , Tiran qui avec ses troupes attaquoit une des tours , eut le malheur de tomber dans le fossé. Richard , qui ne pensoit qu'à se venger de lui , s'aperçut de l'accident qui lui étoit arrivé. Tout armé qu'il étoit il se précipita après lui , & l'ayant retiré de ce danger : Tiran , lui dit-il , tu dois la vie à ton ennemi , mais à Dieu ne plaise que je te laisse périr par les mains des Maures. A-présent que je t'ai mis en liberté , prends garde à toi , défends ta vie , car je ne vais rien négliger pour te l'enlever. Valeureux chevalier , répondit Tiran , tu m'as donné la vie avec tant de générosité , que je me mets à tes genoux ,

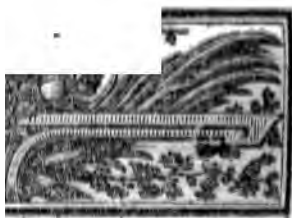
& te prie de me pardonner : voilà mon épée , prends de moi telle vengeance qu'il te plaira ; mais je jure de ne la tirer jamais contre toi. Le chevalier touché de ce discours , lui pardonna & devint son ami , au point qu'il n'y eut depuis que la mort qui put les séparer. Après le sac de la ville de Tunis , Richard quitta les vaisseaux du roi , & s'embarqua sur la galère de Tiran. Tout le monde admira le procédé de l'un & de l'autre , & l'approuva.

Au retour de cette expédition , le roi de France qui souhaitoit de voir sa bru , alla débarquer à Palerme. Le roi de Sicile , instruit de son arrivée , lui prépara de grandes fêtes , & alla le recevoir jusques sur son vaisseau. Après s'être témoigné la joie réciproque qu'ils avoient de se voir , ils descendirent à terre , & trouvèrent l'infante Ricomana sur le rivage , où les caresses recommencèrent de part & d'autre. Le roi son beau-père lui fit de magnifiques présens. Tous les jours à son lever elle trouvoit sur sa toilette des piéces de brocard , des colliers d'or , des agraffes de diamans , & plusieurs autres raretés plus belles les unes que les autres. Le roi de Sicile eut de son côté toutes les attentions possibles pour celui de France. Il lui fit présent de cent beaux chevaux , & ordonna à sa fille de faire embarquer sur les vaisseaux toutes les provisions dont ils auroient besoin. Après quelques jours de repos dans cette ville , le roi de France prit

congé de celui de Sicile , de la reine & de l'infante , & mit à la voile , emmenant avec lui l'infant , auquel il vouloit faire épouser une de ses filles. De-là son armée aborda à Marseille , où il débarqua , renvoyant tous les vaisseaux qui l'avoient suivi , à la réserve de celui de Philippe , qui vouloit voir la reine sa mère.

Tiran accompagna son souverain , & alla faire un tour en Bretagne , pour embrasser son père , sa mère & ses parens. Cependant , aussi-tôt après le mariage de l'infant de Sicile , le roi France ayant appris que le second infant son cadet étoit entré dans un monastère , eut qu'il étoit à propos de renvoyer Philippe dans ce pays. Mais ce prince le pria si instamment d'obtenir de Tiran qu'il fit le voyage avec lui , qu'il ne put le refuser. Le roi écrivit en conséquence des lettres fort pressantes à Tiran , aussi bien qu'au duc de Bretagne. Le chevalier fut touché de l'empressement qu'on lui témoignoit. Il se rendit à la cour de France , où il fut bien reçu & caressé du roi & de la reine , qui le remercièrent mille fois de sa complaisance. Il partit ensuite avec le prince , & ils arrivèrent à Marseille. Ils trouvèrent dans ce port plusieurs galères très-bien armées qui les attendoient , & qui les portèrent promptement & heureusement en Sicile , où l'on fut chargé de les recevoir.

Fin de la première Partie.



HISTOIRE

DU VAILLANT CHEVALIER

TIRAN LE BLANC.

SECONDE PARTIE.

Nous avons vu dans la première partie de cette histoire de quelle manière le sultan du Caire leva le siege de Rhodes, & comment à son retour dans ses états, il fut traité par ses sujets. Après sa mort on élut un autre sultan, qui pour se montrer amateur du bien public, leva un plus grand nombre de troupes que n'avoit fait son prédécesseur, dans le dessein de les employer contre les Grecs. Il s'allia pour l'exécution de ce projet, avec le Grand-Turc, qui joignit à son armée une nombreuse infanterie, &

beaucoup de cavalerie. Leurs troupes réunies se montoient à cent dix-sept mille hommes. Chaque prince avoit son enseigne particulière. L'une étoit rouge , avec un calice & une hostie en broderie. Ils portoient cette devise depuis que les Génois & les Vénitiens leur avoient donné en gage un calice & une hostie consacrée. L'autre bannière étoit de gros taffetas verd , avec une inscription en lettres d'or , qui disoit , qu'ils étoient les vainqueurs du brave chevalier Hector le Troyen. A leur arrivée dans la Grece ils prirent beaucoup de villes & de châteaux , & seize mille enfans , qu'ils envoyèrent en Turquie & sur les terres du sultan , pour les faire élever dans la secte de Mahomet. Ils se répandirent ensuite dans l'empire qu'ils ravagèrent , portant par-tout le désât & la désolation.

Huit jours après l'arrivée de Tiran en Sicile , le roi lut & communiqua à son conseil une lettre que l'empereur de Constantinople lui avoit écrite depuis peu , pour l'informer de ses malheurs. Sur le champ il manda le chevalier , & fit faire la lecture de cette lettre en sa présence. Elle étoit conçue en ces termes :

» Frédéric , par la grande bonté du Dieu éternel , empereur de Constantinople : A vous , roi de la grande & féconde île de Sicile , salut & honneur. En considération de l'union établie entre

nos ancêtres , & de celle que nous avons jurée & confirmée nous-mêmes par nos ambassadeurs , nous faisons savoir que le sultan Maure renégat est entré dans notre empire avec le Grand-Turc ; qu'ils se sont emparés de la plus grande partie de nos états , & qu'ils ont fait un horrible massacre du peuple chrétien ; ce que nous n'avons pu empêcher , à cause de la vieillesse qui nous met hors d'état de porter les armes. La perte que nous avons faite de tant de villes & de châteaux , a été suivie d'une autre encore plus grande ; je veux dire de celle de notre fils aîné , le plus grand bien que nous eussions au monde , notre consolation , le bouclier & le rempart de la sainte foi catholique. Il est mort avec un courage infini , en combattant contre les infidèles. Ce triste jour nous a ravi l'honneur & la réputation de notre famille impériale. Cependant ayant su que vous aviez à votre cour un chevalier célèbre par ses grandes actions , nommé Tiran le Blanc , de l'ordre de la jarretière ; instruit d'ailleurs de ses grands faits d'armes , & du secours qu'il a donné au grand-maître de Rhodes , nous vous demandons , par la foi & l'amour que vous avez pour Dieu & la chevalerie , de le prier en votre nom & au nôtre , de venir à notre service. Nous lui ferons telle part de nos biens qu'il souhaitera. Que s'il refuse de nous secourir , nous supplions la justice divine de lui faire éprouver les maux que nous res-

sentons. O bienheureux roi de Sicile ! prenez pitié de notre malheur , afin que la divine bonté vous préserve d'un semblable. »

Après la lecture de cette lettre , le roi s'adressant au chevalier : Valeureux Tiran , lui dit-il , vous devez rendre grâces à Dieu des talens qu'il vous a donnés , & de la gloire que vous vous êtes acquise dans le monde. Je sais que vous n'êtes point obligé de rien faire à ma prière ; au contraire , c'est à moi à vous remercier de tout ce que je vous dois. Cependant la confiance que j'ai en la générosité de votre cœur , me porte à oser vous prier de la part de l'empereur de Constantinople & de la mienne ; & ce qui doit vous toucher encore plus , je vous demande au nom de Dieu même , & de sa bienheureuse mère , d'avoir pitié de ce malheureux empereur , qui vous prie de le secourir dans sa vieillesse , & de ne pas permettre que son empire soit la proie des infidèles.

Le roi se tut après ce discours , & Tiran prenant la parole : Seigneur , lui répondit-il , on ne peut avoir un plus grand desir que j'en ai de vous servir. Les prières de votre altesse sont des ordres pour moi ; & puisqu'elle le desire , j'irai secourir l'empereur de Grece. Mais je ne puis faire l'impossible , quelque heureuse que soit pour moi l'étoile de Mars , sous laquelle je suis né ; & je vous

avoue que je ne comprends pas comment dans un si grand nombre de rois , de ducs , de marquis & de comtes , qui tous sont meilleurs chevaliers que moi , ce grand empereur pense à moi préférablement à tout autre. Le roi répartit qu'il y avoit , à la vérité , beaucoup de bons chevaliers dans le monde ; qu'il croyoit cependant qu'il l'emportoit sur tous ; que c'étoit pour cette raison qu'il le conjuroit encore une fois d'aller au secours de cet empereur , & de délivrer par son courage & son habileté un si grand nombre de chrétiens , qui n'attendoient que la mort ou l'esclavage. Mes galères sont prêtes & bien armées , continua le roi , & je vous supplie de hâter votre départ.

Tiran se rendit aux prières du roi de Sicile ; & les ambassadeurs Grecs qui avoient apporté la lettre de l'empereur , en remercièrent ce prince dans les termes les plus forts. Depuis qu'ils étoient dans cette cour , ils avoient déjà levé quelques gens de guerre ; mais l'île n'étoit pas en état de leur fournir la quantité de troupes dont ils avoient besoin ; ils envoyèrent à Rome & à Naples , où ils trouvèrent beaucoup de gens de bonne volonté. achetèrent aussi grand nombre de chevaux. Tiran n'étoit occupé que du soin de faire préparer les armes , & de remplir cinq grandes caisses de trompettes pour la cavalerie.

Tout étant disposé pour le départ , le chevalier

prit congé du roi , de la reine , de l'infante & de Philippe. Il mit ensuite à la voile ; & après quelques jours d'une heureuse navigation , il arriva un matin à la vue de Constantinople. Cette nouvelle causa un plaisir extrême à l'empereur ; il disoit sans cesse , que son fils étoit ressuscité. Les galères entrèrent dans le port au son d'un si grand nombre d'instrumens , que tout le peuple de cette capitale , un moment auparavant triste & abattu , pouvoit à-peine contenir sa joie. L'empereur lui-même sortit de son palais , & alla se placer sur un grand échafaud , pour voir aborder les galères. Tiran , averti qu'il étoit dans cet endroit , fit porter deux grandes bannières du roi de Sicile , & une des siennes , par trois chevaliers armés de blanc ; & chaque fois qu'il passa devant l'empereur , il les fit baisser jusqu'à l'eau ; mais pour marquer son respect , il fit entrer la sienne dans la mer. L'empereur fut charmé de cette nouveauté , & de cette politesse. Enfin après plusieurs mouvemens , les vaisseaux donnèrent à terre , & Tiran descendit , revêtu d'une cotte de mailles , dont les manches étoient garnies de franges d'or. Il portoit par-dessus une soubreveſte à la françoise , avec un ceinturon d'où pendoit son épée ; & sa tête étoit couverte d'une toque écarlate , ornée d'une superbe agraffe de diamans & de pierreries. Diofêbo , qui l'accompagnoit , étoit vêtu à-peu-près de la même

façon. Richard , & tous les autres chevaliers & gentilshommes de sa suite étoient aussi fort magnifiques.

Le comte d'Afrique s'étoit rendu sur le bord de la mer avec un nombreux cortège pour recevoir Tiran , & l'accompagna jusqu'à l'échafaud de l'empereur. Tiran ayant aperçu ce prince , fit de suite deux profondes révérences ; & lorsqu'il fut auprès de lui , il se mit à genoux en devoir de lui baiser les pieds , ce que l'empereur ne voulut pas permettre ; au contraire , il le baisa sur la bouche , après n'avoir pu l'empêcher de lui baiser les mains. En même tems Tiran lui remit la lettre du roi de Sicile , dont il fit la lecture , après quoi il dit au chevalier qu'il n'oublieroit jamais l'obligation qu'il avoit à ce prince , de l'avoir déterminé à venir le tirer de l'état malheureux auquel il étoit réduit. Et afin que personne n'ignore , continua-t-il , le cas que je fais de vous , & combien je vous aime , je vous donne le commandement général & impérial sur les gens de guerre , & sur la justice. A ces mots il lui présenta un bâton d'or , sur lequel les armes de l'empire étoient émaillées ; mais Tiran s'excusa de l'accepter , & se mettant à ses genoux , il lui dit , qu'il supplioit sa majesté impériale de ne point trouver mauvais qu'il refusât un commandement qu'il n'avoit point mérité ; que trois raisons entr'autres l'y engageoient ; la première ,

qu'il ignoroit les mouvemens & l'état des ennemis ; la seconde qu'il avoit avec lui trop peu de troupes ; & la troisième enfin , que cette dignité convenoit beaucoup mieux au duc de Macédoine , qu'à tout autre. Mais l'empereur , sans avoir égard à ces excuses : Personne ne peut commander ici , répondit-il , que ceux à qui j'en donnerai l'ordre. Je veux donc que vous commandiez toutes mes troupes ; & je me démetts en votre faveur de toute mon autorité , puisque j'ai perdu toute la consolation de ma vie , & que mon âge & toutes mes infirmités n'empêchent de porter les armes. Tiran contraint d'obéir à l'empereur , reçut le bâton en lui baisant la main. En même tems toutes les troupes publièrent dans la ville , au son des trompettes , que Tiran le Blanc commandoit la guerre & la justice.

Après cette cérémonie , l'empereur quitta son échafaud pour retourner au palais , où Tiran l'accompagna. Lorsqu'ils y furent arrivés , le chevalier demanda permission à l'empereur d'aller faire la révérence à l'impératrice , & à l'enfante sa fille. Ce prince y consentit ; & le prenant par la main , il le conduisit dans une chambre qu'ils trouvèrent fermée & sans lumière. En entrant , l'empereur s'écria : Madame , voici votre capitaine général , qui vient vous faire la révérence. Une voix foible & presque éteinte , répondit : Qu'il soit le bien

venu. Seigneur, dit alors Tiran à l'Empereur, il faut de la foi pour croire que l'impératrice soit ici. Capitaine, reprit ce prince, puisque vous commandez absolument dans l'empire grec, vous avez le pouvoir d'ouvrir les fenêtres. Aucun deuil de mari, de père, de fils ou de frère, ne peut vous empêcher de voir ces dames. Usez de vos droits.

Tiran ayant donc fait apporter des lumières, n'appertut d'abord qu'un pavillon. Il s'en approcha, l'ouvrit, & trouva dessous une femme vêtue de gros drap, & couverte depuis la tête jusqu'aux pieds d'un grand voile noir. Lorsqu'il l'eut levée, il se mit à genoux & baigna la main de l'impératrice, après avoir baigné le bas de sa robe. Elle tenoit un chapelot d'or émaillé, qu'elle baigna, & qu'elle donna ensuite à baigner au capitaine. Un moment après il appertut un lit, dont les rideaux étoient également noirs, & sur lequel l'enfant étoit couchée. Elle avoit une veste de satin noir, & une robe de velours de la même couleur. La veuve Reptée, qui lui avoit servi de nourrice, & la fille du duc de Macédoine, étoient assises sur le pied de son lit. Il y avoit dans le fond de la chambre cent rouante & dix dames ou demoiselles, qui n'abandonnèrent jamais l'impératrice & l'enfant. Carmélite la fille. Tiran s'approcha de cette princesse, lui fit une profonde révérence ; & après lui avoir baigné la main, il ouvrit les fenêtres ; ce qui

ouit beaucoup toutes les dames ; car elles vivoient depuis long-tems dans cette obscurité , à causer la mort du prince fils de l'empereur.

Après ces premières civilités , Tiran dit son avis l'empereur & aux princesses sur l'état où il les avoit. Il leur remontra , que par cette vie triste & retirée qu'ils mènent , ils contribuoient , sans le vouloir , à augmenter la consternation où la mort du prince , & les progrès des infidèles avoient jeté leurs meilleurs sujets. De-là il conclut , qu'il jugeoit à-propos que leurs majestés prissent des manières plus gaies & plus ouvertes , afin de consoler le peuple , & de lui inspirer de la confiance & du courage.

Cet avis fut généralement applaudi , & l'empereur voulant montrer qu'il l'approuvoit : Le capitaine nous donne un bon conseil , dit-il ; je veux donc , & j'ordonne que dès ce moment tout le monde quitte le deuil. Tiran écoutoit le discours de l'empereur ; mais ses yeux étoient attachés sur Carmésine , que la grande chaleur avoit obligée de se délayer , en sorte qu'elle laissoit voir une gorge admirable , & d'une blancheur éblouissante , qui donna au chevalier des idées qu'il n'oubliera jamais. Aussi éprouva-t-il dans ce moment ce qu'il n'avoit jamais senti. Cependant l'empereur prit la fille par la main , & Tiran donna le bras à l'impératrice. On sortit de cette chambre lugubre ,

& on passa dans une autre magnifique , où l'on voyoit représentées les histoires de Florés & de Blanchefleur , de Pyrame & de Thisbé , d'Enée & de Didon , de Tristan & d'Yseult , de Lancelot & de la reine Genievre , & de plusieurs autres ce qui servit de prétexte à Tiran , pour dire Richard , que jamais il n'eût cru trouver dans ce pays d'aussi belles choses. Mais Richard n'entendit pas le véritable sens de ces paroles.

L'empereur avoit fait préparer dans la ville une belle maison , destinée à loger Tiran & toute sa suite. Dès que le chevalier s'y fut retiré , il entra seul dans sa chambre , & s'appuyant la tête sur le pied d'un lit , il resta dans cette situation , uniquement occupé de ses pensées. Un moment après on vint lui demander s'il vouloit dîner ; mais il répondit qu'il avoit mal à la tête. Il étoit frappé de cette passion enchanteresse , dont le poison délicat attaque en même tems l'esprit & le cœur. Diosébo , inquiet de cette retraite imprévue , vint lui-même s'informer de l'état de sa santé & lui offrir ses services : Mon cousin , lui répondit Tiran d'un air embarrassé , je ne puis à-présent vous expliquer ce que je souffre ; je me crois incommodé de l'air de la mer. O mon cher capitaine ! reprit Diosébo , pourquoi chercher du mystère avec moi , pour qui vous n'avez jamais eu aucun secret ? Ne m'importunez pas davantage , répliqua Tiran ; je ressens

ce

que jamais je n'ai éprouvé ; & sans oser lever les yeux sur lui , il ajouta : Que voulez-vous ?
 A ce mot il ne contraignit plus ses sens , & donna un libre cours à ses latites.

Diosébo comprit d'abord que l'embarras de Tiran étoit principalement de la façon dont il avoit toujours parlé de l'amour à ses parens & à ses amis , traitant d'insensés tous ceux qui soumettoient sa liberté à leurs plus cruelles ennemies. Mais voyant enfin qu'il étoit tombé lui-même dans un convenient , auquel toutes les forces humaines ne sont pas capables de parer , & ne doutant point que cette passion ne fût un effet des charmes de l'enfance : Rien n'est aussi naturel que d'aimer , dit-il Tiran ; Aristote nous assure qu'on doit toujours chercher son semblable. Vous êtes antoureux , & quelque dure que cette soumission vous paroisse , vous ne pouvez éviter de succomber. Ne vous affligez point ; & puisque nous avons placé notre cœur en si haut lieu , vous d'un côté & moi de l'autre , espérez que nous apporterons quelque remède à notre nouveau mal. Ce discours consola le chevalier ; il se leva quoiqu'avec une espèce de honte , & alla se mettre à table. Le dîner que l'empereur avoit fait servir étoit de la dernière magnificence ; mais Tiran ne mangea pas beaucoup. On attribua son peu d'appétit à la fatigue de la mer. Enfin , tourmenté de son amour , il quitta la table ,

conduisit dans la chambre de l'impératrice, où
es dames étoient assemblées. Là, après leur
appris des nouvelles de Tiran, dont il les
que l'incommodité n'auroit point de suites ;
fébo, à la prière de l'empereur, fit le récit
ce qui s'étoit passé en Angleterre aux noces
& de la princesse de France. Il raconta
le mariage de l'infante de Sicile, & n'oublia
secours que Tiran avoit donné au grand-ma
Rhodes. Toutes les dames écoutèrent avec
ration de six beaux actes de chevalerie ; mai
en eut aucune à qui ce récit fît plus de plai
l'infante.

L'empereur se rendit ensuite au confé
Diofébo se mit en devoir de l'accompagner
ce prince ne voulut jamais le permettre.
dit, que les jeunes chevaliers ne devoient
abandonner les dames. Après quelques moi

CHAPITRE V. DE LA MORT DE TIRAN.

ing-tens, à cause du deuil de son frère. L'impératrice y consentit; & l'infante, suivie de sa couragine, entra dans une grande salle dont les murs étoient revêtus de jafpe & de porphyre de différentes couleurs. Les fenêtres étoient de cristal, & le pavement d'étoiles rendoit un éclat merveilleux. Les tableaux placés dans les compartimens représentoient différentes hiftoires de Rois, de Perceval & le Galad. On y voyoit l'aventure du trône peülent, & la quête du faint Graal. Le plafond étoit tout en or & azur; & les statues de tous les princes chrétiens, que l'on avoit placées autour de la salle, étoient d'or, avec la couronne fur la tête, & le fceptre à la main. Le nom de chaque prince fe voyoit écrit en lettres latines dans un œu pofté au piedeftal, où l'on avoit auffi grave les armes.

En arrivant dans cette falle, l'infante s'éloigna un peu de fes demoifelles, pour s'entretenir en particulier avec Diotébo. Leurs discours tombèrent prefque tous fur Tiran, & le chevalier s'apperçut aifément combien cette conversation étoit agréable à la princeffe; auffi lui dit il qu'ils fe trouvoient parfaitement heureux d'être dans un lieu où depuis fi long-tems ils defiroient d'arriver. Nous fommes enfin parvenus, continua t il, à voir ce qu'il y a jamais eu de plus beau, de plus amable & de plus vertueux dans le monde. Tout ce que nous avons fouffert pour nous rendre ici, & tout ce que nous

souffrirons dans la suite , ne nous afflige point. Le bonheur de vous voir nous en a déjà consolés. Il ajouta que Tiran n'étoit venu en Grece que sur les merveilles qu'il avoit entendu raconter de sa beauté ; que ni les prières du roi de Sicile , ni la lettre de l'empereur son père , ne l'avoient déterminé à ce voyage , qu'il ne l'avoit entrepris que dans l'espérance de la voir & de la servir , qu'elle feroit l'unique objet de tout ce qu'il entreprendroit dans cette guerre , & de tous les combats qu'il donneroit dans la suite. On croit aisément ce que l'on souhaite. La princesse commençoit à n'être pas insensible au mérite de Tiran , elle ne douta point que ce discours ne fût véritable. Cette pensée le plongea dans une profonde rêverie , son cœur étoit partagé entre la joie & le dépit ; il y avoit des momens où elle se reprochoit d'être trop sensible à ce qu'elle apprenoit ; & malgré son silence , on lisoit dans les changemens de son visage les mouvemens de son cœur.

Elle étoit dans cet état lorsque l'empereur sortit du conseil. Il appella Diosébo , dont la conversation lui plaisoit , & s'entretint avec lui jusqu'à l'heure du souper. En partant , le chevalier s'approcha de l'infante , & lui demanda si elle n'avoit rien à lui commander. La princesse le prenant par le bras : Recevez cette embrassade , lui dit-elle , faites-en part à Tiran. Diosébo rendit compte à

liier de tout ce qui s'étoit passé, après l'avoir assés d'abord de la part de la princesse. Ce qu'il prit, le rendit le plus content des hommes. Il toute sa gaieté, soupa de bon appétit, attend avec impatience le moment de pouvoir conter à son aise celle qui tenoit son cœur en vité.

princesse de son côté n'étoit pas tranquille. s le départ de Diosébo, elle étoit si agitée & puiette, qu'elle ne put demeurer à table avec ereur. Elle sortit, & passa dans son appart- it, suivie de la fille du duc de Macédoine, mie & sa confidente. Elle se nommoit Sté- e, & étoit de même âge que l'enfante, qu'elle it point quittée depuis sa plus tendre enfance. La esse se voyant seule avec elle, lui conta tout e Diosébo lui-avoit dit, & ne lui cacha point ichant qu'elle se sentoit pour Tiran. Elle rap- : sa bonne mine, sa politesse, son courage, & randes actions. Elle se disoit que c'étoit pour èule qu'il étoit venu au secours de l'empire, rouvoit mille raisons d'être sensible à son r, elle se promettoit que cet amour feroit le ur de sa vie. Stéphanie la confirma dans cette Leur conversation fut interrompue par l'ar- des autres demoiselles, & de la veuve Re-, qui, en qualité de nourrice de la princesse, rovoit un grand ascendant sur son esprit. On se

rétra , mais l'infante ne ferma pas l'œil de toute nuit , & la passa à s'entretenir de Tiran avec phanie.

Le lendemain matin , Tiran sortit de chez lui d'un superbe habit brodé. Une broderie de p d'essinoit sur son manteau cette devise : *une en mille , & mille n'en valent pas une*. Il portoit main le bâton d'or de commandement , que l pereur lui avoit remis. Tous ceux qu'il avoit a nés avec lui , parens ou amis , habillés magnifi ment d'un brocard soie & argent , le suivirent priront avec lui le chemin du palais. Lorsqu'il rent arrivés à la grande porte , ils remarquèrent deux grands vases d'or placés en dedans & en hors , plus hauts que le plus grand homme , & poids si considérable , que cent personnes n'auroient pu les ébranler. L'empereur avoit fait faire cette gnificence dans le tems de ses prospérités. Ils entrèrent dans le palais , & apperçurent des ours & lions attachés avec des chaînes d'argent. De-là se rendirent dans une grande salle revêtue de bâtre.

Quoique l'empereur ne fût pas encore habillé , qu'il fut instruit de leur arrivée , il ordonna qu'on fit entrer son général. L'infante le peignit alors , elle lui donna ensuite à laver , comme faisoit tous les matins. Cette princesse n'étoit revêtue que d'une simple robe brodée d'une her

qu'on appelle *l'amour vaut*, avec des lettres qui ormoient cette devise, *mais non pour moi*. Lorsque l'empereur fut habillé, il demanda à Tiran ce qu'il avoit ressenti la veille. Mon mal ne vient que d'un changement d'air, dit le chevalier, celui de ce pays me semble un peu vif pour nous autres occidentaux. La princesse prenant la parole, & regardant Tiran avec un sourire qui lui montrait qu'il avoit été entendu, lui dit : Chevalier, ce mal n'est dangereux que pour les étrangers qui ne savent pas se gouverner. En même tems l'empereur sortit de son appartement, en s'entretenant avec le général. L'infante de son côté prit Diosébo par la main, & lui dit : Je n'ai pas dormi de toute la nuit; ce que vous m'appriâtes hier ne m'a pas permis de fermer l'œil. Nous n'avons pas plus dormi de notre côté, reprit Diosébo; mais je suis charmé que vous ayez entendu ce qu'a dit Tiran. Comment ! répondit la princesse, croyez-vous donc les Grecques moins intelligentes que les François ? Parlez si obscurément qu'il vous plaira, & comptez que nous vous entendrons parfaitement. Tant-mieux ! reprit le chevalier, nous aurons plus de gloire à vivre avec des personnes aussi habiles. Vous l'éprouverez par la suite, continua l'infante, & vous verrez si nous saurons juger de vos démarches.

Dans ce moment la princesse appela Stéphanie & plusieurs autres demoiselles, pour tenir compa-

gnie à Diofébo, & rentra dans fa chambre, & elle acheva de s'habiller. Tiran de son côté accompagna l'empereur à sainte Sophie, où il le laiffa & revint au palais pour mener les princeffes à meffe. Il trouva fon coufin dans la grande fal au milieu de toutes les demoifelles de l'infante d'un air auffi libre avec elles, que s'il eût paffé toute fa vie dans cette cour, & leur raconter les amours de Philippe avec la princeffe de Sicile. Lorsqu'elles apperçurent Tiran, elles le firent affeoir, & l'environnèrent jufqu'à l'arrivée de l'impératrice. Elle parut couverte d'un habit de velours & s'avança d'abord pour demander à Tiran de nouvelles de fa fanté. Un moment après, l'infante fortit de fon appartement, vêtue d'une robe cramoifie, doublée, de martres zibelines, avec les manches ouvertes. Elle avoit fur la tête une petite couronne & beaucoup de pierreries dans fes cheveux. Dans cet état, elle étoit belle comme le plus beau jour. Tiran donna le bras à l'impératrice car en qualité de capitaine-général, il avoit le pas fur tous les feigneurs de la cour, qui préfentèrent le bras à l'infante; mais au défaut de celui de Tiran, elle n'en voulut point d'autre que celui de Diofébo. En allant à l'églife, ce chevalier dit à la princeffe, qu'il étoit frappé du rapport qui fe trouvoit entre leurs habits. En effet, Tiran étoit vêtu ce jour-là de couleur cramoifie comme l'im-

faite. Que je serois content, ajouta-t-il, si je plaçois ce manteau sur votre robe ! En même tems il arrêta le général, & mit en effet leurs habits l'un sur l'autre. La princesse lui demanda s'il avoit perdu l'esprit, de dire & de faire de semblables folies en présence de tout le monde ; mais il assura que personne ne l'avoit ni vu ni entendu, & qu'il étoit homme à dire le *pater* à rebours sans que l'on s'en apperçût.

De-là on arriva à l'église où l'infante ne voulut pas entrer dans la tribune avec l'impératrice, sous prétexte qu'il y faisoit trop chaud ; mais en effet, pour pouvoir regarder Tiran avec plus de facilité. Les ducs, les comtes & les marquis l'avoient placé au-dessus d'eux tous, & fort proche de l'autel. La princesse le voyant toujours à genoux (car c'étoit ainsi qu'il entendoit la messe), lui envoya, par une demoiselle, un des carreaux de brocard dont elle se servoit. L'empereur lui fut très-hon gré de cette attention. Tiran de son côté se leva pour recevoir le carreau, & fit une profonde révérence à l'infante, qui ne put jamais achever ses heures, tant elle étoit occupée à examiner le chevalier, dont la parure à la françoise lui revenoit infiniment.

D'un autre côté, Tiran vivement occupé des beautés de l'infante, & se rappelant toutes les femmes qu'il avoit vues, convenoit que jamais

il ne pouvoit s'en trouver de plus belle & de plus accomplie. Ses beaux cheveux blonds rattachés en partie sur la tête, flottoient à grosses boucles sur un cou dont la blancheur faisoit honte à la neige. Ses sourcils un peu arqués, ni trop épais, ni trop noirs, paroissoient tracés au pinceau. Ses yeux ressembloient à deux étoiles plus brillantes qu'aucune pierre précieuse. Leur éclat se trouvoit mêlé de tant de grace & de douceur, qu'il étoit impossible de ne pas leur rendre les armes. Son nez fin n'étoit ni trop grand, ni trop petit, dans la plus juste portion pour un visage formé de lys & de roses. Elle avoit les lèvres aussi rouges que le plus beau corail, & les dents de la plus grande blancheur. Ses mains petites & potelées, ses doigts longs & menus étoient accompagnés d'ongles si fort incarnats, qu'on les eût soupçonnés d'être peints. Sa taille étoit grande & légère. En un mot, la nature l'avoit douée de toutes les perfections capables de charmer les yeux & de captiver les cœurs.

Après la messe on retourna au palais où l'empereur donna un grand repas en l'honneur de Tiran. Tous les seigneurs qui se trouvoient alors à la cour y furent invités. Le dîner fut suivi du bal, & d'une grande collation, après laquelle l'empereur voulut monter à cheval, pour montrer la ville au capitaine. Tiran fut émerveillé des grands édifices & de la magnificence de cette capitale de l'empire.

Au retour de la promenade , l'empereur retint le général à souper ; & ayant ordonné qu'on avertît l'infante de venir se mettre à table : Seigneur , lui dit Tiran , il me semble que ce titre d'infante n'est pas juste , puisque la princesse votre fille est héritière présomptive de l'empire. Je sais que V. M. a une fille aînée qui a épousé le roi de Hongrie ; mais comme par son mariage elle a renoncé à tous ses droits , & qu'on ne donne le titre d'infante qu'aux filles de rois , il me paroît que celui de princesse conviendrait mieux à la belle Carmésine. L'empereur trouva l'avis fort sage , & ordonna que dorénavant on n'appellerait plus sa fille que princesse.

On tint le lendemain un grand conseil sur les opérations de la guerre. On y examina l'état des troupes , celui des finances & des provisions , & on prit sur chacun de ces articles les arrangements que le général jugea nécessaires. Au sortir du conseil , il se rendit au tribunal de Zafro , où se tenoit la justice , & y présida pendant tout le jour , écoutant les plaintes , & jugeant les contestations des particuliers ; ce qui n'étoit point encore arrivé , depuis que le sultan & le Grand-Turc étoient rentrés dans l'empire. Il fit ensuite plusieurs réglemens , tant pour ce qui regardoit la maison de l'empereur , & le service de sa personne & des princesses , que pour la sûreté de la ville. En très-peu de tems l'abondance & la tranquillité régnèrent dans Conf-

tantinople , & le peuple donna des louanges infinies à Tiran pour le bon ordre qu'il y avoit établi.

Son amour augmentoit chaque jour ; mais sa passion étoit si respectueuse , qu'il n'avoit pas eu la hardiesse de témoigner à la princesse ce qu'il ressentoit pour elle. Cependant son départ n'étoit différé que pour laisser aux chevaux que ses vaisseaux avoient apportés , le tems de se remettre des fatigues de la mer , & pour débarquer les grains & les autres provisions dont ils étoient chargés. La princesse l'aimoit trop elle-même , pour ne pas s'appercevoir de ce qu'il pensoit. Elle lui manda donc un jour , par un page , de se rendre chez elle très-peu accompagné , sur l'heure de midi , parce que tout le monde dormoit alors dans le palais. A cette nouvelle Tiran se crut le plus heureux de hommes , & déclara à Diosébo qu'il ne vouloit être accompagné que de lui seul.

L'heure du rendez-vous arriva , & les deux chevaliers ayant pris le chemin du palais , se rendirent secrètement à l'appartement de la princesse , qui , charmée de leur exactitude , se leva pour les recevoir. En même tems elle prit Tiran par la main & le fit assoir à ses côtés , tandis que Diosébo donnoit un bras à Stéphanie , & l'autre à la veuve Reposée , & les emmenoit d'un autre côté , afin qu'elles ne pussent entendre leur conversation. Alors la princesse se trouvant tête-à-tête avec le

chevalier : Votre *générosité*, lui dit-elle avec l'air du monde le plus gracieux, m'engage à vous parler librement, sans craindre que vous m'en sachiez mauvais gré, parce que mes intentions sont trop pures & trop droites pour vous offenser. Aussi ne me consolerois-je jamais, si votre courage vous conduisoit à des malheurs que vous ne pouvez prévoir étant étranger dans ce pays. Vous êtes venu à la prière du roi de Sicile; mais il n'aura pu vous dire les dangers auxquels vous allez être exposé, parce qu'il les ignore. Pour moi je m'intéresse trop à ce qui vous regarde, pour ne pas vous donner des conseils salutaires qui pourront servir à vous acquérir une gloire immortelle jusques dans votre propre pays.

Tiran interrompit la princesse en cet endroit, l'assurant qu'il étoit pénétré de reconnoissance pour l'intérêt qu'elle daignoit prendre à ce qui le touchoit, & qu'il s'estimeroit trop heureux de pouvoir obéir à ses ordres. Il la supplia ensuite de lui donner sa main à baiser, mais elle n'y voulut jamais consentir, en sorte qu'il fut obligé d'appeler Stéphanie & la veuve Reposée, qui, pour faire plaisir au général, déterminèrent la princesse à lui accorder cette faveur. Cependant elle ne permit point qu'il baisât sa main par-dessus, ce qui marque quelque autorité; mais elle l'ouvrit, & Tiran la baïsa en dedans en signe d'amour.

Alors la princesse continuant la conversation, lui donna les conseils qu'elle crut convenables à sa situation présente. Elle l'assura qu'elle s'estimeroit très-heureuse de lui devoir ses états, mais qu'elle seroit au désespoir s'il falloit qu'elle en achetât la possession au prix du sang d'un chevalier si fameux par toute la terre. Elle l'avertit ensuite, lorsqu'il seroit arrivé à l'armée, de se défier du duc de Macédoine, ajoutant que c'étoit un homme cruel & jaloux, accoutumé à la trahison & à la perfidie, & qui même avoit la réputation d'avoir contribué à la perte du prince son frère; elle lui conseilla de se conduire avec prudence, mais de ne rien négliger pour éviter les pièges qu'il ne manqueroit pas de lui tendre. L'arrivée de l'impératrice interrompit la conversation, & empêcha Tiran de répondre à la princesse. On se leva, & l'impératrice ayant proposé de faire voir au général le trésor de l'empereur, la princesse qui en avoit toutes les clefs l'y conduisit. Le chevalier vit avec admiration les richesses immenses qui y étoient entassées, en argent, en or & en pierres; mais on peut assurer qu'il n'y trouva rien de si beau que Carinéne.

Toute la nuit suivante il ne fut occupé que de ce que cette princesse lui avoit dit; & dès que le jour parut, il se leva, & commanda deux ban-

nières , l'une étoit verte , semée de cadénats (1)
d'or , & ces mots au-dessous :

En letra qu'estra primera
En el nombre d'esta pintura
La lla es con que ventura
Cerrada tiene la prostrera.

L'autre étoit à fond rouge , avec un corbeau en
broderie , & cette latine :

*Avis mea , sequere me , quia de carne mea , vel
aliena , satiabo te.*

Ces paroles furent trouvées fort bonnes par l'em-
pereur , les dames , & tous les bons chevaliers. Ti-
ran se rendit ensuite au palais , résolu de voir la
princesse & l'impératrice. Il entra dans la salle pen-
dant leur dîner , & ôta le service au grand séné-
chal , suivant le droit de sa charge. Ensuite adres-
sant la parole à l'impératrice , il la supplia de dé-
cider une question qui l'embarrassoit ; savoir lequel
étoit le plus honorable à un chevalier de bien ou

(1) La première lettre du mot de cadénats , est la
même que celle qui commence le nom de la princesse
Carmésine. Les rébus étoient jadis fort à la mode dans
les joûtes & dans les tournois.

mal mourir , lorsque c'étoit une nécessité qu'il devoit subir , & que de plus il ne pouvoit parler. Quelle demande faites-vous à ma mère ? reprit la princesse ; personne n'ignore qu'il vaut mieux bien mourir. A ces mots , Tiran frappa de ses mains sur la table , & dit entre ses dents , de façon qu'à peine il pouvoit être entendu : Cela arrivera ainsi. En même tems il sortit de la salle.

Tout le monde fut fort étonné du procédé de Tiran ; & les princesses en instruisirent aussi - tôt l'empereur , qui leur dit , qu'il appréhendoit beaucoup que le chevalier n'eût quelque grande passion , ou qu'il ne fût fâché de se voir si éloigné de son pays , de ses parens & de ses amis , ou bien qu'enfin il ne redoutât la puissance des Turcs , & les dangers auxquels il alloit être exposé. Quoi qu'il en soit , continua-t-il , qu'on ne parle à personne de ce qui est arrivé ; avant la nuit je saurai m'en éclaircir. En effet , ayant mis la tête à une fenêtre qui regardoit sur la grande place , & appercevant Richard , il l'appela , & le pria d'avertir le général , qu'il l'attendoit pour aller à la promenade.

A l'arrivée de ce messager , Tiran ne douta point que l'impératrice & sa fille n'eussent parlé. Il se rendit au palais , monté sur une haquenée , & suivi d'un grand nombre de chevaliers parés magnifiquement. L'empereur monta aussi - tôt à cheval avec un grand cortège ; & l'on prit le chemin
de

de Péra, qui n'étoit éloigné de la capitale que de trois milles. Dans cette promenade, l'empereur pria Tiran de lui confier le sujet de son chagrin, l'assurant que si la chose étoit en son pouvoir, il seroit bientôt consolé. Mon attachement pour V. M. est si grand, lui répondit le chevalier, que je n'aurai jamais rien de caché pour elle. Je vais donc lui obéir, en découvrant à votre altesse une chose qui m'afflige sensiblement. J'ai vu l'impératrice & la princesse à table; & j'ai remarqué que la première pouffoit un grand soupir, que j'ai attribué au regret qu'elle a de la perte du prince. J'en ai été véritablement touché; & dès le moment j'ai fait vœu de n'avoir aucun repos, que je n'eusse tiré vengeance de ceux qui ont méchamment répandu le sang du glorieux prince votre fils. Le bon empereur prit cette détaille en paiement. L'attachement que le chevalier lui témoignoit, lui tira des larmes, & il ne manqua pas de le remercier de son amitié.

Pour chasser les idées tristes dont il étoit occupé, Tiran fit tomber ensuite la conversation sur des sujets amusans. Ils arrivèrent enfin à Péra, qu'ils trouvèrent ornée de superbes palais, & d'agréables jardins. C'étoit une ville d'un fort grand commerce. Tandis que le chevalier s'occupoit à l'examiner, l'empereur lui dit : Capitaine, je veux vous apprendre combien cette ville est ancienne. On lit

dans l'histoire, qu'elle fut d'abord fondée par des peuples payens & idolâtres, qui, très-long-tems après la prise de Troie, furent enfin convertis à la foi chrétienne, par un brave & valeureux chevalier mon ayeul, nommé Constantin. Le père de Constantin avoit été élu empereur de Rome, & possédoit la Grece entière avec plusieurs autres pays, comme l'histoire le rapporte amplement. Saint Sylvestre le guérit d'une grande maladie, & le fit chrétien; &, en revanche, ce prince le fit pape, & lui donna l'empire de Rome, pour lui & pour l'église. Cette conversation les mena si loin, qu'ils ne rentrèrent au palais qu'à la nuit. Tiran accompagna l'empereur jusqu'à la chambre de l'impératrice, & après avoir pris congé de leurs majestés, il se retira à son logement.

La princesse étoit toujours frappée de ce qu'elle lui avoit entendu dire pendant le dîner; & quoique l'empereur lui eût rendu compte de la conversation qu'il avoit eue avec lui, elle n'en étoit pas plus tranquille. Le lendemain matin, ayant apperçu Diosébo à la messe, elle l'appela, & le chargea de prier son cousin de se rendre chez elle après le dîner, l'assurant qu'elle avoit plusieurs choses importantes, sur lesquelles elle souhaitoit de l'entretenir.

Tiran comprenant d'abord le dessein de la princesse, fit acheter le plus beau miroir que l'on put

trouver, & le cacha dans sa manche. Il courut ensuite au palais avec son cousin, & trouva l'empereur qui s'entretenoit avec sa fille, & qui, à l'arrivée des deux chevaliers, fit venir les instrumens. On dansa long-tems; ensuite l'empereur s'étant retiré, la princesse prit Tian par la main, & la conduisant dans l'embrasure d'une tendre; Généreux chevalier, lui dit-elle, votre mal me touche; confiez-le moi, & soyez persuadé que je le partagerai. Madame, lui répondit Tian, parlons, s'il vous plaît, de choses plus amusantes que ne le peuvent être les passions d'un simple chevalier tel que moi. Cependant, reprit la princesse, il n'y a rien dans le monde dont je ne vous fisse part, si vous me témoigniez la moindre curiosité. Soit-il que vous me refusiez, moi qui vous en prie au nom de ce que vous aimez le plus ! Madame, répliqua le chevalier, vous me parlez de façon, que je ne puis me dispenser de vous obéir. Je suis cependant très-assuré que vous ne me faites des questions, que pour instruire l'empereur de mes sentimens ; mais de quelque manière que la chose tourne, je prévois que cet entretien sera la cause de ma mort. Quoi ! pensez vous, lui dit la princesse, que je voulusse, pour quoi que ce fût, révéler votre secret ? Vous me faites tort ; parlez hardiment. Vous m'y forcez, madame, répartit le général ; mais songez que vous l'ordonnez ; &

puisque vous voulez savoir ce que je sens, j'aime. Puis baissant les yeux, il se tut. Apprenez-moi donc, ajouta la princesse dont cette confidence acheva de piquer la curiosité, quel est l'objet de votre passion ; & croyez que je vous servirai en tout ce qui dépendra de moi. Alors le chevalier tira le miroir de sa manche, & le présenta à la princesse : Le portrait que vous verrez, lui dit-il, peut seul me donner la vie ou la mort. Que votre altesse lui recommande de me traiter favorablement. La princesse prit le miroir, & passa dans la chambre avec empressement, dans la crainte & l'impatience de trouver le portrait de quelque femme dans cette boîte ; mais lorsqu'elle n'y apperçut que ses propres traits, il ne lui fut plus permis de douter des sentimens que Tiran avoit pour elle. Ceux qu'elle avoit conçus elle-même pour ce chevalier, se réveillèrent à cette vue. Elle admira la manière ingénieuse dont il s'étoit déclaré, & cette surprise agréable lui causa une émotion dont elle ne fut pas la maîtresse.

La veuve Reposée & Stéphanie la surprirent en cet état, & la trouvant ce miroir à la main, lui demandèrent qui lui avoit fait ce beau présent. La princesse leur raconta ce qui venoit de se passer, ajoutant qu'elle n'avoit jamais lu ni entendu rien d'aussi galant. Elle se récria sur les graces des étrangers, & avoua qu'elle n'avoit jamais douté

jusqu'alors que tous les talens ne fussent réunis dans la Grèce ; mais qu'elle étoit enfin obligée de convenir que les autres nations l'emportoient sur son pays. Comment ! dit la veuve Reposée , quel train vous allez ! Un pied n'attend pas l'autre. Vous voilà déjà toute émue , & vos regards brillans m'annoncent qu'il ne faudroit pas vous prier long-tems. Est-ce ainsi qu'il vous est permis de regarder un homme que l'empereur votre père a reçu à son service , presque pour l'amour de Dieu , & pour en débarrasser le roi de Sicile ? Voulez-vous pour un semblable aventurier exposer votre gloire & votre réputation , devenir la fable de l'univers , & l'objet du mépris de tant de rois & de princes qui recherchent votre alliance ? La veuve Reposée étoit en train de prêcher , elle dit encore beaucoup de choses dures pour la princesse , & offensantes pour Tiran. La princesse ne pouvant supporter ses reproches la quitta , pénétrée de dépit.

Elle passa dans sa garde-robe les larmes aux yeux , & fut suivie de Stéphanie , qui lui dit qu'elle avoit tort de s'affliger. Quoi ! lui répondit la princesse , n'est-ce donc pas assez que je sois soumise à l'autorité d'un père & d'une mère ? Faut-il encore essayer les duretés de ma nourrice ? Eh , que vous fera-t-elle , reprit Stéphanie ? Vous empêchera-t-elle de danser , & vous interdira-t-elle les amusemens des personnes de votre âge , de votre rang

& de votre sexe ? Allez , continua-t-elle , il n'y a point de dame qui ne fasse vanité d'être aimée , & toutes suivent les loix de l'amour ; il n'y a de différence que dans la nature de cet amour. Car il y en a de trois especes : l'un est l'amour honorable. Lorsqu'un infant , un duc , un marquis , un comte sort en faveur , ou bien un chevalier célèbre aime une fille , elle tient à honneur que tout le monde soit informé que c'est pour elle qu'il danse , qu'il joste , ou qu'il livre un combat ; les belles actions de son chevalier tournent à sa gloire. Si un gentilhomme très-brave & de bonne maison , aime une demoiselle , & se fait aimer d'elle à force de présens , c'est l'amour profitable ; mais il ne me plaît pas ; aussi n'est-il pas de plus longue durée que le profit. Mais il y a une troisième sorte d'amour. Lorsqu'une fille , sensible au mérite d'un chevalier , écoute ses discours passionnés , de quelle douceur son cœur n'est-il pas rempli ? Que s'ils peuvent aller plus avant , & qu'ils puissent passer une grande nuit d'hiver dans un bon lit bien parfumé , & entre deux draps bien blancs ; c'est-là ce que l'on peut nommer l'amour délectable , & celui que je préférerois aux deux autres. Ce discours fit sourire la princesse , & dissipa une partie de son chagrin. Mais , madame , ce n'est pas encore là tout , ajouta Stéphanie ; il y a encore trois articles de foi , dont je vois qu'on n'a pas eu soin de vous

instruire. Nous sommes heureuses que les hommes les ignorent aussi, sans cela il leur seroit bien plus aisé de venir à bout de nous. Sachez, madame, que nous sommes toutes envieuses & avares, que nous aimons la bonne chère, & que nous avons du tempérament. Je crois que toutes les autres sont faites sur cet article comme moi. Un homme doit s'attacher & connoître celle de ces inclinations qui domine dans sa maîtresse. Stéphanie étoit en beau train, & la princesse ne se laissoit point d'écouter; mais l'impératrice la fit appeler, ce qui rompit cette conversation.

Le lendemain, Tiran pria son cousin de se rendre chez la princesse, afin de savoir ce qu'elle pensoit du miroir. Le chevalier la trouva qui entendoit la messe. Lorsqu'elle fut finie, il s'approcha d'elle; & sur ce qu'elle lui demanda ce que faisoit son cousin, il lui répondit simplement qu'il étoit allé donner les audiences. Si vous saviez, ajouta la princesse, la belle plaisanterie qu'il me fit hier! Mais je compte bien la lui rendre. Ah! madame, lui dit Diosébo, ce n'est point ici un jeu; Tiran vous adore, & son cœur est embrasé de la flamme la plus ardente. Ce feu-là, dit la princesse, a plus de fumée que de chaleur. Lorsque nous brûlons nous autres, c'est d'un feu qui a bien plus d'ardeur, quoiqu'il fasse moins de fracas. Ils continuèrent encore quelque tems cette conversation,

dans laquelle Diosébo crut voir que la princesse craignoit seulement que l'on ne s'aperçût de la passion de Tiran. Diosébo alla sur le champ en rendre compte à son cousin, & dès qu'ils eurent dîné, ils montèrent ensemble au palais. Stéphanie les vit arriver, & courut en avertir la princesse, qui passa dans sa chambre pour les recevoir. Tiran la salua en entrant avec le plus profond respect. Elle le reçut avec beaucoup de froideur, & à peine répondit-elle à son salut. Le chevalier surpris d'un accueil si froid, s'approchant d'elle avec précipitation : Eh! madame, lui dit-il d'une voix basse & étouffée par la douleur, quelle peut-être la cause du chagrin que je vois sur votre visage ? Tiran, lui dit la princesse, il n'y en a point d'autre que votre conduite avec moi. Sans respect pour mon rang, ni pour la dignité de l'empereur mon père, sans reconnaissance pour les bontés dont il vous accable, sans égard pour ma réputation, vous osez me parler d'amour, & me témoigner ouvertement votre folle passion ! Si on vient à la soupçonner, que dira-t-on de moi, quelle idée en aura-t-on ? Il faut, pour prévenir un tel malheur, que je me hâte d'aller moi-même découvrir votre crime à l'empereur mon père, & que je prouve par-là à tout l'empire, que si, par mes bontés, j'ai eu le malheur de vous inspirer une ardeur criminelle, du moins je n'ai pas eu la faiblesse de vous la pardonner.

A ces mots, la princesse se leva pour passer dans une autre chambre : Tiran la suivant avec précipitation, l'arrêta par sa robe, en la suppliant de l'écouter. Stéphanie & Diosébo joignirent leurs prières aux siennes, & la forcèrent de se rasseoir. Ah ! madame, dit le chevalier en se jettant à ses pieds, vous ignorez quelle est la force de l'amour ; votre vertu ne vous a pas permis de connoître quels sont les effets de cette passion qui est le lien de toute la nature, qui égale tout, & à qui tout obéit. Non, madame, je n'ai point oublié ce que je vous dois, mon esprit & mon amour vont pour vous jusqu'à l'adoration. Si la violence de cet amour m'a porté à quelque action qui vous ait déplu, pardonnez-la à ce même amour. Mais je vois que vous êtes inexorable. Eh bien ! madame, il faut vous satisfaire, il faut cesser de vous offenser, il faut éteindre dans mon sang un amour qui vous irrite, & qui ne peut finir qu'avec ma vie ; ce jour sera le dernier où je vous importunerai. Votre beauté vous fera mille adorateurs, dont le rang, dont le pouvoir, dont les exploits surpasseront les miens ; mais il n'en sera point qui vous aime, qui vous adore avec une passion si violente & aussi respectueuse. Adieu, madame, songez quelquefois à un homme dont votre seule rigueur aura causé la mort. Je veux que mon tombeau en instruisse l'univers ; je veux que l'on grave dessus : **CI-GIT TIRAN LE BLANC,**

QUI MOURUT PAR TROP AIMER.

En achevant ces paroles, Tiran se leva avec précipitation, & se retira suivi de Diofébo. La princesse, frappée de l'état où elle l'avoit vu sortir, demeura plongée dans la douleur. Elle craignit les suites du désespoir qu'elle avoit vu dans ses yeux. Ah ! ma chère Stéphanie, s'écria-t-elle, le visage couvert de larmes, je ne le verrai plus ! il va mourir. Je connois son courage & la violence de son amour. Ne m'abandonnez pas dans cet état cruel, prévenez ce malheur ; vous seule pouvez me secourir. Allez le trouver, découvrez-lui mes sentimens, instruisez-le de ma douleur ; faites cesser son désespoir ; qu'il vive, ma chère Stéphanie, qu'il espère ; mon sort & le sien sont entre vos mains ; je m'abandonne à vous.

Stéphanie, touchée des larmes de la princesse, prit avec elle une fille, & passa chez Tiran, dont le logement étoit voisin du palais. En y arrivant, elle le vit dans un désordre qui annonçoit le plus violent désespoir. Diofébo tâchoit en-vain de le modérer ; elle ne douta point qu'il ne se préparât à mourir. Elle se mit donc à genoux, & lui dit : Ah ! qu'allez-vous faire, Tiran ? Hé quoi ! voulez-vous perdre ce que vous avez acquis d'honneur & de réputation, pour quelques paroles que ma maîtresse vous a dites ? Ignorez-vous le caractère des femmes ? Croyez-vous qu'il leur soit permis de

laisser paroître leurs vrais sentimens ? Faut-il vous abandonner ainsi à la douleur ? Oubliez ce que la princesse vous a dit, elle-même vous en conjure ; c'est par ses ordres que je viens vous en assurer. Dès que le chevalier apperçut Stéphanie dans cet état, il alla se mettre à ses pieds. Il la respectoit comme demoiselle de la princesse, & elle étoit digne des plus grands égards par son mérite & par sa naissance. Elle étoit niece de l'empereur & fille du feu duc de Macédoine, le premier de tout l'empire grec. Non, lui dit-il, ma chère Stéphanie, non, n'espérez pas me tromper ; mes maux sont à leur comble, mon cœur ne peut plus en supporter le poids ; la mort n'a rien de terrible pour moi, elle va les finir. Je meurs pour la plus belle & la plus respectable princesse de l'univers. Cette mort me couvrira de gloire. Cessez de me flatter d'une espérance qui ne serviroit qu'à prolonger ma vie pour la rendre plus malheureuse.

A-peine la princesse avoit-elle vu partir Stéphanie, que sa douleur & son inquiétude redoublèrent. Bientôt elle ne fut plus maîtresse d'elle-même, & se couvrant d'un voile qui la cachoit toute entière, elle prit avec elle Plaisir de ma vie, une de ses filles, en qui elle pouvoit se fier, & descendant par un escalier dérobé au jardin du palais, elle le traversa sans être reconnue, en sortit par une porte secrète, & se rendit chez Tiran. A-peine

l'aperçut-il qu'il courut se prosterner à ses pieds, le visage couvert de larmes, & sans pouvoir prononcer une parole. La princesse ne put résister à ce spectacle ; elle tomba aussi à terre, en lui disant : Chevalier, si mes discours vous ont blessé, pardonnez - les moi, je vous en prie ; perdez - en le souvenir, que mon repentir les efface de votre mémoire.

Ces paroles pénétrèrent Tiran de la joie la plus vive, à-peine put-il la supporter. Il protesta à l'infante qu'elle seroit toujours la maîtresse de son sort, & qu'il la regarderoit comme sa souveraine. Alors Stéphanie prenant la parole, dit à la princesse : Madame, il faut que vous accordiez un gage à ce chevalier, pour sceller la paix que vous venez de faire ; je lui ai promis que s'il obéissoit à vos ordres, vous lui permettriez de baiser vos cheveux. Non - seulement les cheveux reprit la princesse, mais les yeux & le front, s'il me promet foi de chevalier, de ne rien entreprendre sur lui-même. Tiran le promit ; & tout ce qu'il souffroit fut converti en joie & en félicité. Alors la princesse retourna promptement au palais, & repassant par le jardin, elle rentra dans son appartement, sans que personne eût eu aucune connoissance de sa sortie.

Tiran n'étoit cependant pas tellement occupé de son amour, qu'il ne pensât aussi au sujet pour

quel il étoit venu en Grece, & aux moyens de livrer l'empire du joug des infideles. Ce jour-même l'empereur reçut des nouvelles qui engerent encore le général à presser ses préparatifs. Un homme envoyé de l'armée lui avoit rapporté que, depuis peu de jours, le duc de Macédoine, qui commandoit les troupes impériales, s'étoit laissé surprendre mal-à-propos dans une embuscade, qui lui avoit été dressée par les ennemis; que toute l'armée avoit été défaite, & qu'on avoit perdu douze mille hommes dans ce combat; que cependant le duc, voyant la bataille perdue, avoit pris la fuite, suivi de tous ceux qui avoient pu l'imiter, & s'étoit jeté dans la ville de Pellidas; que les Maures l'y avoient surpris, & avoient mis le siege devant la place; qu'à cette nouvelle le Sultan avoit pris le titre d'empereur de Grece, & qu'il s'étoit rendu au siege avec le Grand-Turc, & tous les rois venus à leur secours; qu'au reste, il n'y avoit des vivres dans la ville que pour six semaines au plus, & que ce terme arrivé, le duc & tous ceux qui l'avoient suivi seroient obligés de se rendre aux infideles.

L'empereur communiqua ces mauvaises nouvelles au général, qui sur le champ fit publier que toutes les troupes se tinssent prêtes à partir dans six jours. Sur lui, dès que la nuit fut venue, il sortit de la ville accompagné seulement de deux guides qui connoissoient parfaitement le pays, & arriva le lende-

main à midi dans une grande plaine , que l'on appelloit LA BONNE VALLÉE. Elle étoit remplie de bestiaux que l'on y avoit rassemblés de toutes parts dans la crainte des ennemis. Tiran fit prendre toutes les jumens qui s'y trouvèrent , & les ayant fait attacher l'une à l'autre , il en confia la conduite à deux cens hommes , à qui il ordonna de suivre le chemin du camp des Maures. Pour lui il revint à Constantinople, où il arriva le cinquième jour de son départ.

Le lendemain il fit faire la revue des troupes , les processions & la bénédiction des bannières ; après quoi tout le monde monta à cheval & se mit en marche. La bannière de l'empereur sortit la première & fut suivie de celle qui portoit la devise de ce prince. C'étoit la tour de Babylone en broderie d'argent , d'où sortoit une épée portée par un bras armé sur un champ d'azur , avec ces mots écrits en lettres d'or, LA FORTUNE EST MIENNE. Toute la maison de l'empereur accompagnoit cette bannière. Le duc de Péra marchoit après cet escadron avec sa troupe. Il étoit suivi des ducs de Babylone & de Sinopoli , des marquis de saint Marc , de Pescaire & de celui de Montferrat , des comtes de Malatesta & de Vintimille , Siciliens , & de plusieurs autres comtes , vicomtes & capitaines , qui parurent à la tête de leurs compagnies toutes bien armées. Il y eut quatre-vingt-trois mille combat-

ans , divisés en quarante-huit escadrons , qui passèrent en revue ce jour-là devant l'empereur & levant les dames. Tiran mettoit tout en ordre , n'ayant que les jambes & les bras d'armés , & portant une simple cotte-de-mailles , & par-dessus un manteau impérial. Sa troupe parut la dernière avec les deux bannières , des cadenats & du corbeau.

Lorsque toutes les troupes eurent défilé , l'empereur appella le capitaine , & lui dit de ne point partir sans lui parler. Il monta donc au palais ; mais ayant trouvé ce prince occupé dans son cabinet avec son secrétaire , il ne jugea pas à-propos de l'interrompre. La princesse qui l'aperçut , l'appella , & lui dit : Je vois bien que votre départ est certain ; je prie Dieu de tout mon cœur qu'il me fasse la grace de vous revoir victorieux & plus grand qu'Alexandre. Tiran se mit à ses genoux , & lui baïsa la main ; & la princesse continuant à lui parler : Demandez-moi , Tiran , avant votre départ , tout ce que vous voudrez , lui dit-elle , & comptez que vous ne serez point refusé. Votre suite est unique en tout genre comme le phénix , lui répondit le chevalier. Je fais bien ce que je demanderois ; mais vous ne voudriez pas me l'accorder. Cette chose-là seule que je desirer en ce monde , & qui me raviroit au ciel , me sera certainement refusée , ainsi je n'en parlerai point. Ca-

pitaine , reprit la princesse , quoique je n'aie pas été en France , j'entends bien votre langage , mais je ne fais si vous entendez le mien ; je ne prétends pas aller si vite ; j'ai voulu vous dire seulement que si vous avez besoin des trésors de mon père , j'en suis la maîtresse , comme vous savez , & j'en puis disposer sans qu'il le sache. Non , madame , dit Tiran , c'est une autre faveur que je voudrois obtenir. Voyons donc ce que c'est , dit la princesse , & si je puis vous l'accorder , mon honneur saut , je ne vous refuserai rien. Je ne vous demande rien autre chose , répondit Tiran , que la chemise que vous avez actuellement , & la faveur de l'ôter moi-même de dessus le corps divin qu'elle couvre. Sainte Marie ! s'écria la princesse ; eh que demandez-vous là ? La chemise , les habits , les diamans & tout ce que je possède , je veux bien vous les donner ; mais pour la permission de l'ôter , c'est autre chose , vos mains n'iront point en lieu où jamais main d'homme n'a été ; en même temps elle passa dans sa chambre , ôta sa chemise & en remit une autre. Ensuite elle revint dans la grande salle , où prenant Tiran en particulier , elle lui donna la chemise , qu'elle baïssa plusieurs fois auparavant. Le chevalier la reçut avec une extrême joie , & pria les demoiselles de la princesse , au cas que l'empereur le fît appeler , de dire qu'il étoit allé prendre ses armes afin d'être plutôt en état de partir.

En effet, il acheva de s'armer, tandis que son cousin Diotelm & Richard mettoient les fourbrevestes brodées qu'ils avoient fait faire. Tiran mit par-dessus ses armes la chemise qu'il venoit de recevoir. Elle étoit de fine aune de grandes laines couleur de feu, sur lesquelles il y avoit des aneses brodées, & ces mots : QUI EST BIEN, QU'IL S'Y TIENNE. Du reste, elle étoit brodée par compartimens, les manches en étoient fort grandes & pendoient jusqu'à terre. Tiran releva la droite sur son épaule, & la gauche jusqu'au milieu du bras, l'attachant avec une cordelière d'or : au-dessus étoit un S. Christophe portant l'enfant-Jésus, d'un ouvrage très-riche.

Dans cet état les trois chevaliers allèrent prendre congé de l'empereur & des dames. Ils le trouvoient qui attendoit son général à dîner. Dès qu'il l'aperçut en cet équipage : Eh ! mon dieu, général, lui dit-il, quelle fourbreveste avez-vous là ? Si votre majesté en savoit toutes les propriétés, répondit Tiran, son étonnement cesseroit. La demoiselle qui me l'a donnée en partant de mon pays, est la plus belle & la plus accomplie de l'univers ; la princesse & les demoiselles de la cour me le parleront. Il est vrai, dit l'empereur, que jamais chevalier n'achèveroit de grandes entreprises si l'amour ne le soutenoit. Je jure à votre majesté, ajouta Tiran, qu'au premier combat nos amis & nos ennemis la remarqueront bien.

Après quelques discours semblables , l'empereur se mit à table , & fit placer le capitaine à ses côtés , avec l'impératrice & la princesse. Les deux chevaliers qui l'accompagnoient mangèrent avec les dames & les demoiselles. Après le dîner l'empereur passa dans une chambre où toute la cour le suivit. Là , après avoir recommandé au général sa gloire , son repos , & le salut de l'empire , il lui remit ses ordres pour le duc de Macédoine , le grand connétable & tous les autres grands officiers de l'armée. Tiran les reçut à genoux , & baïsa la main de l'empereur , pour prendre congé de lui. Il rendit ensuite le même devoir à l'impératrice & à la princesse. Il sortit enfin suivi de Diosébo & de Richard , & montant à cheval , après avoir fait la révérence à l'empereur & aux dames qui s'étoient mis aux fenêtres pour le voir partir , ils prirent le chemin de l'armée , accompagnés de tous les regards & des vœux qu'on faisoit au seigneur pour qu'il leur accordât la victoire. La princesse eut toujours ses beaux yeux attachés sur Tiran , jusqu'à ce qu'elle l'eût perdu de vue. Alors elle se mit à pleurer , & toutes les demoiselles l'imitèrent.

Peu de jours après , le général arriva avec toute son armée à une lieue du camp des Maures & de la ville de Pellidas dont ils faisoient le siège. Ceux qui défendoient cette place , pressés par les efforts

des infideles , & se voyant hors d'état de leur résister , étoient alors sur le point de se rendre ; mais lorsqu'ils apprirent l'arrivée du secours , ils changèrent bientôt de pensée , & ouvrirent avec joie leurs portes à leurs libérateurs. Le capitaine entra de nuit & sans bruit dans la ville , afin que les ennemis ne fussent point avertis de sa venue. Cependant elle ne put être si secrète qu'ils n'en eussent le vent. Ils furent en général qu'il étoit arrivé du secours aux assiégés , sans pouvoir deviner s'il étoit nombreux ou médiocre. Le Grand-Turc en donna avis au sultan , lui conseillant de prendre en cette occasion les mesures les plus convenables : mais ce prince vain , enflé de ses prospérités , & comptant déjà ses ennemis vaincus & défaits , méprisa ces sages conseils , & ne prit aucunes précautions contre la surprise.

Tiran profita de cette sécurité des infideles , dont il fut informé par ses espions. Après avoir donné à ses troupes un jour de repos , qu'il employa lui-même à reconnoître le camp des Maures , il ordonna que tout le monde soupât de jour , & que les chevaux fussent sellés , & les chevaliers armés prêts à partir à l'entrée de la nuit. Lorsqu'elle fut venue , le général fit sortir de la ville toutes ses troupes qu'il rangea en bataille , laissant trois mille hommes de pied pour l'arrière-garde , avec les juments qu'il avoit rassemblées , comme nous l'avons

dit, avant son départ de Constantinople, & qu'il destinoit à l'usage qu'il en fit en cette occasion. Ensuite il marcha aux ennemis.

Lorsqu'il fut à portée de leur camp, il fit ouvrir les gendarmes par la droite & par la gauche, afin de laisser un passage libre aux jumens, qu'il avoit partagées en deux troupes, & les fit conduire en même tems par les gens de pied, l'une vers le quartier du sultan, l'autre du côté qu'occupoit le Grand-Turc. Dès que les chevaux du camp les sentirent, l'un se détacha, l'autre arracha son licol; tous emportèrent les piquets pour courir de ce côté-là. En un instant le désordre se mit dans toute cette grande armée. Alors Tiran jugeant qu'il étoit tems de donner, vint attaquer le camp d'un côté, tandis que le duc de Péra marchoit de l'autre. Ils invoquèrent le grand chevalier monseigneur saint Georges; & dans le moment les Maures furent chargés de toutes parts. On en fit un carnage épouvantable. Aux cris des mourans le Grand-Turc sortit de sa tente, & montant sur le plus vif de ses chevaux, abandonna son camp aux chrétiens. Le sultan en fit de même & s'enfuit suivi des débris de toute l'armée.

Cette bataille fut une des plus sanglantes qui jamais se fût donnée en Grece. Tiran poursuivit les ennemis pendant trois lieues sans faire d'abord aucun quartier, jusqu'à une rivière sur laquelle il

y avoit un pont de bois. Le sultan le passa avec sa troupe , & le fit rompre après lui , pour ôter aux chrétiens le moyen d'aller plus avant. Ainsi tout ce qui se trouva en deçà de la rivière , demeura à la merci du vainqueur. Plusieurs furent tués , d'autres se noyèrent en voulant tenter le passage à la nage , le reste fut fait prisonnier. Quatre mille Turcs s'étoient retirés sur une haute montagne , déterminés à se défendre , Tiran les y fit investir par les gens de pied , & dès la nuit suivante ces troupes , qui se voyoient sans vivres & sans espérance de secours , se rendirent à discrétion.

Tiran de son côté , après avoir partagé à toute l'armée les richesses immenses qui se trouvèrent dans le camp des Maures , partit à la tête de seize cens chevaux , & alla reprendre plusieurs villes & châteaux dont les infideles s'étoient emparés.

Le jour même qui suivit le combat, Tiran avoit fait partir Diotébo à la tête d'un gros détachement de cavalerie & d'infanterie pour aller conduire les prisonniers à Constantinople. Lorsqu'il approcha de cette ville , tout le monde en sortit & vint au-devant de lui. L'empereur lui-même se mit aux fenêtres avec toutes les dames , pour voir arriver les prisonniers. Ils étoient au nombre de huit mille trois cens , & marchaient deux-à-deux , traînant les bannières du sultan & des autres princes vaincus. Ils se rendirent ainsi à la grande place , où

Diosébo les quitta , après avoir donné les ordres nécessaires pour qu'ils fussent mis sous bonne garde. Il monta ensuite au palais , & fit la révérence à l'empereur & aux princesses , qui l'accablèrent de caresses & de complimens. L'empereur le fit déshabiller en sa présence , & de peur qu'il ne s'enrhûmât , il lui donna une de ses propres robes brodée de perles ; ensuite il le fit asseoir , & voulut qu'il lui racontât , en présence de toutes les dames , ce qui s'étoit passé depuis le jour de leur départ. Il est aisé de s'imaginer que Diosébo n'oublia rien de ce qui pouvoit faire honneur à Tiran , & servir à rehausser sa gloire. La joie de l'empereur fut extrême , & si l'impératrice parut satisfaite , la princesse le fut encore plus. Diosébo fut servi ce soir-là par les demoiselles mêmes des deux princesses. Après le souper , l'empereur donna la main à sa fille ; l'impératrice de son côté donna le bras au chevalier , & il fut conduit de la sorte à l'appartement qu'on lui avoit préparé. Alors il se mit à genoux pour remercier leurs majestés de l'honneur qu'elles lui faisoient , & toute la cour se retira pour lui laisser prendre quelque repos. Le lendemain , l'empereur compta les prisonniers , & tira de son trésor quinze ducats pour chacun , qu'il remit à Diosébo , avec ordre de les donner au général.

Lorsque la princesse s'imagina que rien ne l'arrêtoit plus à Constantinople , elle lui fit dire de

venir la trouver dans sa chambre ; ce qu'il souhaitoit avec passion , sur-tout de parler à Stéphanie , aux charmes de laquelle son cœur n'avoit pu résister. Dès que la princesse le vit entrer : Mon frère , lui dit-elle avec vivacité , quelles nouvelles m'apportez-vous de ce bon chevalier sans peur , que j'ai plus envie de voir que toutes les choses du monde ? Je suis sûr qu'il pense souvent à moi , mon amour me le persuade. Ah ! madame , répondit Diosébo , si ce chevalier entendoit ces paroles , il se croiroit transporté au neuvième ciel. Qu'il se tienne bien payé de tout ce qu'il souffre pour vos intérêts ! Car vous êtes le seul objet de toutes ses actions ; le jour , la nuit , au milieu des plus grands périls , dans les plus grandes fatigues , il ne pense qu'à vous , il n'invoque que vous , vous occupez sans cesse son cœur & son esprit.

La princesse écoutoit Diosébo avec un extrême plaisir , lorsque Stéphanie interrompant le chevalier : Vous avez assez parlé , lui dit-elle , écoutez-moi donc à mon tour. Ensuite adressant la parole à la princesse : Dites-moi , je vous prie , madame , qui mérite mieux d'être empereur que Tiran ? Quel autre est plus digne de l'honneur de vous épouser ? Vous avez votre bonheur sous la main , & vous refusez de le prendre ! Un tems viendra que vous vous en repentirez. Ce n'est ni pour vos biens , ni pour votre naissance , ni pour votre rang que Tiran

vous aime, c'est votre seule personne, & ce sont vos seules perfections qui le touchent. L'empereur votre père n'a d'autre desir que de vous voir bien mariée; où pourriez-vous trouver dans tout l'univers quelqu'un qui l'égale? Aimable, jeune, brave entre les plus braves, prudent, libéral, amoureux; il possède toutes les vertus. Si Dieu m'avoit fait *Carméline*, fille de l'empereur, & vous *Stéphanie*, je vous jure que je ne lui refuserois rien. Si vous épousez quelque étranger, il vous traitera peut-être plus en esclave qu'en épouse; si vous prenez un mari parmi vos sujets, sur qui jetterez-vous les yeux? Sur le duc de *Macédoine* mon beau-père? Il est le premier de l'empire; il faut que je vous parle contre lui. Vous connoissez son humeur; il aura envie de dormir lorsque vous voudrez causer, il ronflera lorsque vous voudrez rire. Prendrez-vous le duc de *Péra*? Son âge s'accorde trop peu avec le vôtre. Croyez-moi, madame, il n'y a que *Tiran* qui soit votre fait; il saura gouverner, défendre & augmenter votre empire. Il ne dormira pas, lui, & si toutes les nuits il ne vous fait chercher tous les coins de la chambre, vous vous en prendrez à moi. La princesse interrompit ce discours par un grand éclat de rire; & *Diosébo* adressant la parole à *Stéphanie*: Et vous, lui dit-il, si *Tiran* étoit assez heureux pour épouser la princesse, de qui voudriez-vous faire le bonheur? Moi? dit *Sté-*

phanie ; en ce cas-là je prendrois le plus proche parent de Tiran. Adorable Stéphanie , s'écria Diofébo avec précipitation , c'est donc moi que ce bonheur regarde , & mon amour m'y donne encore plus de droit que la parenté ; mes sentimens pour vous ne le cedent point à ceux de Tiran pour votre divine princesse ; daignez m'accepter pour votre esclave , & accordez-moi un baiser pour arrhes de mon engagement.

Ce que vous demandez-là , répondit Stéphanie , ne se peut faire que par l'ordre de la princesse , de laquelle je dépends depuis mon enfance , & surtout en sa présence. Alors Diofébo se mit aux genoux de la princesse , & la pria plus dévotement qu'il n'auroit fait à aucune sainte du paradis ; mais il avoit beau prier , Carmésine étoit inexorable. O cœur endurci , ô cœur de rocher , s'écria Stéphanie , que rien n'a jamais pu toucher ! je te verrai quelque jour adouci , le brave Tiran m'en fera raison.

Mon frère Diofébo , dit alors la princesse , demandez-moi des choses raisonnables , mais n'espérez pas que je me prête jamais à de pareilles demandes. Ils s'entretenoient de la sorte , lorsque l'empereur fit appeler Diofébo , & lui donna ses derniers ordres pour se rendre incessamment au camp.

Cependant ceux qui faisoient la garde du côté

de la mer , donnèrent avis à l'empereur qu'il paroïssoit cinq gros vaisseaux du côté du levant. Sur cette nouvelle , ce prince retint Diosébo , & appréhendant quelque surprise de la part de la flotte Génoïse , il fit embarquer beaucoup de troupes sur tous les bâtimens qui se trouvèrent dans le port. Mais cette précaution n'étoit pas nécessaire , car un moment après on fut que ces cinq vaisseaux étoient envoyés par le Grand-Maître de Rhodes. Le bon prieur de saint Jean débarqua en effet , suivi de plusieurs chevaliers de la Croix-blanche. Diosébo étoit sur le bord de la mer , à la tête des troupes rangées en bataille. Ils se reconnurent avec plaisir , & montèrent ensemble au palais , où l'empereur les reçut sur son trône. Le prieur le salua , & mettant un genou en terre , lui dit : que le Grand-Maître ayant appris que Tiran étoit son général , il lui envoyoit deux mille hommes payés pour quinze mois , pour servir l'empereur sous ses ordres. L'empereur charmé de ce secours , embrassa le prieur , & donna ordre de le loger & de le défrayer. On leur laissa quatre jours de repos ; après quoi ils partirent accompagnés de Diosébo , & prirent le chemin de l'armée.

Ils n'en étoient éloignés que de cinq lieues , lorsqu'ils apprirent que Tiran faisoit le siège d'une place très forte. Cette nouvelle fit hâter leur marche , & ils arrivèrent au moment que le général jugeant la

brèche en état , faisoit donner l'assaut. Tiran courut un grand danger en cette occasion : car s'étant approché trop près des murailles , une poutre lui tomba sur la tête & le renversa. Ses gens animés par Richard , le retirèrent du fossé avec beaucoup de peine ; mais cet accident ne l'empêcha point de retourner un moment après à l'attaque. Les Maures réduits au désespoir , vendirent leur vie bien cher à plusieurs chrétiens ; mais ils succombèrent enfin. Les chevaliers de Rhodes , arrivés si à-propos , se distinguèrent en cette rencontre. La place fut emportée d'assaut , & la toute garnison passée au fil de l'épée.

Après cette victoire , le prieur de saint Jean , & tous les chevaliers de sa suite vinrent faire la révérence à Tiran , qui les assura qu'il étoit infiniment sensible aux attentions du Grand-Maître. On laissa la place à la garde des habitans mêmes , que les Turcs avoient si fort maltraités , qu'on n'appréhendoit pas qu'ils eussent envie de retourner sous leur domination. On reprit ensuite le chemin du camp , où l'on donna aux troupes quelques jours de repos , & Tiran leur fit distribuer l'argent que l'empereur lui avoit envoyé pour sa part de la rançon des prisonniers.

Cependant , quoique dans la dernière rencontre les ennemis eussent perdu plus de cinquante mille hommes , tués ou faits prisonniers , ils résolurent

de tenter encore une fois le hazard d'une bataille. Dans ce dessein, ils se rapprochèrent du pont que le sultan avoit fait rompre lorsqu'il prit la fuite; en sorte que les deux armées n'étoient séparées que par le fleuve de Transimène. Celle des Maures étoit composée, non-seulement des troupes du sultan & du Grand-Turc, mais encore de celles qu'avoient amenées à leur secours les rois d'Asie, d'Afrique, de Cappadoce, d'Arménie & d'Egypte. Ce dernier étoit regardé comme un des plus braves & des plus adroits chevaliers de son tems. Ils avoient aussi à leur solde plusieurs grands seigneurs chrétiens, tels que les ducs de Calabre & de Melfi, les comtes de Salerne & de Caserte, & plusieurs autres. Ces troupes réunies montoient à deux cens soixante mille combattans, qui vinrent camper vis-à-vis de l'armée chrétienne.

Le premier soin du sultan fut ensuite de faire travailler à raccommoder le pont; dans la résolution de passer la rivière, & d'aller attaquer l'armée impériale. Tiran reconnut son dessein; & prenant quatre hommes avec lui, il remonta le Transimène une lieue au-dessus, jusqu'à un endroit où l'on avoit construit un grand pont de pierre entre deux collines, sur chacune desquelles s'élevoit un petit château, dont le sultan n'avoit jamais pu s'emparer. Celui à qui on en avoit confié la garde, quelques autres que lui eussent faites les Turcs, avoit

été fidèle à son Dieu & à l'empereur son maître. Il s'appelloit Malvoisin, & s'étoit réservé la garde d'un des deux châteaux ; son fils, nommé Hypolite, commandoit dans l'autre. Tiran fit parler à ces chevaliers, qui connoissant la réputation que le général s'étoit acquise, l'assurèrent de leur fidélité & d'une prompte obéissance à tous ses ordres. Sur cette assurance, il fit couper dans les bois voisins une grande quantité d'arbres les plus secs que l'on put trouver, il les fit liez ensemble avec de grosses poutres en travers, il fit clouer des planches sur les poutres, & le tout fut enduit de poix & de goudron. Cette machine occupoit toute la largeur de la rivière. Il la fit attacher au pont de pierre avec de grosses chaînes de fer, & la fit couvrir de sauterelles, pour que l'on ne pût reconnaître ce que c'étoit.

Les Turcs, de leur côté, ayant raccommodé leur pont, commencèrent à faire filer leur infanterie avec toutes leurs machines chargées, en cas d'attaque de la part des chrétiens. Tiran, qui étoit revenu à son camp, fut aussi-tôt averti de ce mouvement ; & dès qu'ils virent toute l'armée des Turcs presque passée, il fit monter tout le monde à cheval, & vint camper proche le pont de pierre. Les Turcs le voyant décamper, crurent que ce mouvement venoit de la peur qu'ils lui inspiroient ; ils achevèrent de passer la rivière avec plus de

courage , & se mirent en devoir de le poursuivre ; mais à une certaine distance , Tiran fit passer le pont de pierre à ses troupes , & les attendit à la tête. Lorsque les Maures les virent de l'autre côté de la rivière , ils coururent à leur pont pour le repasser , & venir l'attaquer par l'autre côté. Alors Tiran repassa le pont encore une fois , & rendit par-là leurs efforts inutiles.

Cette manœuvre dura trois jours de part & d'autre , jusqu'à ce qu'enfin , par l'avis du roi d'Égypte , les Turcs prirent le parti de séparer leur armée. Les rois demeurèrent avec une partie dans le camp qu'ils occupoient , & le sultan repassa le pont avec le reste. On convint que ceux que le sort favoriseroit attaqueroient les premiers , & que dès que le combat seroit engagé , les autres iroient à leur secours.

Lorsque Tiran vit que les ennemis s'étoient partagés , & qu'ils étoient séparés par la rivière : Les voilà comme je les demande , s'écria-t-il. En même tems il marcha du côté qu'occupoient les rois , & vint poster son infanterie au pied d'une montagne qui dominoit la droite du pont. Il fit monter ensuite toute la cavalerie sur cette montagne , à la réserve de quatre escadrons. Le sultan marcha contre eux , & les obligea de regagner la montagne. Il y eut environ soixante chrétiens de tués. Cette escarmouche dura jusqu'à la nuit , pendant laquelle

es Turcs se tinrent toujours sous les armes , persuadés que le lendemain ils prendroient tous les chrétiens , sans coup férir , & qu'ils les feroient esclaves.

Telle étoit la situation des choses , lorsque le duc de Macédoine , jaloux de la gloire de Tiran , fit partir pour Constantinople un de ses écuyers , nommé Albin , après l'avoir instruit de tout ce qu'il devoit dire à l'empereur. Lorsqu'il fut arrivé aux portes de cette capitale , il mit pied à terre , & entra hors d'haleine , couvert de poussière , & les armes aux yeux. Le peuple qui l'aperçut en cet état , le suivit en foule jusqu'au palais. Lorsqu'il fut arrivé , il s'écria : Où est le malheureux prince qui prend le titre d'empereur ? Il monta ensuite dans la grande salle. En même tems on avertit l'empereur qu'Albin , écuyer du duc de Macédoine , arrivoit , en faisant de grandes lamentations. Sur cette nouvelle ce prince sortit de son appartement , suivi de l'impératrice & de la princesse sa fille. Dès qu'Albin les vit paroître , il se laissa tomber par terre , s'arracha les cheveux , se frappa le visage , & donna enfin toutes les marques de la plus vive douleur. L'empereur le voyant si désolé : Certainement , dit-il , cet écuyer m'apporte de mauvaises nouvelles ; Je te prie , continua-t-il , de ne pas me laisser plus long-tems dans l'inquiétude. Alors Albin levant les mains vers le ciel : Nous n'avons souvent ,

dit-il , que ce que nous nous sommes attirés. Vous avez voulu priver votre général & votre sujet d'un honneur qu'il méritoit , pour en revêtir des étrangers de peu de naissance , & qui vous étoient inconnus ; ainsi donc vous en porterez la peine , & vous ferez maudit de tous vos sujets , pour avoir privé le brave duc de Macédoine d'un commandement que vous avez donné à un misérable qui est à-présent perdu , & qui fuit avec toute son armée , sans que nous sachions le lieu de sa retraite. Il y a eu tant de chrétiens de tués , que je ne puis en rapporter le nombre. Les Maures ont enfermé le reste sur une petite montagne : je me suis sauvé dans la plus vive douleur ; & je crois que vous , autrefois empereur , je vous laisse dans le même état. O malheureux que je suis ! s'écria l'empereur , se peut-il que la fortune me persécute avec tant de rigueur ? En même tems il rentra dans sa chambre , & se jettant sur un lit , il s'abandonna aux plaintes & aux regrets, En-vain la princesse mit tout en œuvre pour le consoler , il ne lui fut pas possible d'en venir à bout. Cependant le bruit de cette mauvaise nouvelle se répandit par toute la ville , & la douleur fut générale ; chacun regrettoit ses parens ou ses amis , & les cris s'élevoient jusqu'au ciel , comme si les ennemis eussent déjà été les maîtres de la capitale.

Pendant que cela passoit à Constantinople , d'un
autre

autre côté, Tiran, après avoir fortifié son camp sur le haut de la montagne, sortit par les derrières, & se rendit au château du seigneur de Malvoisin, où il trouva sa machine dans l'état qu'il l'avoit ordonné. On l'avoit chargée de plusieurs grandes auges de bois remplies de poix liquide, d'huile & de soufre préparé, & on avoit jeté par-dessus beaucoup de bois sec, & d'autres matières combustibles. Le général fit alors attacher deux chaînes à la proue de cette espèce de bâtiment, il en confia la conduite à deux hommes placés dans une barque de pêcheur, & destinés à diriger la machine, suivant les tours & les détours de la rivière, avec ordre de n'y point mettre le feu, qu'ils ne fussent proche le pont de bois. Mais ses intentions ne furent point exécutées ponctuellement; en sorte que, par l'ignorance ou la précipitation de ces deux hommes, le feu commença beaucoup plutôt qu'il ne l'avoit ordonné. Sans ce contre-tems, de toute l'armée infidelle il ne se seroit pas sauvé un seul homme.

En effet, lorsque les Turcs virent la rivière enflammée, ils se crurent perdus. Le sultan décampâ promptement, & toute son armée courut en désordre pour gagner le pont. La vitesse de son cheval l'y fit arriver un peu avant qu'il fût embrasé, & il le passa; mais plus de la moitié de ses troupes se noya après lui en voulant l'imiter. Enfin le pont fut consumé, & plus de vingt-deux mille Turcs,

tout cavaliers ou infanterie, furent obligés de rester en deçà. De ce nombre furent les fils du duc de Calabre, les ducs d'Andria & de Melfi ; les comtes de Bougède & de Montorio, & plusieurs autres généraux qui n'abandonnèrent point leur camp, les uns par la crainte du feu, les autres par l'envie de faire face du côté des chrétiens, au cas qu'ils se missent en devoir de les poursuivre.

Tuan de son côté, dès qu'il apperçut que le feu cheminait sur la rivière, comme il le souhaitoit, remonta à son camp qu'il trouva dans une grande joie. Presque tout le monde étoit monté à cheval, dans le dessein d'aller piller le camp ennemi ; mais le général ne voulut jamais le permettre. A cette heure, dit-il, nous ne pouvons acquiescer que de l'honneur, demain nous aurons de l'honneur & du profit. En effet, dès que le soleil fut levé, il fit sonner les trompettes. Toute l'armée marcha, armes & bagages, & alla reprendre le camp qu'elle avoit occupé d'abord. De-là les chrétiens découvrirent ceux des Maures qui n'avoient pu passer la rivière. Quelques chevaliers proposèrent à Tuan de descendre dans la plaine, pour les attaquer ; mais il leur répondit, qu'il avoit exécuté son projet, & qu'il ne leur restoit plus que de se conduire avec sagesse, parce qu'un homme leur étoit plus important que cent ne le pouvoient être aux ennemis.

Cependant Dioclès voyant les Turcs réduits à

cette extrémité, songea à en instruire l'empereur & la princesse ; il envoya donc à Constantinople le même Pyrame qui avoit été porter la nouvelle de la première victoire, & lui donna le sceau du général, pour lui servir de lettres de créance. L'écuyer obéit ; mais à son arrivée à la ville, il fut fort surpris de trouver tout le monde en pleurs. Lorsqu'il fut au palais, il vit des témoignages de douleur encore plus sensibles. Tous les domestiques & les officiers de l'empereur avoient déchiré leurs vêtements, & ceux auxquels il s'adressa n'eurent pas la force de lui répondre, ce qui lui fit imaginer que l'empereur, l'impératrice ou la princesse étoient morts. Il monta dans la salle, où il trouva ceux qu'il connoissoit le plus, non seulement dans une affliction extrême ; mais priant Dieu à deux genoux, en pleurant amèrement, & maudissant tous les François. Il s'approcha de l'un d'eux, & lui demanda tout bas si l'empereur étoit mort, ou enfin quelle étoit la cause de la douleur dans laquelle il le voyoit plongé. Mais celui-ci redoublant ses sanglots, Depuis Judas, s'écria-t-il, aucun soldat n'a été aussi traître que vous l'êtes tous. Si la religion ne me retenoit, je t'étranglerois de mes propres mains. Ote-toi de devant moi, continua-t-il, autrement je jure par tous les saints du paradis, qu'après t'avoir jetté par les fenêtres, j'irai en bas pour te couper la tête.

De-là Pyrame passa dans un autre appartement, où appercevant un valet-de-chambre de l'empereur, qu'il connoissoit, il fut à lui; mais celui-ci lui demanda comment il osoit approcher de la chambre de l'empereur. Mon ami, répondit Pyrame, je veux mourir si je fais le sujet de la désolation générale où je vous vois; mais je te conjure de me faire parler au sérénissime empereur; & au cas qu'il ait quelque chagrin, je puis vous assurer que ce que je dois lui apprendre le consolera. Le valet-de-chambre, sans lui répondre, entra dans l'appartement où étoit l'empereur avec l'impératrice, la princesse & toutes les demoiselles. Les fenêtres en étoient fermées, & chacun y pleuroit amèrement. Seigneur, dit le valet-de-chambre, il y a à la porte un de ces traîtres qui étoient à la suite du chevalier Tiran le Blanc, il se nomme Pyrame, & demande à parler à votre majesté. Dis-lui, répondit l'empereur, qu'il sorte promptement de mes états, & que si je le trouve, lui ou aucun de ceux qui ont suivi son maître, je les ferai prendre & précipiter du haut de la tour la plus élevée de mon palais.

Ces paroles pénétrèrent le cœur de la princesse, qui, malgré tout ce dont on accusoit Tiran, ne pouvoit encore se résoudre à le haïr. Le valet-de-chambre rendit la réponse de l'empereur à l'écuyer, qui jura qu'il ne sortiroit point, protestant que son

maître n'étoit pas capable d'une trahison, & ajoutant que si l'empereur ne vouloit pas qu'il eût l'honneur de lui faire la révérence, il le prioit d'envoyer la princesse à la porte de la chambre, avec promesse de lui apprendre des choses dont elle auroit lieu d'être satisfaite. Le domestique fut encore obligé de rendre compte à l'empereur du discours de Pyrame, & sur ses instances réitérées, ce prince ordonna à Carnésine d'aller savoir de quoi il s'agissoit, lui défendant en même tems de faire entrer l'écuyer.

Dès que Pyrame aperçut la princesse, il se jeta à ses genoux, & lui baissant la main; Je suis, dit-il, dans un étonnement extrême de l'état où je vois ici tout le monde; personne n'a daigné satisfaire ma curiosité. Mais ce qui me surprend encore davantage, c'est la réponse que l'empereur m'a fait faire. Daignez, Madame, m'éclaircir ce mystère; si votre altesse ne juge plus à-propos que le fameux Tiran le Blanc soit général de ses armées, ni qu'il continue à s'acquérir une gloire immortelle, un seul mot de sa bouche suffit pour nous chasser de ses états.

Lorsque la triste princesse entendit le discours de l'écuyer, elle lui apprit les nouvelles que celui du duc de Macédoine leur avoit apportées. Au récit d'une si grande méchanceté, Pyrame se battant la tête: Faites-le prendre, madame, s'écria-t-il,

assurez-vous aussi de ma personne ; je consens à être coupé en quartiers , si Tiran n'est pas vainqueur , s'il n'a pas fait fuir le sultan , si le pont des ennemis n'est pas brûlé , & si le général ne tient pas actuellement enfermés plus de vingt mille hommes qui ne peuvent lui échapper. Et pour preuve de ce que j'avance , ajouta-t-il , voici une bague que Tiran m'a confiée. La princesse charmée de ces bonnes nouvelles , courut en faire part à l'empereur. Elles lui causèrent une si grande surprise , qu'on fut obligé d'appeler les médecins , qui purent à-peine le faire revenir. Alors Pyrame entra , & fit le récit dont il étoit chargé. Sur le champ on sonna toutes les cloches de la ville , & la cour se rendit à la cathédrale , en action de grâces de la grande victoire qu'on avoit remportée. Au retour , l'écuyer du duc de Macédoine fut arrêté & mis au cachot , & Pyrame , chargé de complimens & d'éloges pour Tiran , reprit le chemin de l'armée.

Le jour même que cet écuyer partit du camp pour Constantinople , les Turcs , auxquels il ne restoit aucun espoir de secours , se voyant sans vivres & hors d'état de hasarder un combat , crurent que de deux partis ils devoient choisir le plus doux. Ils se déterminèrent donc à se rendre prisonniers de guerre. Ils avoient parmi eux un homme si savant & d'un si bon conseil , que le Grand-Turc le regardoit comme son père , & ne faisoit rien sans le

onsulter. C'étoit le plus sage & le plus éloquent de tous les payens. Il se nommoit Abdalla, & avoit mérité par ses vertus le surnom de Salomon. Ce fut lui qu'on chargea de signifier au général de l'empereur la résolution de l'armée. Sur le soir, il s'approcha du camp des Chrétiens, & mit un mouchoir au bout d'une lance. Tiran fit aussitôt répondre à ce signal ; & Abdalla ayant été conduit devant lui, après lui avoir rendu le respect dû à sa dignité, il lui parla en ces termes :

Je suis étonné, grand capitaine, qu'étant aussi habile dans l'art de la guerre, tu n'aies pas fait le sultan prisonnier avec tous ceux qui l'avoient suivi ; car jusqu'ici tu nous as prouvé que tu réussissois dans toutes tes entreprises. La fortune se joint à tes vertus, que l'on doit redouter. Tu fais te conserver toi & les tiens, & ta gloire augmente chaque jour. Tu viens d'en acquérir une nouvelle contre cette malheureuse troupe qui implore aujourd'hui ta clémence, & qui te représente par ma bouche le triste état où elle est réduite. Je suis ici en ta présence pour toucher ta pitié & pour te demander la vie. En nous l'accordant, tu forceras tes ennemis de convenir de ton mérite, & tu profiteras de ta victoire avec la générosité que tu fais si bien pratiquer.

Après ce discours, le général fit conduire l'assauteur dans une tente avec tous ceux qui l'accompagnoient, & on leur servit un repas dont ils

avoient grand besoin. Cependant Tiran prit l'avis de tous les officiers de son armée; & ayant fait appeler l'ambassadeur: Abdalla, lui dit-il, nous ne cherchons que la gloire, & non la destruction de nos ennemis. Puisque j'ai la justice de mon côté, j'espère punir moi-même, avant qu'il soit peu, le sultan & les autres d'une façon proportionnée à ce qu'ils méritent. Cependant, pour faire connoître à ceux qui sont en ma puissance, que je fais user généreusement de mes avantages, je leur ordonne d'apporter eux-mêmes leurs armes dans la prairie, non pas tous ensemble, mais au nombre de cent à la fois; la cavalerie suivra l'infanterie dans le même ordre. A cette condition je leur donne la vie.

L'ambassadeur prit congé du général, & fit exécuter ses ordres. Lorsque toutes les armes furent au milieu de la prairie, Tiran fit marcher du côté de son camp tous les prisonniers charmés de ne pas perdre la vie. On les plaça au bas de la montagne, ensuite on leur donna des vivres, & l'on posta aux environs différens corps d'infanterie, auxquels on en confia la garde. Alors Tiran descendit de la montagne, & ayant fait assembler tous les ducs, les comtes & les chevaliers de cette armée, qui étoient chrétiens, il les fit monter dans son camp, où il leur donna des tentes & tout ce dont ils avoient besoin.

Tiran ne perdoit presque point de vue Abdalla

Salomon, dont la conversation sage & spirituelle lui plaisoit infiniment. Un jour, après le dîner, tous les seigneurs de l'armée proposèrent au général de faire venir ce grand philosophe. Lorsqu'il fut arrivé, Tiran le pria de leur dire quelque chose qui pût leur être utile. Abdalla fut d'abord troublé de cette proposition, & demanda jusqu'au lendemain pour y penser; mais le duc de Péra l'assura que ce qu'il proposoit n'étoit pas possible, & qu'après le dîner ils avoient besoin de récréation. Tiran fit donc étendre un tapis sur l'herbe. Le philosophe de son côté, voyant qu'il n'étoit pas possible de s'en défendre, monta sur un banc, & prenant la parole : Puisque le général l'ordonne, je vais, leur dit-il, vous donner des conseils que chacun pourra prendre pour soi. Dieu est grand, Dieu préside à toutes choses, & il n'y a point de doute qu'on doit l'aimer & le craindre. Ne soyez point surpris, bon général & chevalier invincible, de m'entendre parler de la sorte; Je suis à-demi chrétien : mon père étoit Turc, mais ma mère étoit de votre pays, aussi ai-je toujours eu de l'amitié pour vous.

Abdalla continua sur le même ton, & parla fort au long des devoirs des princes & des généraux qui commandent de grandes armées, joignant à tout cela des éloges pour Tiran & des avis très-salutaires pour tous les autres. Après son discours, tous les seigneurs trouvèrent qu'il avoit si bien parlé,

qu'ils prièrent le général d'accorder la liberté à ce sage Maure, avec un de ses enfans qui partageoit son esclavage. Tiran y consentit avec plaisir, & Abdalla, après lui en avoir fait ses remerciemens, prit congé de lui & se retira au camp des Tures.

Deux jours après, le général tint un grand conseil, où il fut résolu d'embarquer tous les prisonniers dans les vaisseaux qui étoient venus apporter des vivres, & de les envoyer à l'empereur. Le grand Connétable & Diosébo furent chargés de les conduire ; ils mirent à la voile, & arrivèrent en très-peu de tems à Constantinople. L'empereur & les dames étoient aux fenêtres pour voir entrer les vaisseaux dans le port. Le connétable fit débarquer tous les prisonniers, & Diosébo les ayant présentés à l'empereur de la part du général : Je supplie votre majesté, ajouta-t-il, de me mettre en liberté, car celui qui a des prisonniers à sa garde, est prisonnier lui-même ; j'espère donc que vous aurez la bonté de me donner acte comme quoi je me suis acquitté de ma commission, & je prie votre majesté que la bienheureuse impératrice, la charmante princesse de l'empire grec, la belle Stéphanie de Macédoine, la sage veuve Reposée, & l'éloquente Plaisir de ma vie, veuillent bien le signer : ce qui fut exécuté. L'empereur reçut les prisonniers par compte, & les fit conduire dans les plus fortes tours du palais.

Diofébo se rendit ensuite chez la princesse ; il trouva avec les dames. Elle alla au-devant de lui ; il se mit à genoux , & lui baissant la main : Le baïser lui dit-il , vient de celui que vous tenez pour captif que ceux que j'amène. Il ne put en dire davantage , parce que toutes les demoiselles l'entourèrent. La princesse le prit par la main , & le faisant asseoir auprès d'elle , elle appela Stéphanie : Madame , lui dit-il , je n'ai point d'expressions pour vous dépeindre tout ce que ressent votre brave chevalier , & les maux que votre absence lui fait souffrir. Ne ferez-vous rien pour les soulager , Ses exploits , ses services , son amour , n'obtiendront-ils rien de votre altesse ? Chevalier , répondit la princesse d'un air enjoué , croyez-vous que nous ayions pas au fond les mêmes desirs que vous autres hommes ; Mais nos loix sont différentes ; la bonne intention ne suffit pas pour nous excuser , c'est par nos actions que l'on nous juge , & le monde ne nous fait aucune grâce ; vous devez connaître mes sentimens. L'empereur entra dans cet instant , & voyant le chevalier causer avec sa fille : Les choses vont à merveille , dit-il ; lorsque les dames s'entretiennent de chevalerie les chevaliers n'en valent mieux. Ensuite il dit à Carmésine de le suivre à la grande place ; elle s'y rendit avec l'interprète , & Diofébo les accompagna. En y arrivant , ils apperçurent un échafaud très-élevé , que

l'empereur avoit fait dresser & couvrir de tapis de soie, & de brocart d'or. Lorsque les dames furent placées, & que les plus considérables de la ville furent assis, on amena tous les prisonniers qu'on fit asséoir à terre, les Maures comme les chrétiens. Tous obéirent, à la réserve du due d'Andalous, qui dit qu'étant accoutumé d'être assis sur un trône, il ne prétendoit pas être traité comme les autres esclaves. Sur son refus, l'empereur ordonna aux ministres de la justice de lui lier les pieds & les mains, & de l'obliger de s'asséoir, ce qui fut exécuté. Alors il parut douze chevaliers vêtus de longues robes de deuil, avec leurs chaperons. L'empereur s'habilla de la même façon, & l'on fit monter sur l'échafaud ceux des prisonniers qui étoient chrétiens. Là on leur lut la sentence, par laquelle ils étoient déclarés impies & maudits pour s'être mis à la solde des infidèles & avoir porté les armes contre la chrétienté, & comme tels, condamnés à être dégradés de l'ordre de chevalerie & de toute noblesse. Ensuite on procéda à l'exécution, qui se fit avec toutes les cérémonies qui sont d'usage dans cette rencontre. Voici ce qui se pratique alors :

On revêt d'abord le chevalier qui doit être dégradé, de toutes ses armes, comme s'il alloit à une bataille ou à une fête solennelle. On le fait monter ensuite sur une grande estrade, élevée de façon que tout le monde puisse le voir. Sur

Et échafaud, treize prêtres récitent sur lui l'office des morts, & à chaque pseaume ils ôtent au chevalier une piece de son armure, en commençant par l'armet, parce qu'il garantit la partie qui a le plus péché contre l'ordre de chevalerie. On lui ôte ensuite le gantelet de la main droite, parce que c'est elle qui attaque; puis celui de la gauche, parce que c'est elle qui défend. Enfin on le défarme indifféremment de toutes ses autres armes, en les jettant à terre du haut de l'échafaud. Les rois d'armes, les hérauts & les poursuivans doivent nommer chaque piece par son nom, en criant à haute voix : Ceci est l'armet, ceci est le gantelet de ce déloyal, de ce faux chevalier; & ainsi des autres pieces. Après qu'on lui a ôté son armet, on apporte de l'eau chaude dans un bassin d'or ou d'argent, & les hérauts demandent à haute voix comment se nomme le chevalier; les poursuivans prononcent son nom, mais les rois d'armes s'écrient qu'il ne s'appelle pas ainsi, & que c'est un lâche chevalier qui a déshonoré l'ordre. Donnons-lui donc un nom, reprennent les chapelains; & le roi ou l'empereur prenant alors la parole : Que ce faux chevalier, dit-il, soit chassé & banni de mes états, puisqu'il a voulu déshonorer la chevalerie. Aussi-tôt les rois d'armes lui jettent au visage de l'eau chaude qu'ils tiennent dans le bassin, en lui disant : Tu ne porteras dorénavant d'autre nom

que celui de traître. Cependant le prince & douze chevaliers témoignent un grand deuil; les hérauts continuent de lui jeter de l'eau chaude sur la tête, à chaque pièce de son armure qu'ils lui ôtent; lorsqu'ils ont fini de le désarmer, ils le descendent de l'échafaud, non par l'escalier qui lui avoit servi pour y monter, lorsqu'il étoit encore chevalier, mais on l'attache sous les bras pour le laisser couler jusqu'à terre. On le conduit à l'église de saint Georges, en l'accablant d'injures; là, prosterné devant l'autel, on récite sur lui le psaume des malédictions; après quoi le prince & les douze chevaliers, qui représentent J. C. & les douze apôtres, lui prononcent ou sa sentence de mort, ou sa condamnation à une prison perpétuelle, & récitent sur lui, à haute voix, le psaume des malédictions.

Après qu'on eut observé ces mêmes cérémonies à l'égard des chevaliers chrétiens qui s'étoient mis au service des Maures, tout le monde reprit le chemin du palais, & Diosébo se rendit à l'appartement de la princesse. Il chercha d'abord Stéphanie, & la saluant avec le plus profond respect: C'est à vous-même que je m'adresse, lui dit-il, pour obtenir la faveur d'être reçu à votre service, & les arrhes de mon engagement, que la princesse n'a pas voulu vous permettre de m'accorder. Maintenant qu'elle n'y est point, vous ne

l'épandez que de vous, vous êtes persuadée de mon amour; craignez d'être condamnée comme fautive & déloyale envers l'amour, comme dépourvue de toute gentillesse, & comme digne d'être reléguée dans l'île cruelle des pensées, où les regrets inutiles & le vain repentir ne laissent aucun repos. Chevalier, lui répondit Stéphanie sur le même ton, je crains peu vos menaces, tous les juges seroient pour moi; votre discours est celui d'un homme qui se lasse de sa chaîne, & vous ne demandez le prix de votre service que pour chercher ensuite un autre maître.

Diofébo se préparoit à répondre & à ravir le sage que Stéphanie ne lui refusoit que malgré elle, quand la princesse entra dans sa chambre, sans robe, avec une simple jupe de damas blanc, & même un peu courte; elle avoit la tête découverte, & ses cheveux que rien ne retenoit inondoient sa gorge & ses épaules; la chaleur étoit très-grande; elle arrivoit du trésor avec Plaisir de ma vie. Lorsqu'elle aperçut Diofébo, elle voulut se retirer; mais le chevalier l'arrêtant: Eh bien, lui dit-elle, je vous regarde comme un frère, vous êtes sans conséquence avec moi. Madame, dit Plaisir de ma vie à la princesse, voyez un peu la rougeur de Stéphanie, elle est comme la rose du mois de Mai; je jurerois que Diofébo ne s'est pas tenu à rien faire tandis que nous étions à la tour; nous peu-

vions attendre Stéphanie , elle avoit ici d'autres affaires : elle a ma foi raison , & si j'avois un amant , je saurois employer mon tems tout aussi bien que vous autres ; mais je suis une pauvre délaissée , à qui personne ne dit un mot. A-propos , continua-t-elle , savez-vous , seigneur Diosébo , à qui j'ai donné mon amour ? C'est à Hypolite , au page de Tiran ; mais je l'aimerois bien plus encore s'il étoit armé chevalier. Eh bien , je vous promets , répondit Diosébo , qu'à la première bataille il le fera.

Ils badinèrent encore quelque tems de cette sorte. Ensuite la princesse changeant de discours , dit à Diosébo : Il faut que je vous l'avoue , je me sens pénétrée de douleur lorsque je parcours ce palais sans y rencontrer Tiran. Que sa vue me donneroit de joie ! Mais ce bonheur m'est interdit , il faut me contenter de penser que tandis qu'il est absent il se couvre de gloire & justifie l'amour que j'ai pour lui. On ne parle que de sa magnificence & de sa libéralité ; mais comme j'ai pensé que ne possédant rien en ce pays , il pouvoit ne se pas trouver toujours en état de suivre la noblesse de ses sentimens , je veux lui tenir lieu de père , de mère , de sœur & de fille , en même tems que de maîtresse & d'épouse ; j'ai cru que c'étoit à moi d'y pourvoir. Vous lui porterez de ma part une demi-charge d'or ; nous venons , Plaisir de
ma

ma vie & moi , de la tour , pour mettre cette somme dans des sacs ; envoyez la chercher pendant le souper , une de nous trois vous la remettra. Dites à Tiran qu'il ne l'épargne pas , qu'il songe que ma gloire est attachée à la sienne. Quand cet argent sera dépensé , je lui en enverrai d'autre. Si je n'avois d'autre moyen pour le secourir lui ou les siens , que de travailler de mes mains , je m'y réduirois avec joie , je lui donnerois jusqu'à mon sang.

Diosébo surpris & touché d'entendre parler la princesse avec tant d'amour , l'assura qu'il n'avoit point de termes assez forts pour exprimer la joie que ces paroles lui caufoient. Si quelqu'un peut mériter ces sentimens , continua-t-il , c'est l'amoureux Tiran ; mais permettez , au nom de cet amant , comme son parent , comme son ami , comme celui qui vous parle en son nom & au nom de tous les siens , permettez qu'en signe de dépendance je baise vos mains & vos pieds. Alors Stéphanie emportée par son amour : Ah ! madame , dit-elle en adressant la parole à la princesse , je suis jalouse de ce que vous faites pour votre chevalier , que ne m'est-il permis du moins de suivre le mien ! Si votre altesse l'approuvoit , tout ce que l'on en pourroit dire me toucheroit peu ; du moins je ferai tout ce que je puis faire pour lui. En même tems elle se leva & alla écrire dans l'autre chambre un billet

qu'elle mit dans son sein ; après quoi elle revint auprès de la princesse.

Pendant l'absence de Stéphanie , Diofébo conjura Carmésine de lui permettre de la baiser à son retour ; mais la princesse ne voulut jamais y consentir. Le chevalier désespéré de ses refus , lui dit qu'elle ne le traitoit pas en frère , ni en homme qui lui étoit assez attaché pour sacrifier mille vies au moindre de ses desirs ; que jamais il ne s'acquitteroit d'aucune de ses commissions pour Tiran , & que dès qu'il seroit arrivé au camp , il prendroit congé de lui & retourneroit dans ses terres. Dans ce moment l'empereur entra suivi du connétable , & prenant Diofébo par la main , il les promena pendant quelque tems dans le palais , en les priant de partir incessamment , & leur donna ses ordres.

Lorsqu'ils furent sortis de chez la princesse , elle resta fort inquiète. Que je suis malheureuse , s'écria-t-elle , d'avoir mis Diofébo dans une furieuse colère ! Il ne voudra jamais me rendre service , & j'aurai fâché tous les François. Ma chère Stéphanie , ajouta-t-elle , il faudra l'adoucir en ma faveur. Stéphanie lui répondit qu'elle y consentoit. Plaisir de ma vie prenant la parole : Mais aussi , madame , vous êtes bien étrange , lui dit-elle : Comment ! en tems de guerre vous ne savez pas mieux ménager l'amitié des chevaliers ? Ils sacrifient leurs biens , & leurs vies pour le service de votre altesse & de l'empire , & pour un simple baiser vous faites tant

de façons ? Après tout, qu'est-ce qu'un baiser ? En France, c'est comme se toucher dans la main. Et quand ce seroit vous qu'il voudroit baiser, quand même il voudroit aller plus loin, il faudroit bien en passer par-là. Madame, madame, en tems de guerre on a besoin des chevaliers, il ne faut pas les effaroucher ; après la paix nous ferons les difficultés. La princesse pressant toujours Stéphanie d'aller trouver Diosébo qui étoit dans la chambre de l'empereur : Madame, lui dit Plaisir de ma vie, il seroit plus sûr d'y aller vous-même, sous prétexte de dire quelque chose à l'empereur.

La princesse suivit ce conseil, & après s'être entretenue quelque tems avec l'empereur, elle prit Diosébo par la main, & le pria de n'être plus fâché contr'elle. Le chevalier la ramenant dans sa chambre, lui répondit qu'il avoit toujours été sensible à ce qui pouvoit l'intéresser, mais qu'enfin il lui falloit un baiser de Stéphanie, ou son congé. Eh bien, lui dit la princesse, il faut donc vous permettre de le prendre ce baiser si désiré ; si pourtant vous aviez voulu attendre le retour de celui que j'aime, il me semble que tout auroit été dans les règles. Diosébo, sans lui répondre, se jeta à ses genoux, & lui baïsa la main ; se relevant ensuite légèrement, il s'approcha de Stéphanie, & la baïsa trois fois sur la bouche, en mémoire de la très-sainte Trinité. Alors Stéphanie prenant la

parole : Puisque je suis autorisée par la permission de ma maîtresse , vous méritez quelque chose de plus qu'un simple baiser ; chevalier , je vous rends maître de ma personne , mais de la ceinture en haut. Diofêbo fut prompt à user de ses droits ; après avoir baisé & touché sa gorge , il voulut porter ses mains jusqu'où il leur étoit permis d'aller ; le papier qu'il y trouva , & qu'il crut une lettre d'un rival , éteignit toute son ardeur ; il demeura glacé en le retirant : Lisez , lisez , seigneur Diofêbo , dit Stéphanie , lisez , & voyez le fondement de vos soupçons. La princesse prenant le billet des mains du chevalier , y lut ce qui suit.

» Me trouvant absolument maîtresse de ma per-
 » sonne , sans être soumise à d'autres loix qu'à
 » celles de l'honneur , je déclare , moi Stéphanie
 » de Macédoine , fille du grand prince Robert , due
 » de ce pays , que de ma pleine volonté , sans
 » être contrainte ni gênée par qui que ce soit ,
 » en présence de Dieu & sur les saints évangiles ,
 » je vous promets , à vous Diofêbo de Montalto ,
 » de vous prendre à seigneur & mari , vous aban-
 » donnant mon corps sans aucune réserve. En con-
 » séquence de ce mariage , je vous donne dès à
 » présent le duché de Macédoine & toutes ses dé-
 » pendances , avec cent mille ducats vénitiens ,
 » trois mille marcs d'argent travaillé , des meubles

» & des pierreries ; le tout estimé par l'empereur &
 » son conseil sacré , quatrevingt-trois mille ducats ;
 » & moi que j'estime encore davantage. Si jamais
 » je revenois contre cet écrit , je veux être re-
 » gardée comme faulsaire , & ne pouvoir jouir
 » d'aucune des loix de l'empire. Je renonce à tout
 » droit de chevalerie , & je consens que jamais
 » chevalier ne puisse prendre les armes pour moi.
 » Et pour plus grande sûreté , je signe de mon
 » propre sang ».

Stéphanie n'étoit point fille de ce duc de Macé-
 doine qui étoit alors à l'armée. Son père étoit un
 grand prince & très-brave chevalier , fort riche &
 cousin-germain de l'empereur. Il n'avoit laissé en
 mourant que cette fille , à laquelle il avoit ordonné
 par son testament , qu'on remit son duché de Ma-
 cédoine à l'âge de quatorze ans. Sa mère avoit été
 nommée sa tutrice avec l'empereur ; & pour avoir
 des enfans , elle avoit épousé le comte d'Albi , qui
 prit depuis le titre de duc de Macédoine. Stéphanie
 avoit alors quinze ans accomplis.

La nuit étant venue , & tout étant disposé pour
 le départ , Diosébo , le plus content des hommes ,
 envoya à l'heure du souper chercher l'argent dont
 la princesse lui avoit parlé. Cependant , tandis que
 ceux de sa suite étoient occupés à s'armer , il re-
 tourna au palais pour prendre congé de l'empereur

& de toutes les dames , sur-tout de Stéphanie , qu'il pria de se souvenir de lui pendant son absence. Mon cher Diofébo , lui dit-elle , tout le bien de ce monde ne gît que dans la foi ; ne savez-vous pas qu'on lit dans l'évangile : Bienheureux ceux qui ne me verront pas , & qui croiront. Vous me voyez , & vous ne me croyez pas. Soyez persuadé que je vous aime plus que tout ce qui est au monde. En même tems elle le baïsa plusieurs fois en présence de la princesse & de Plaisir de ma vie. Leurs larmes se mêlèrent , & leurs adieux furent touchans. Lorsqu'il fut sur l'escalier , Stéphanie courut après lui , & lui dit : Je vous donne cette chaîne d'or que je porte au cou , pour vous faire souvenir de moi ; pour moi , s'il y avoit mille heures dans la journée , elles seroient toutes employées à penser à vous. A ces mots elle le baïsa encore une fois , & ils se séparèrent. De-là Diofébo se rendit à son logement , fit charger ses bagages , & partit à deux heures de nuit , accompagné du connétable. Tiran fut charmé de les revoir. Diofébo lui rendit compte de tout ce qui lui étoit arrivé , & lui remit l'argent que la princesse lui envoyoit. Ils le pèsèrent , & trouvèrent en ducats deux-cent-quarante livres d'or.

Cependant , depuis le départ du connétable & de Diofébo , les Turcs , fort fâchés des deux pertes qu'ils avoient faites , & qui se montoient à cent mille hommes tués ou faits prisonniers , tinrent con-

seil sur les moyens de faire périr Tiran , & résolurent que le roi d'Egypte l'attaqueroit , parce que c'étoit un très-bon chevalier , & le meilleur qu'il y eût dans l'armée des Maures. Ce prince ouvrit lui-même cet avis. Si ce général vit encore long-tems , dit-il , nous sommes perdus sans ressource , & nous n'avons d'autre moyen de nous en défaire , que celui que je vous propose. Permettez-moi de lui offrir le combat à toute outrance ; ne doutez point qu'il ne l'accepte , car il est brave chevalier. Alors , au cas que j'aie l'avantage , je le tuerai ; mais s'il arrivoit qu'il fût le plus fort , accablez-le de traits , & faites-le périr , lui & tous ceux qui l'accompagneront. Le conseil approuva la proposition du roi. Il entra dans sa tente pour méditer la lettre qu'il vouloit écrire , & la fit ensuite tenir à Tiran par un trompette. Elle étoit conçue en ces termes :

» Agémanar , par la permission de Dieu , roi
 » d'Egypte , vainqueur de trois rois en combat singu-
 » lier ; sçavoir , des rois de Sezza , de Brugia , & du
 » furieux roi de Tremisée : A toi , Tiran le Blanc ,
 » général des Grecs. Saches que pour la gloire &
 » l'honneur de la chevalerie , j'ai résolu d'éprouver
 » lequel de nous deux aura l'avantage sur l'autre.
 » J'ai vu que par-dessus tes armes tu portes un
 » habillement de femme , & je juge sans peine que
 » tu es amoureux. J'ai fait en présence de ma dame

» un vœu que je compte accomplir en ta personne.
 » J'ai promis à la sainte maison de la Mecque, où
 » repose le corps de notre grand Prophete, de me
 » battre à outrance contre un roi, ou fils du roi,
 » ou le meilleur général des chrétiens, le tout pour
 » l'honneur de ma dame. Je te propose donc le
 » combat pour accomplir mon vœu. Si tu as la
 » hardiesse de l'accepter, je te tuerai, après t'a-
 » voir obligé d'avouer que la dame que je sers
 » surpasse la tienne en beauté & en mérite, ainsi
 » qu'en naissance, & je lui ferai présent de ta tête.
 » Je souhaite que tu aies le courage d'accepter
 » ce défi, & que tu essaies par-là de te laver du
 » reproche honteux que l'on peut faire à ton hon-
 » neur, & que tout bon chevalier doit éviter,
 » c'est d'avoir attaqué deux fois notre camp par
 » trahison. Je te combattrai, soutenant notre bon
 » droit, corps à-corps, à pied ou à cheval, selon
 » que tu choisiras pour ton avantage, & en pré-
 » sence des juges dont nous conviendrons. Le com-
 » bat ne finira qu'avec la vie de l'un ou de l'autre.
 » Fait à notre camp de la rive orientale, le pre-
 » mier jour de la lune; & je signe. »

Lorsque Tiran eut lu cette lettre, il rassembla
 tous les chevaliers du camp, & leur demanda leur
 avis sur le parti qu'il devoit prendre. Le duc de
 Macédoine parla le premier, & dit qu'il devoit ré-

pondre sur le même ton qu'on lui écrivoit ; que cette lettre contenoit deux chefs , l'un celui de la dame , & l'autre de la trahison dont on le taxoit. Il est amoureux , ajouta-t-il , de la fille du Grand-Turc , qu'on dit être fort belle , & il doit même l'épouser après la fin de cette guerre. C'est à vous de voir si la dame que vous aimez en votre pays est considérable ; car vous ne devez point accepter le combat si la justice n'est pas de votre côté. Seigneur , dit Tiran ; j'aime dans mon pays une veuve ; ainsi je ne peux pas dire qu'elle soit fille. Je l'aime pour l'épouser , & je crois qu'elle a de l'amour pour moi. Elle m'a donné cette chemise , & depuis que je suis séparé d'elle , je l'ai toujours portée dans les affaires où je me suis trouvé.

Le duc de Péra prenant alors la parole , dit que tout ce que Tiran alléguoit n'étoit pas suffisant pour mettre la justice de son côté : Mais voici , continua-t-il , ce que je vous conseille ; c'est de vous imaginer que vous êtes amoureux de notre princesse. Par ce moyen vous serez en tout supérieur à votre ennemi ; car je ne crois pas qu'elle ait sa pareille au monde. Je craindrois , répartit Tiran , que l'empereur ne fût offensé d'une pareille hardiesse. Comment voudriez-vous , dit le duc de Sinopoli , qu'il s'offensât d'une chose qui se fait pour la justice & sans aucune mauvaise intention ? Je suis au contraire persuadé qu'il en sera très-sa-

tiafait. Je veux , reprit le général , qu'il ait la bonté d'y consentir. Mais que pensera la princesse ? Croyez-vous qu'elle me pardonne cette témérité ? C'est une princesse d'un si grand mérite , ajouta le duc de Cassandrie , que , contente d'être aimée des grands & des petits , elle saura distinguer le motif qui vous aura déterminé ; & je ne doute pas même qu'elle ne s'en glorifie. Tous les autres seigneurs furent du même avis ; & Tiran les ayant priés de le signer , dépêcha son secrétaire à l'empereur , pour l'informer de ce qui se passoit. Ensuite il passa dans la tente , & fit au roi d'Egypte la réponse suivante :

» La vérité se découvre , malgré les soins que
 » l'on prend pour établir le mensonge. C'est pour-
 » quoi moi Tiran le Blanc , général de l'empereur
 » de Constantinople , vainqueur & destructeur des
 » troupes du grand sultan de Babylone , & de celles
 » du Grand-Turc : A toi , roi d'Egypte. Je te
 » mande que j'ai reçu la lettre qu'un trompette
 » m'a remise de ta part , dans laquelle tu dis avoir
 » vu une parure de demoiselle par-dessus mes ar-
 » mes , & que pour accomplir un vœu que tu as
 » fait , tu me proposes le combat à toute outrance ,
 » & soutiens que la dame que tu sers est plus belle
 » que la mienne. Premièrement je dirai que ce vœu
 » fera tort à ton honneur , & que tu aurois beau-
 » coup mieux fait de t'engager à passer dix ans à

» la Mecque , pour faire pénitence de tes péchés
» qui sont énormes devant Dieu & devant les
» hommes ; parce que rien n'est plus vrai que
» la dame dont je me déclare le serviteur , est la
» plus belle , la plus vertueuse , & du plus haut
» rang qui soit dans le monde. Je fais que tu aimes
» la fille du Grand-Turc , & moi j'adore celle du
» grand empereur que je sers. Elle a tous les avan-
» tages possibles sur la tienne , qui ne seroit pas
» capable de la déchauffer. Tu me reproches en-
» core d'avoir eu deux avantages sur vos troupes
» par trahison. A cela je réponds que l'empereur
» de Rome a ordonné que lorsqu'on étoit qualifié
» de traître , on devoit en donner le démenti. Je
» te le donne donc , d'autant mieux que tu n'as
» pas dit un seul mot de vérité , & que tout ce
» que j'ai fait ne peut être blâmé par les cheva-
» liers instruits & par les dames d'honneur , & que
» je n'ai suivi que ce que la chevalerie permet en
» de semblables occasions. Si je me conduis mieux
» que vous , quel reproche pouvez-vous me faire ?
» Je te jure par cet écrit , & je te donne parole ,
» moi Tiran le Blanc , au nom de Dieu & de sa
» très-sainte mère , pour défendre la vérité , mon
» honneur & ma réputation , d'accepter le combat
» que tu me proposes, Mais d'accord sur ce point ,
» comment convenir entre nous du juge que nous
» choisirons ? Ce ne peut être ni ton roi , ni mon

» empereur , auxquels nous avons promis fidélité.
 » Pour remédier à cet inconvénient , voici ce que
 » j'imagine. Tout le monde fait que je suis venu
 » attaquer votre armée , pendant que vous teniez
 » assiégé le grand duc de Macédoine , & que je
 » vous ai battus. Vous êtes venus me trouver en-
 » suite , & j'ai acquis le même honneur. Ainsi
 » à-présent c'est à nous à retourner à vous. Je
 » promets donc à Dieu , & à la dame que je sers ,
 » aussi bien qu'à l'honneur de la chevalerie , que
 » le vingt du mois j'irai vous attaquer avec le plus
 » de troupes qu'il me sera possible. Je déclare même
 » que ce sera à la tête de votre camp de la plage
 » orientale. Pour-lors tu pourras te satisfaire , &
 » tu ne m'accuseras d'aucune trahison. J'ai remis
 » cette lettre au trompette que tu m'as envoyé. Elle
 » est écrite de ma main , & cachetée de mon ca-
 » chet. Fait au camp de Transimène , le cinq août ».

Tiran montra cette lettre aux généraux , qui
 l'approuvèrent ; après quoi il la remit au trompette
 du roi d'Egypte , & lui fit présent d'une jaquette
 garnie de plaques d'argent , en le priant de con-
 duire avec lui un roi d'armes , qu'il envoyoit au
 sultan. Ils partirent & arrivèrent au camp des Turcs ,
 où le roi d'armes fit entendre au prince infidèle
 qu'il souhaitoit lui parler en présence de tous les
 rois & des autres seigneurs de son armée. Ce prince

les fit assembler sur le champ ; & le roi d'armes adressant la parole au sultan : Le général de l'empire grec , qui représente la personne de l'empereur , lui dit-il , vous fait savoir par ma bouche , que , suivant la pratique des armes , vous ne devez porter aucune bannière , puisque vous les avez perdues , ayant été vaincu deux fois , & que vous ne pouvez garder qu'un étendard. Je viens donc vous avertir des règles de la chevalerie. Si vous y manquez , notre général usera du droit qu'elles lui donnent. Il vous fera peindre sur un écu , avec toute la noblesse dont vous êtes environné ; & non-seulement dans son camp , mais dans toutes les villes , il vous fera traîner à la queue d'un cheval. Avant que vous receviez un tel affront , je viens vous donner cet avis , afin qu'en ma présence vous ôtiez toutes vos bannières. Que maudit soit celui qui a fait une semblable loi , s'écria le sultan. Mais puisque les loix des armes l'ordonnent ainsi , ajouta-t-il , il faut s'y soumettre. Alors il fit plier toutes les bannières , & ne conserva que les étendards.

Le roi d'armes s'adressant ensuite au roi d'Egypte : Mon général , lui dit-il , a fait réponse à la lettre que vous avez écrite ; mais il vous prie de vouloir bien lui mander quelle soubreveste vous porterez le jour de la bataille , afin que dans la mêlée il puisse vous reconnoître. Mon ami , répondit le roi d'Egypte , tu lui diras de ma part , que j'ai-

rois fort souhaité que nous nous fussions battus seul-à-seul ; mais quoiqu'il refusé d'accepter ce que je lui ai proposé , je veux bien répondre à sa demande. Le jour du combat , j'aurai une jupe cramoisie que ma belle dame a portée ; sur la tête un aigle d'or , & cet aigle sera surmonté d'une banderolle sur laquelle cette beauté sera peinte. Si je puis le reconnoître , je lui ferai confesser tout ce que j'ai avancé dans ma lettre ; après quoi je le tuerai. Après cette réponse , le roi d'armes revint au camp des chrétiens ; & ayant rendu compte à Tiran de tout ce qui s'étoit passé de part & d'autre , on se prépara à la bataille.

L'empereur attendoit avec impatience des nouvelles de son armée , lorsqu'on découvrit en mer six vaisseaux qui arrivoient à pleines voiles vers Constantinople. Ce prince apprit avec plaisir qu'ils venoient de Sicile , & qu'ils portoient sept mille hommes & beaucoup de chevaux , que le nouveau roi de Sicile lui envoyoit. Voici quelle fut la raison de ce secours.

On a vu que le vieux roi de Sicile avoit un fils aîné , qui avoit épousé une princesse du sang de France. Ce jeune prince étoit fort aimable , aussi son beau-père l'aimoit infiniment , & n'avoit jamais voulu permettre qu'il s'éloignât de sa cour. Il en tomba malade de chagrin , & mourut. Le roi de Sicile son père sentit d'autant plus vivement cette perte , que

son second fils , qui étoit entré dans un monastère , ne put jamais se résoudre à quitter l'habit religieux , pour hériter de ses états. Il en conçut une douleur si vive , qu'il se frappa la tête contre le bois de son lit , & se blessa si grièvement qu'il en mourut , laissant son royaume à sa fille que Philippe avoit épousée. Dès que ce prince se vit sur le trône , il se souvint des obligations qu'il avoit à Tiran , & résolut d'aller à son secours avec le plus de troupes qu'il lui seroit possible. La reine son épouse étoit alors enceinte , & mit inutilement tout en œuvre pour le détourner de ce dessein. Elle obtint seulement qu'il ne feroit point le voyage cette année. Il se contenta donc de faire partir le duc de Messine , à la tête de cinq mille hommes de cavalerie & d'infanterie. Par amitié pour Tiran , la reine joignit encore à ces troupes deux mille hommes dont elle donna le commandement au seigneur de la Pantelerie.

Le premier homme qu'ils rencontrèrent en mettant pied à terre , fut le secrétaire que Tiran avoit dépêché vers l'empereur. Le duc de Messine le reconnut d'abord , pour l'avoir vu au service du général ; & l'ayant arrêté : Chevalier , lui dit-il , apprenez-moi , je vous conjure , des nouvelles de ce fameux Tiran le Blanc , qui possède toutes les vertus. Quelle ville habite-t-il ? Où est ce général des Grecs ? Vous le trouverez dans son camp , répon-

dit le secrétaire. Il n'y a que peu de jours que je l'ai lassé en présence des Turcs, sur les bords du Transimène. Comment y passe-t-on le tems, lui dit le seigneur de la Pantelerie ? Y a-t-on bonne compagnie ? Sans doute répartit le secrétaire. Tout le monde y est bien reçu & bien traité ; on y fait tout ce que l'on veut. On y joue, on y danse, on pousse de guerre ; les instrumens s'y font entendre ; enfin tous les plaisirs se trouvent réunis chez notre général, qui craint Dieu plus que personne au monde, & qui ne fait craindre que lui.

A ces mots, le secrétaire le quitta pour monter au palais, où il trouva l'empereur qui finissoit son dîner. Ce prince lui demanda avec empressement si l'on ne manquoit de rien au camp. Seigneur, tout y est en abondance, il ne nous manque que de l'amour, répondit le secrétaire, sans en dire davantage. Quand l'empereur fut seul avec la princesse, il lui rendit séparément diverses lettres dont il étoit chargé. La première fut celle du roi d'Egypte ; ensuite il lui remit l'avis des généraux, au sujet des conditions du combat. Après que l'empereur l'eut lue, il se tourna du côté de sa fille : Savez-vous ce que l'on me mande ? dit-il ; on veut au camp que Tiran soit amoureux de vous. Ce discours rendit la princesse plus vermeille qu'une rose, & son trouble l'obligea de garder quelque tems le silence. Lorsqu'elle en fut un peu remise, elle

elle lui dit ; Seigneur , pourvu que vos chevaliers soient vainqueurs de vos ennemis , je leur pardonnerai leur amour. Quant à Tiran , vous savez quels ennemis lui ont fait les grands services qu'il vous a rendus , & vous devez être en garde contre leur calomnie , & ne pas les en croire sans examen , sur-tout dans des choses qui intéressent votre honneur. Ma fille , reprit l'empereur , lis la lettre qu'ils m'écrivent , & tu verras qu'il ne s'agit pas de ce que tu penses. La princesse ayant lu la lettre , la rendit à l'empereur , & s'approchant de Stéphanie : Jamais je n'ai eu tant de frayeur , lui dit-elle , tout mon sang s'est glacé dans mes veines , j'ai cru tout découvert , & qu'on alloit me faire un crime de l'argent que j'ai envoyé à Tiran. Eh bien , madame , dit Stéphanie , est-ce-là un si grand mal ; & ne pouviez-vous pas vous excuser par votre intention ? Ne devez-vous pas aider les amis & les serviteurs de votre père ?

En ce moment les barons de Sicile entrèrent , & firent la révérence à l'empereur , qui les reçut à merveille. Ils lui apprirent le sujet de leur arrivée , & lui remirent les anciens traités de paix qu'ils venoient renouveler. Ce prince les reçut , & confirma tout ce qu'ils contenoient. Ensuite il sortit , & laissa ces seigneurs avec l'impératrice & la princesse , après avoir commandé qu'ils fussent bien logés , & qu'on leur fournît tout ce qui leur étoit nécessaire.

Tous ces chevaliers nouveaux venus étoient dans l'admiration de la grande beauté de Carmésine. Le seigneur de la Pantelerie sur-tout, ne pouvant se lasser de la regarder : Je reconnois, dit-il, madame, que la nature ne peut rien faire de plus beau que vous, & je juge aisément en vous voyant, du bonheur des saints dans le paradis, dont il est parlé dans l'écriture. C'est ce qui fait dire au Psalmiste, en s'adressant à J. C. : Seigneur, celui qui est devant vous ne trouve pas mille ans d'une plus longue durée que le jour d'hier. Je crois donc pour moi, madame, que si je devois vous voir toute ma vie, j'éprouverois le même sort. Le bruit de la beauté de votre altesse s'est répandu dans notre pays, & nous a animés du desir de la guerre. Mais ce que je vois est encore mille fois au-dessus du récit ; & je ne doute point que vous ne puissiez vous faire passer pour une déesse.

Il en étoit à cette partie de sa harangue, qu'il auroit sans doute poussée plus loin, lorsque l'empereur rentra ; ainsi la princesse évita la réponse, d'autant plus que le bonhomme se mit à leur parler de guerre. Quelque tems après, le duc de Messine se retira avec toute sa suite au logement qu'on leur avoit préparé, & l'empereur s'adressant à ceux qui étoient présens : Avez-vous jamais lu dans aucune chronique, leur dit-il, avez-vous jamais oui dire que le général d'un prince ait reçu de ses parens

ou de ses amis des secours de troupes, qui vîssent servir le prince sans solde ? C'est pourtant ce qui m'arrive aujourd'hui. Voilà plus de dix mille hommes qui me viennent servir à leurs propres frais, uniquement pour l'amour de mon général. Je dois lui en marquer ma reconnoissance, & je veux aller moi-même au camp, être témoin de ses exploits, & prévenir les complots des ennemis de sa gloire. Et sur le champ il donna ordre de préparer tout pour le lendemain. Eh quoi ! seigneur, dit l'impératrice, vous irez ainsi sans escorte, avec votre seule maison ? Madame, répondit l'empereur, j'aurai avec moi les troupes de Sicile.

La nuit suivante, Stéphanie alla éveiller la princesse, & lui dit : Madame, j'ai vu Diosébo en songe, qui me disoit : O ma chère Stéphanie, que nous sommes heureux, Tiran & moi, de ce que vous êtes venues nous voir ! votre présence nous assure la victoire. Cette agréable idée m'a réveillée, & je viens vous dire que si vous m'en croyez nous profiterons de cette occasion pour donner une preuve de notre amour à nos amans, & pour faire cesser l'absence qui nous prive de leur vue. Proposez à l'empereur de vous mener avec lui. Donne-moi ma chemise, lui dit vivement la princesse, & laisse-moi faire. Elle fut habillée & coiffée en un instant ; & passant dans la chambre de l'empereur, qui n'étoit pas encore levé : Mon père, lui dit-elle,

vous savez que les filles ont toujours peur lorsqu'elles entendent parler de guerre. Cependant je vous supplie de me permettre de vous suivre ; je vous demande cette grace pour deux raisons. La première , est le desir que j'ai de ne point vous abandonner , non-seulement parce que je vous aime plus que qui que ce soit au monde , mais encore à cause de votre âge. Car enfin , si par malheur vous tombiez malade , je vous garderois d'autant mieux que je connois votre tempérament. La seconde raison est que , suivant l'ordre de la nature, quoique les choses arrivent quelquefois autrement, ceux qui naissent les premiers doivent mourir de même ; en sorte que si j'accompagne votre majesté, je verrai & j'apprendrai quelque chose de la guerre, ce qui pourroit me servir à l'avenir , & m'empêcher de la redouter.

L'empereur fut d'abord surpris du discours de la princesse. Ma chère fille , lui dit-il , je suis très-convaincu de l'amitié & de l'attachement que vous avez pour moi ; mais il n'est pas ordinaire de voir aller les filles à la guerre. Cette démarche est toujours dangereuse , & vous êtes si jeune , que la vue des ennemis vous causeroit peut-être de fâcheuses impressions. Ne craignez rien , reprit la princesse , la douleur de me séparer de vous me seroit beaucoup plus sensible que tout ce que j'aurois à redouter en votre compagnie ; & puisque je ne vous ai point

abandonné dans vos malheurs , trouvez bon que je vous accompagne dans la prospérité jusqu'au dernier moment de votre vie. Eh bien , ma fille , j'y consens , dit l'empereur , puisque vous le souhaitez si fort. Voyez votre mère , pour savoir d'elle ce qu'elle aimera le mieux , ou de rester ici , ou de me suivre , & tenez-vous prêtes à partir , car je compte me mettre en chemin incessamment. La princesse courut chez l'impératrice , qui lui dit que pour rien au monde elle n'iroit à l'armée ; que la seule vue du duc de Macédoine , & celle des lieux où son fils avoit été tué , la feroit mourir de douleur.

Aussi-tôt que cette résolution fut prise , la princesse envoya chercher les plus habiles orfèvres de la ville , & se fit faire une cuirasse légère , avec les brassards & les gantelets mi-partis d'or & d'argent. Le casque étoit un simple morion d'argent pur , il étoit surmonté de la couronne qu'elle portoit ordinairement. Elle demanda à son père le commandement des troupes que la reine de Sicile envoyoit à Tiran. Le jour du départ elle se mit à la tête de cette troupe , couverte de sa riche armure par-dessus une casaque mi-partie de même , argent & or. Elle montoit un grand cheval blanc comme la neige , & tenoit à la main un bâton de commandant. Elle étoit accompagnée de soixante demoiselles les plus belles de la cour. Elle donna à Stéphanie la charge de connétable , celle de maréchal

de camp à Salandro, fille du duc de Péra; Con-
téfina eut celle de grand prévôt. Plaisir de ma vie
portoit l'étendard, sur lequel étoit peinte l'herbe
nommée *l'amour vaut*, avec cette devise, *Mais non
pour moi*; Eliséo portoit la grande bannière; la veuve
Reposée étoit le capitaine des portes de la chambre.
Elles marchèrent en bon ordre jusqu'à la vue des
tentes de Tiran; mais en y arrivant elles n'y trou-
vèrent que des malades, des valets & d'autres gens
inutiles que le général y avoit laissés. Il en étoit
sorti dès le dix-neuf du mois, au milieu de la nuit,
& l'empereur n'y arriva que le lendemain matin,
sur les neuf heures. Sur le champ il en fit donner
avis de son arrivée au seigneur de Malvoisin, qui
se rendit aussi-tôt au camp, l'instruisit des mouve-
mens du général, & lui proposa de venir au châ-
teau, où il seroit plus commodément & plus sû-
rement. L'empereur suivit ce conseil, & les troupes
Siciliennes se campèrent le long du fleuve. En même
tems Malvoisin détacha un de ses gens pour ap-
prendre à Tiran l'arrivée de l'empereur, de la prin-
cesse & des troupes de Sicile. Le général s'étoit cam-
pé à la tête du vallon nommé Espinosa. Cette nou-
velle le remplit de joie, mais il n'en fit part qu'au
seul Diosébo; il craignoit que si cette nouvelle se
répandoit dans l'armée, une partie des officiers ne
quittassent leurs postes pour aller faire leur cour.
Il avoit tout disposé pour marcher aux ennemis. Un

peu avant le jour , l'armée se mit en marche. Diofébo conduisoit l'infanterie , accompagné de quatre cens lances avec les chevaux bardés. Tiran ne lui donna pour tout ordre que celui de demeurer derrière une colline hérissée de roches , à une lieue du camp des Turcs , & de ne faire aucun mouvement , quoi qu'il pût arriver , quand même la bataille seroit perdue , qu'il n'en reçût l'ordre ; il prit même son serment pour s'assurer davantage de son obéissance.

Le général continua sa marche avec le reste de l'armée , sans avoir à sa suite un seul homme d'infanterie , pas même un page ; car il avoit donné l'ordre de chevalerie à Hyppolite. Enfin au point-du-jour il arriva à une portée de trait du camp de l'ennemi , non du côté des retranchemens , mais par le flanc , dans une plaine absolument rase. Le duc de Sinopoli conduisoit une aîle de son armée , le duc de Péra avoit le commandement de l'autre , & les bannières de l'empereur occupoient le centre. Les Turcs de leur côté , qui avoient passé la nuit sous les armes , parurent en bataille. Au premier rang étoient les lanciers , dont tout le front étoit couvert de pavois & de chevaux de frise ; derrière eux étoient les archers & les gens de trait , & à quelque distance de ceux-ci étoient les chrétiens à la solde du Grand-Turc , armés de toutes pieces , avec des grands panaches sur leurs catiques , &

leurs chevaux bardés. Les Turcs faisoient l'arrière-garde avec plus de quatre cens machines de guerre.

Telle étoit la disposition des deux armées, lorsque le roi d'Egypte manda à Tiran par un trompette, qu'il le remercioit de lui avoir tenu parole, & qu'en témoignage de sa victoire il feroit faire une statue d'or, qu'il placeroit sur une des principales portes de Constantinople. Tiran lui fit réponse qu'il ne l'éviteroit pas, mais qu'il pourroit bien arriver qu'il eût du regret de cette bataille. Cependant il donnoit ses ordres aux principaux chefs, & les instruisoit du mouvement qu'ils devoient faire pour obliger l'armée infidelle à rompre ses rangs & à se débander. Enfin les Turcs donnèrent le signal, & toutes leurs troupes s'ébranlèrent.

Tiran portoit ce jour-là une petite hache attachée à son bras avec un cordon de soie, & à sa main une petite bannière, avec laquelle il donna le signal de son côté. Dans le moment, le duc de Péra qui commandoit l'aîle droite, faisant un quart de conversion, se replia avec toute sa troupe sur le centre où étoit la bannière de l'empereur, tournant le dos aux ennemis, mais marchant serré, au petit pas & en bon ordre. Le duc de Sinopoli fit le même mouvement à l'aîle gauche. Lorsqu'ils furent repliés le long du corps de bataille, alors ils se mirent au galop, mais sans perdre leurs rangs, & poussèrent vers la colline où étoit embusqué Dio.

fébo avec toute l'infanterie. A la vue de ce dernier mouvement, les Turcs s'écrièrent: Les voilà qui prennent la fuite, ils sont à nous. En même tems l'infanterie abandonna ses rangs, jettant ses lances, ses piques, ses boucliers & ses arbalètes, pour se mettre à la poursuite des chrétiens; la cavalerie, de son côté, se débanda après eux, & ceux qui avoient des chevaux bardés se défaisoient de leurs bardes pour courir après ceux qu'ils regardoient déjà comme vaincus. L'empereur qui du haut de la tour du château de Malvoisin étoit témoin de tout ce qui se passoit, ne douta pas un moment que son armée ne fût en fuite, & la bataille perdue.

Le général cependant se retournoit de tems en tems pour examiner la contenance des infidèles. Il les vit tous épars dans la campagne, courant sans armes, & uniquement occupés du desir de joindre les chrétiens. Lorsqu'il les vit avancés au-delà de l'embuscade où Diofébo étoit posté, il leva la bannière qu'il portoit à la main, & dans le moment toute l'armée s'arrêta. Chaque escadron se sépara à la longueur d'un jet de pierre, & en un instant Tiran présenta à l'ennemi un front large & étendu. Ce mouvement subit étonna les Turcs, qui commencèrent à s'apercevoir de leur erreur. Cependant le général ordonna au duc de Péra de commencer l'attaque, ce que celui-ci fit, en se jettant avec une extrême valeur au milieu des infi-

deles, suivi du marquis de Saint-Georges son frère. L'escadron du duc de Sinopoli donna ensuite; enfin les deux armées se mêlèrent, & le carnage devint épouvantable.

Tiran, armé de sa petite hache, ne portoit aucun coup qui ne fût mortel. Il étoit par-tout, & toujours exposé aux plus grands dangers. Le roi d'Egypte le reconnut, moins à ses armes qu'aux grands coups qu'il portoit, & se retirant un moment de la bataille avec les rois de Cappadoce & d'Afrique, il les pria de ne penser qu'à se défaire de Tiran. En même tems ils choisirent chacun une forte lance, après quoi ils rentrèrent dans la mêlée, & ayant joint le général, ils coururent sur lui tous trois ensemble. Mais les rois d'Egypte & de Cappadoce furent les seuls qui le touchèrent. Le choc fut si violent, qu'ils renversèrent homme & cheval. A l'égard du roi d'Afrique, son coup porta sur le duc de Macédoine, qui se trouva aux côtés du général, & le perça d'outre en outre. Tiran se trouvoit dans un grand péril, il avoit la cuisse engagée sous son cheval, la foule étoit grande autour de lui, & ses armes étoient faussées en plusieurs endroits. Il vint pourtant à bout de se relever; mais le roi d'Egypte ayant pris une nouvelle lance, il courut sur lui, & lui en porta un coup, qui ayant été mal adressé, lui emporta seulement une partie de son casque: la foule les sépara, & Hyppolite

voyant son maître en cet état , fit de si grands efforts pour fendre la presse , qu'il le joignit ; & sautant à terre : Monseigneur , lui dit-il , au nom de Dieu , montez. Mais toi , que deviendras-tu ? Pourvu que je vous sauve , répondit Hyppolite , qu'importe que je meure. La chute du général , & le grand nombre des infideles qui combattoient en cet endroit , avoit mis quelque désordre parmi les chrétiens. Tiran jugeant que sa présence étoit nécessaire , sauta sur le cheval d'Hyppolite , & rentrant dans la mêlée , il chercha à rejoindre le roi d'Egypte , mais ce fut inutilement. Ce prince avoit été blessé par le Seigneur d'Agramont , d'un coup de lance qui lui avoit percé la cuisse & l'avoit mis hors de combat.

L'heure de vêpres approchoit , & le combat duroit encore. Diosébo juroit cependant contre Tiran de l'inaction où il le tenoit. Il veut avoir tout l'honneur pour lui , disoit-il en lui-même , & il m'a laissé ici comme si je n'étois bon à rien. Par Dieu , j'en veux acquérir à mon tour. Allons , dit-il alors à ses troupes , ne craignons rien , & donnons droit au milieu. En même tems il sortit de son embuscade , & vint charger en flanc les ennemis , qui furent découragés à l'arrivée d'un si grand nombre de troupes auxquelles ils ne s'attendoient pas. Le sultan étant blessé légèrement , s'étoit retiré de la mêlée ; & voyant le nouveau renfort qui arrivoit aux chrétiens , il dit à ses gens que la fuite valoit

mieux que la mort. Tiran s'aperçut que le sultan & les siens se retiroient du combat avec leurs étendards déployés; il courut de ce côté, & leur donna la chasse, mettant à mort tout ce qui se trouvoit sur sa route.

Cette bataille dura depuis le lever du soleil jusqu'à trois heures après midi; & jamais sur cette plage orientale il ne s'en étoit donné une aussi sanglante. La victoire fut complète pour les chrétiens, qui pendant trois lieues poursuivirent les Turcs avec une extrême vivacité. Tiran pouvoit alors à juste titre être nommé le roi des batailles, & le chevalier invincible. La fortune avoit toujours été favorable aux Turcs jusqu'à son arrivée, & sa seule présence l'avoit fait changer de parti. Enfin, las de tuer, les vainqueurs arrivèrent fort tard devant une ville qui appartenoit au marquis de S. Georges, & qui portoit le nom de son marquisat. Les infidèles s'en étoient emparés & en avoient fait présent au roi d'Egypte, qui dans la crainte de ce qui lui arriva dans la suite, l'avoit abondamment pourvue de tout ce qui étoit nécessaire à sa défense. Ce prince voyant la bataille perdue, avoit pris la suite comme les autres; mais sa blessure lui caufoit des douleurs si vives, qu'il fut obligé d'abandonner le sultan, & de s'arrêter dans cette ville. Cet asyle ne le mit pas long-tems à couvert. Tiran ayant donné ses ordres pour qu'on prît soin des blessés, mit d'a-

bord le siege devant la place. Dès le lendemain elle soutint quatre assauts, mais les habitans ayant livré une des portes au marquis de Saint-Georges leur seigneur, la garnison fut passée au fil de l'épée; le roi d'Egypte y fut forcé lui-même, & égorgé par le marquis de S. Georges qui l'avoit fait prisonnier.

Malgré un succès si éclatant, Tiran n'étoit cependant pas content. Il déclara hautement que si Diofébo eût exécuté ses ordres, il étoit sûr de tuer le sultan lui-même, de faire prisonniers tous les seigneurs de son armée, & de regagner tout ce que les infideles avoient conquis sur l'empereur.

D'un autre côté, l'empereur passa de la douleur où l'avoit réduit l'idée de la bataille perdue, à la joie la plus vive, lorsque le seigneur de Malvoisin lui dit qu'un homme qu'il avoit détaché pour savoir des nouvelles du combat, venoit de lui apprendre que Tiran étoit à la poursuite des ennemis. A cette nouvelle, ce prince se mit à genoux pour rendre grâces à Dieu de la victoire; & montant à cheval, suivi de la princesse & des barons de Sicile, il se rendit au camp des Maures, que l'on trouva tendu dans le meilleur ordre, & rempli de richesses infinies. L'empereur empêcha qu'il ne fût pillé, & en confia la garde aux seigneurs de la Pantelerie & de Malvoisin, avec défenses d'en rien détourner jusqu'au retour de ceux à qui il appartenoit légitimement par leur victoire. La princesse,


qui avoit accompagné l'empereur , ayant aperçu dans une tente un petit esclave noir qui cherchoit à s'y cacher , e'le le prit par les cheveux , & le conduisant à l'empereur : Je pourrai aussi me vanter à notre général , lui dit-elle , de m'être comportée en brave chevalière , & d'avoir pris un Turc jusques dans son camp. La grace avec laquelle la princesse fit cette plaisanterie réjouit beaucoup l'empereur.

Cependant Diosébo , instruit de la colère de Tiran , n'osoit paroître en sa présence. L'empereur n'ayant reçu aucun message de sa part , comme dans les victoires précédentes , dit à la princesse qu'il craignoit fort que Diosébo n'eût été tué , puis qu'on ne l'avoit point vu en cette occasion. A ce discours Stéphanie ne put retenir ses larmes. L'amour lui fit imaginer alors tout ce qu'il y avoit de plus funeste , & pour sortir de cette cruelle incertitude , elle chargea un homme de confiance d'aller savoir des nouvelles du chevalier , & de lui remettre une lettre de sa part.

L'homme auquel Stéphanie avoit confié cette lettre , arriva au camp , & la remit à Diosébo , qui oublia , en la voyant , la colère où Tiran étoit contre lui , & courut la lui porter. A la faveur de ce passeport il fut bien reçu. Le général fit venir le messager , de qui il apprit tout ce qui s'étoit passé dans le camp ; que la princesse étoit armée , & qu'elle avoit fait un prisonnier qu'elle gardoit

avec soin pour le lui présenter. Tiran ordonna à Diosébo d'aller à la cour. Il obéit, & se rendit sur le champ auprès de l'empereur. Le bruit de son arrivée se répandit en un instant dans le château. Toutes les demoiselles se parèrent pour aller le recevoir. L'inquiétude de Stéphanie se lisoit encore sur son visage. Elles le trouvèrent dans la chambre de l'empereur, faisant à ce prince le récit de la bataille, sans oublier la mort des deux rois, & les blessures que Tiran avoit reçues. A ces mots de blessures, la princesse changea de couleur, & demanda avec précipitation à Diosébo si elles étoient dangereuses. Nullement, madame, lui répondit-il, les médecins ont assuré qu'elles n'auroient aucune suite.

L'empereur demanda ensuite au chevalier quelle pouvoit être la perte de l'une & de l'autre part. Seigneur, répondit Diosébo, je ne puis dire au juste quelle est celle des Turcs. Ce que je sais, c'est que le grand chemin qui conduit d'ici à la ville de Saint-Georges est jonché de corps, que les rois de Cappadoce & d'Egypte ont été tués, que le sultan, le Roi d'Afrique, le fils du Grand-Turc lui-même, sont blessés dangereusement, & qu'ils ont laissé plus de cent mille morts sur le champ de bataille. Pour le nombre des nôtres, je pourrai dire à votre altesse, parce que le général les a fait enlever pour leur donner la sépulture. Nous



avons trouvé parmi eux le duc de Macédoine percé d'un coup de lance, le marquis de Ferrare, le duc de Babylone, & plusieurs autres, parmi lesquels se trouve le connétable, qui est fort regretté, parce qu'il étoit bon & brave chevalier. Enfin on compte qu'il nous manque douze cens trente-quatre hommes de notre armée. l'empereur parut touché de la mort du connétable; mais il étoit encore plus occupé à chercher comment il pourroit témoigner sa reconnaissance à Tiran. Diosébo, pour avoir un prétexte de demeurer plus long-tems à la cour, fit semblant d'être malade, & l'empereur le fit servir avec les mêmes soins qu'on auroit pu avoir pour la princesse sa fille.

Cependant, en attendant la guérison du général, ce prince voulant profiter de la consternation des ennemis, pria les barons de Sicile de l'accompagner à une expédition pour reprendre plusieurs places dont les Turcs s'étoient emparés. Tiran qui commençoit à se mieux porter, instruit du départ de l'empereur, prit avec lui une partie de l'armée, laissant l'autre sous les ordres du marquis de Saint-Georges, qu'il établit général pendant son absence, & marcha au château de Malvoisin, où la princesse & ses demoiselles étoient demeurées sous la garde de Diosébo. Lorsqu'il en approcha, il détacha Hypolite, qu'il avoit instruit, & l'envoya à la princesse, qui ordonna sur le champ qu'on le fit entrer.

trer. Alors il se mit à genoux, & lui baissant la main : Madame, lui dit-il, je suis envoyé à votre altesse de la part de monseigneur, qui demande si elle veut lui donner sûreté, & s'il pourra entrer & sortir sans qu'il lui soit fait aucune contrainte ni violence, & il en demande un gage. Nouveau chevalier, répondit la princesse, le général ne fait-il pas que nous sommes sous ses ordres ? Nous dépendons toutes de lui, il a tout pouvoir ici, que peut-il appréhender ? N'a-t-il pas renfermé la crainte dans le camp des Turcs ? Elle ne doit habiter que parmi eux.

A ces mots Hyppolite se leva & courut embrasser toutes les demoiselles, sans oublier Plaisir de sa vie ; après quoi il alla rendre compte à Tiran de la réponse que la princesse lui avoit faite. Elle ne contenta point le général. Il envoya une seconde fois Hyppolite au château, avec ordre de dire de sa part à la princesse, qu'il n'entreroit point sans un passeport écrit de sa main. Je ne comprends rien à notre capitaine, répondit la princesse lorsqu'elle reçut ce nouveau message ; en quoi peut-il avoir offensé l'empereur ou moi, pour avoir besoin d'un passeport ? Pourquoi perdre ainsi le tems, lui dit Stéphanie ? Donnez-le-lui, puisqu'il le demande ; Voilà de l'encre & du papier. Aussi-tôt elle écrivit le passeport & le remit à Hyppolite.

Tiran l'ayant reçu, entra dans le château, & monta dans la grande salle, où il trouva la priu-

ceffe, qui se leva pour le recevoir. Mais d'aussi loin qu'il l'aperçut : Observez votre passeport, madame, s'écria-t-il. Mais, général, répondit la princesse, personne ne vous touche. Madame, reprit Tiran, votre altesse m'accable des chaînes les plus pesantes. Jamais prison n'a été plus forte ni plus cruelle. Eh ! madame, dit la veuve Reposée, la prison dont il parle est toute tapissée d'amour, le deuil qu'il porte est chamarré d'espérance, & la chemise dont il est paré témoigne le desir qu'il a d'être avec sa dame.

La princesse comprenant alors ce que Tiran avoit voulu dire, lui répondit : Général, si la fortune vous a rendu prisonnier, un tems viendra que vous serez en liberté. En même tems prenant le duc de Péra d'une main, & Tiran de l'autre, elle les fit asséoir à ses côtés. Ils s'entretinrent d'abord de ceux qu'ils avoient perdus à la bataille ; & la conversation étant tombée ensuite sur les conquêtes que faisoit l'empereur, Tiran & le duc résolurent de se rendre le lendemain devant une place que ce prince attaquoit depuis trois jours, & dont il n'avoit pu se rendre maître. La princesse protesta que s'ils parloient elle les accompagneroit. Elle fit venir ensuite son prisonnier, & le leur présentant : Croyez-vous donc, dit-elle, que vous soyez les seuls qui sachiez faire des captifs ? Après cela ils se mirent à table, où la princesse mangea peu ; la vue de Tiran lui suffisoit.

Après le souper , le duc lia la conversation avec la dame du château , & la veuve Reposée , qui écoutoit avec un grand plaisir le récit des exploits de Tiran ; car la bonne mine de ce chevalier l'avoit touchée. La princesse n'ayant que Stéphanie auprès d'elle : Chevalier , dit-elle à Tiran , j'ai tout risqué pour avoir la consolation de vous voir ; c'est l'amour seul , non la curiosité de voir des combats , qui m'a conduite ici. J'ai trompé l'empereur , peut-être ne tromperai-je pas nos jaloux ; mais je m'expose à tout , je ne pouvois supporter plus long-tems votre absence. Ah ! madame , dit Tiran , vos bontés ne servent qu'à redoubler les maux cruels que je ressens ; je n'en puis supporter l'excès. La vue de vos beautés me transporte hors de moi-même , elle me ravit l'usage de ma raison. Non , madame , votre amour n'approche pas du mien ; il est tel , cet amour , que si j'en avois autant pour Dieu , si je le servois avec la même ardeur , je serois depuis long-tems un saint à miracles. Quelles marques me donnez-vous du vôtre ? Des discours , des paroles que la bouche prononce , & que le cœur peut démentir. Est-ce-là ce que vous promettiez à mon départ ? Reviens vainqueur , disiez-vous en présence de Stéphanie , & tu obtiendras le prix de ton amour. Dieu est juste , ajoutiez-vous , il est présent par-tout ; il est témoin de ma promesse , il en fera le garant.

Dans ce moment Plaisir de ma vie s'approchant

d'eux, interrompit leur entretien, & se mettant aux genoux de Tiran : Chevalier, lui dit-elle, je suis la seule qui m'intéresse à vous. Comment ! personne n'a encore pensé à vous faire quitter vos armes ; & si pourtant vous avez-là une chemise qui mérite bien d'être changée. O bienheureuse chemise ! continua-t-elle, que je t'ai vue dans un état bien différent ! Tu étois parfumée alors, tu couvrois ce que la nature a formé de plus beau. La princesse prenant la parole, dit à Tiran : Chevalier, donnez-moi cette main qui a vaincu des rois. Stéphanie lui prit la main, & la posa sur les genoux de la princesse, qui se baissa & la baisa. Ah ! madame, dit Tiran, que ne m'est-il permis de me jeter à vos pieds adorables ! La princesse lui prenant alors les deux mains : Eh bien, répondit-elle, je leur donne tout pouvoir sur moi. En même tems elle se leva, car la nuit étoit déjà fort avancée, & elle craignoit de donner quelque soupçon en restant plus long-tems. Tiran, le duc & toute la cour l'accompagnèrent jusques dans sa chambre, & lui donnèrent le bon soir.

Le lendemain dès la pointe du jour, le duc & Tiran s'armèrent & montèrent à cheval, faisant emporter avec eux les échelles qu'ils trouvèrent dans le château. La princesse les accompagnoit, couverte de ses armes. Ils arrivèrent vers le midi devant une place très-forte, que l'empereur faisoit attaquer, & qui étoit vivement défendue par les troupes du sul-

tan. L'arrivée du général décida de son sort. Après avoir laissé la princesse hors de la portée des machines, sous la garde de Diosébo & de quelques troupes, il courut à l'attaque des Siciliens, & faisant dresser les échelles contre le mur, il monta lui-même le premier à l'assaut. Il fut renversé, mais ayant fait apporter d'autres échelles, il attaqua de nouveau, & chargea si vigoureusement les ennemis, qu'il emporta la place, tuant ou faisant prisonniers tous ceux qui la défendoient.

Après cette expédition, les barons de Sicile présentèrent à Tiran les lettres de leur roi & de leur reine. Le général les reçut avec tout le respect & toute la joie possible, témoignant cependant aux commandans de ces troupes la reconnaissance qu'il avoit de leurs services. Ensuite ils sortirent ensemble de la place, & se rendirent auprès de l'empereur, qui ayant été témoin de l'accident arrivé à Tiran, & s'étant informé du nom de celui qui étoit tombé du haut de l'échelle, avoit appris avec chagrin que c'étoit son général lui-même. Aussi, lorsque Tiran lui eut fait la révérence, ce bon prince ne put s'empêcher de lui dire : Ce n'est point à vous, général, de monter ainsi à un assaut ; & malgré le bon droit de la cause pour laquelle vous combattez, il ne faut point tenter la bonté divine. Où en serions-nous, s'il nous arrivoit quelque malheur ? Seigneur, lui répondit Tiran, le premier soin d'un général doit

être de donner l'exemple aux troupes qui sont sous ses ordres.

L'empereur tint ensuite un grand conseil sur le parti qu'il devoit prendre ; & les avis furent fort partagés , les uns proposant une expédition , & les autres une autre. Enfin le général prenant la parole : Pour moi , seigneur , je suis d'avis , dit-il , que votre majesté reprenne , avec les barons de Sicile , le chemin de Constantinople , & emmene avec elle tous les prisonniers , qui nous consomment beaucoup de vivres , & nous occupent ici un grand nombre de troupes employées nécessairement à les garder. Le duc & moi nous aurons soin de conserver les villes & les châteaux que nous avons pris , & d'étendre plus loin nos conquêtes. Nous prions seulement votre majesté de nous envoyer des vivres pendant que la guerre durera , car c'est uniquement par la mer que nous pouvons tirer notre subsistance. L'empereur trouva l'avis fort bon , & Tiran ayant donné ses ordres pour qu'on amenât au château de Malvoisin tous les prisonniers qui étoient dans le camp de Saint-Georges , il s'y rendit lui-même avec tous les barons de Sicile.

En arrivant , l'empereur appela le général & la princesse sa fille avec les demoiselles qui l'accompagnoient ; puis adressant la parole à Tiran , il lui dit : Nous avons perdu le brave comte de Bythinie notre grand connétable , à qui me conseillez-vous

de donner cette charge ? Tiran se mettant à genoux : Seigneur, répondit-il, je vous aurois beaucoup d'obligation, si votre majesté avoit la bonté d'en faire présent à Diofébo. Je suivrai toujours en tout vos desirs, reprit l'empereur ; & puisque vous le souhaitez, je fais Diofébo grand connétable. Pour vous, général, je vous donne le comté de Saint-Ange, qui appartient à ma fille Carmésine, & dont elle voudra bien que je dispose en votre faveur ; il rapporte soixante mille ducats : mais j'espère qu'avant qu'il soit peu Dieu me fera la grace de pouvoir vous faire des présens de plus grande conséquence.

Tiran témoigna vivement sa reconnoissance à l'empereur ; mais il ajouta que deux raisons l'empêchoient de profiter de ses bontés : La première, dit-il, parce qu'il y a si peu de tems que je suis au service de votre majesté, que je n'ai pas mérité tant de graces ; la seconde est, que si mon père & ma mère apprenoient que j'eusse accepté aucun titre, ils perdroient l'espérance de me revoir jamais, & en mourroient peut-être de douleur. Rien ne peut empêcher, reprit l'empereur, que le comté que je vous ai offert ne soit à vous. Si vous ne voulez pas en prendre le titre, acceptez-en du moins le revenu & la possession. Je ne veux point ôter à la princesse, répliqua Tiran, un bien qui lui appartient. Ce qui m'appartient, interrompit la princesse, est à la disposition de mon père : & au cas que l'on ait encore

besoin de mon consentement, je confirme volontiers la donation qu'il vous fait. L'empereur fit de nouvelles instances au général, en l'assurant qu'il ne regardoit point ce présent comme une récompense, & que s'il persistoit dans son refus, il persuaderoit à tout le monde qu'il avoit dessein de le quitter. Tiran l'assura qu'il n'en étoit pas capable, pendant qu'il pouvoit lui être utile; ajoutant que, puisqu'il le vouloit absolument, il lui rendroit sa foi & hommage pour ce comté, mais qu'il le donneroit, avec sa permission, à Diosébo son parent. Pourvu que vous l'acceptiez, répondit le prince, je suis content, vous pourrez en faire ensuite ce qu'il vous plaira. Alors Tiran se jeta aux pieds de l'empereur, & lui baïsa la main, pour le remercier de la grace qu'il lui accordoit. En même tems on convint que la cour resteroit encore au château de Malvoisin tout le jour suivant, & qu'on célébreroit une grande fête, pour recevoir Diosébo comte de Saint-Ange & grand connétable de l'empire.

Ce chevalier ignoroit ce qui se passoit. Cependant Tiran ordonna au seigneur de Malvoisin de faire cuire beaucoup de pain pour le lendemain, & de préparer tout ce qui étoit nécessaire pour la fête. Diosébo rentrant au château sur ces entrefaites, & trouvant son cousin occupé à donner beaucoup d'ordres, lui en demanda la raison, & s'il avoit reçu quelques nouvelles des ennemis. Non, répondit le

général, mais allez remercier l'empereur du comté de Saint-Ange, qu'il vous a donné avec la charge de grand connétable.

Diofêbo se rendit d'abord à la chambre de la princesse, où il ne trouva que Stéphanie avec les autres demoiselles. La princesse entra peu de tems après, & le chevalier se mettant à ses genoux, la remercia de la grace que l'empereur venoit de lui accorder. Elle le releva, & lui donna un mouchoir : *J'exige votre parole, mon frère, lui dit-elle, que vous ne regarderez point ce que renferme ce mouchoir, que vous ne soyez sorti de cette chambre.* Diofêbo le lui promit, & après avoir remercié l'empereur, il revint auprès de Tiran. Il est bien juste, lui dit-il alors en se mettant à ses genoux, que je vous remercie aussi, puisque vous vous êtes privé de ce comté pour me le donner. En même tems il se mit en devoir de lui baiser la main ; mais Tiran n'y voulut jamais consentir, & l'embrassa. Diofêbo lui remit ensuite le mouchoir que la princesse lui avoit donné. La première chose qu'ils trouvèrent en l'ouvrant, fut un billet conçu en ces termes :
» Je vous prie, mon frère, grand connétable &
» comte de Saint-Ange, de me faire le plaisir d'ac-
» cepter ce petit présent pour la fête de demain ;
» la situation où je suis doit vous faire excuser sa
» médiocrité ». Ce billet étoit accompagné d'une somme de deux mille ducats.

•
•

Le même jour la princesse ayant trouvé moyen de joindre Tiran en particulier, lui demanda pourquoi il avoit refusé le présent que son père lui avoit offert, & pourquoi elle-même l'en avoit prié inutilement. Mais il l'assura qu'il étoit résolu de n'accepter jamais aucun titre au-dessous de celui d'empereur. Le lendemain Diosébo fut proclamé en cérémonie comte de Saint-Ange & grand connétable de l'empire grec; l'empereur le fit mettre à table avec lui, pendant que Tiran faisoit l'office de maître d'hôtel, parce que c'étoit lui qui donnoit la fête. Après le dîner le bal commença, & fut suivi d'une magnifique collation de confitures. On s'arma ensuite, & il y eut plusieurs lances rompues en l'honneur du nouveau connétable.

Le souper qui suivit fut parfaitement bien servi; mais Tiran ayant paru fort triste pendant toute cette fête, la princesse le fit asseoir à ses côtés, & lui dit à l'oreille : Vous êtes changé; souffrez-vous ? Parlez-moi naturellement. Je souffre tellement, répondit-il, d'imaginer que vous partez demain, & que je ne vous verrai plus, que j'en suis au désespoir. Qui fait le mal, dit la princesse, doit en porter la peine. N'est-ce pas vous-même qui avez conseillé à l'empereur de retourner à Constantinople avec les prisonniers ? Quel est l'homme amoureux qui ait jamais donné un semblable conseil ? Tout ce que je puis faire pour vous, ajouta-t-elle, c'est de

seindre une incommodité ; je puis obtenir par ce moyen un délai de quinze ou vingt jours ; car l'empereur m'aime trop pour m'obliger à me mettre en chemin , tant qu'il pourra penser que je suis malade. Mais que ferons-nous de ces prisonniers ? dit Tiran. Je ne vois aucun remède à la douleur que j'éprouve , & je vous avoue que je ne suis occupé que de fer ou de poison , pour sortir du funeste état où je suis réduit. Allez trouver Stéphanie , dit la princesse , voyez avec elle quelles mesures on peut prendre. Sur le champ le général passa chez Stéphanie , & ils convinrent avec le connétable que dès que tout le monde seroit retiré & les demoiselles endormies , ils se rendroient l'un & l'autre à la chambre de leurs dames , & que là ils verroient ce qu'il y auroit à faire.

Le silence régnoit déjà dans tout le palais , lorsque la princesse , qui pendant la nuit ne gardoit que Stéphanie dans sa chambre , dit à Plaisir de ma vie qu'elle n'étoit pas encore en humeur de se coucher , & qu'elle pouvoit cependant se retirer. Elle obéit ; mais ayant cru , en se retirant , sentir brûler des parfums , elle ne douta pas que ce ne fussent les apprêts d'un mariage que l'on vouloit célébrer à petit bruit ; & elle alla se mettre au lit , résolue de s'en éclaircir. L'heure du rendez-vous arrivée , Stéphanie sortit avec une bougie , pour s'assurer si toutes les demoiselles qui couchoient dans l'antichambre de la veuve Reposée , étoient bien endormies. Plaisir de

ma vie , attentive à tout , faisoit la dormeuse ; Stéphanie y fut trompée : elle alla ouvrir aux deux chevaliers qui l'attendoient avec plus d'impatience que les juifs n'en ont de la venue de leur Messie. Ils éteignirent la lumière , & suivirent sans bruit Stéphanie , qui les conduisit dans la chambre de la princesse. Ils la trouvèrent vêtue d'une robe brochée d'or avec une broderie de perles. Elle avoit au cou un carcan de feuilles d'or émaillées de vert & entremêlées de diamans & de rubis. Sa tête étoit couverte d'une guirlande de pierreries dont l'œil avoit peine à soutenir l'éclat. Tiran fléchissant le genou devant elle , lui baisa les mains plusieurs fois. Ils passèrent la nuit à se donner des assurances de leur tendresse mutuelle , & lorsque le jour fut prêt à paroître , les deux chevaliers se retirèrent avec le même secret.

Lorsqu'il fut jour , tout le monde se leva au château , parce que l'empereur avoit donné ordre que tout fût prêt pour partir de bonne heure. Plaisir de ma vie , que la curiosité avoit tenue éveillée , entra dans la chambre de la princesse , tandis que ses compagnes dormoient encore. Elle la trouva qui s'habillait. Stéphanie étoit habillée , & elle achevoit de se coëffer , mais avec un air d'abattement & de nonchalance si grand , qu'à-peine pouvoit-elle porter ses mains à sa tête. Ses yeux battus & chargés avoient perdu leur éclat ordinaire , & ses regards

languissans sembloient distinguer à-peine les objets.

Sainte vierge ! s'écria Plaisir de ma vie ; eh , ma chère Stéphanie , comme vous voilà ! Vous êtes malade , assurément , & même fort malade ; Dites moi ce que vous sentez. Il faut appeler les médecins. Non , dit Stéphanie , ce ne sera rien ; c'est une migraine violente , le serein qu'il fit hier en est cause. Croyez-moi , dit Plaisir de ma vie , ne négligeons point ce mal , il peut devenir dangereux. Dites , n'avez-vous rien senti aux talons ? Prenez-y garde ; j'ai ouï dire à d'habiles médecins , qu'à nous autres femmes , nos maladies commencent par des inquiétudes aux ongles des pieds , que de là elles montent dans les jambes , passent aux genoux & gagnent bientôt les cuisses , d'où elles montent un peu plus haut ; que c'est là où elles font les plus vives , que de là elles portent droit à la tête , & causent des étourdissemens qui nous font souvent perdre connoissance & tomber à la renverse. Ils ajoutent que , suivant Galien , ce mal ne nous prend qu'une fois dans la vie , & quoiqu'il soit incurable , on n'en meurt pourtant jamais. Mais voyons un peu votre langue , j'en fais assez pour vous donner conseil.

Stéphanie embarrassée du discours de Plaisir de ma vie , & ne sachant comment elle le devoit prendre , lui montra sa langue. Ou tous mes principes sont faux , lui dit cette fille , ou vous avez perdu du sang cette nuit. Il est vrai , répondit Stéphanie , j'ai

saigné du nez. Ou du nez, ou d'ailleurs, c'est ce que je ne puis distinguer, dit Plaisir de ma vie ; mais toujours je suis bien sûre que vous avez saigné. Cependant soyez tranquille, votre mal ne sera rien.

Comme elle s'aperçut que la princesse sourioit, en l'écoutant, elle lui dit : Madame, votre altesse me permettra-t-elle de lui rendre compte d'un rêve que j'ai fait cette nuit ? Mais il faut aussi qu'elle me promette de ne se point fâcher si elle se trouve mêlée dans mon rêve. Parle, lui dit la princesse, je t'accorde toute permission, tu peux dire tout ce que tu voudras, je t'en donne d'avance l'absolution.

Alors Plaisir de ma vie prenant la parole : Il m'a semblé, madame, dit-elle à la princesse, que j'étois couchée dans une même chambre avec mes quatre compagnes, & que Stéphanie est venue, avec une bougie, examiner si nous dormions. Elle a été ensuite à la porte, & elle l'a ouverte à Tiran & au connétable. Ils étoient légèrement vêtus, leur épée sous le bras, & avec des souliers de feutre pour n'être point entendus. Stéphanie a soufflé sa bougie, ils l'ont suivie, & il me sembloit qu'elle les conduisoit à votre chambre. Vous étiez habillée & parée avec soin pour les recevoir. Un moment après la porte s'est fermée, & j'ai cru entendre votre voix qui disoit : Laisse-moi, Tiran, laisse-moi. Je suis sortie de mon lit toute en chemise, & j'ai couru à la porte. Alors j'ai cru voir Tiran, qui vous portant

entre ses bras par la chambre , malgré votre résistance , vous accabloit de ses baisers. Il vous a mis ensuite sur ce petit lit de repos. Ah ! lit , s'écria Plaisir de ma vie en se tournant du côté où il étoit , que tu es différent de ce que tu étois alors !

Eh bien , lui dit la princesse , n'as-tu rien rêvé de plus ? Pardonnez-moi , madame , continua cette fille , mon rêve n'a pas fini là. Vous avez pris un livre d'heures , & le présentant au chevalier , votre altesse lui a dit : Tiran , je t'ai fait venir pour donner un peu de soulagement à ton amour & au mien ; mais promets-moi de ne point passer les bornes que je t'ai prescrites , jure-le-moi sur ce livre. Le chevalier , les yeux attachés sur vous , paroissoit peu attentif à vos paroles. Vous avez ajouté : Si tu m'aimes , contente-toi de ce que je t'ai permis , n'exige point de mon amour des choses dont les suites seroient funestes à l'un & à l'autre , tu te perdrois & me perdrois pour toujours. Hélas ! avez-vous ajouté , à quoi m'expose ma complaisance pour Stéphanie ! En ce moment quelques larmes ont coulé de vos yeux , elles ont touché le chevalier ; il vous a répondu : Madame , vous êtes mon unique souveraine , c'est à vous de prescrire des loix ; quelques dures qu'elles soient , je les respecterai toujours : mais songez que c'est contre vous-même & contre l'amour que vous employez le pouvoir absolu qu'il vous a donné sur moi.

Ne t'afflige point , Tiran , avez-vous dit alors , je te tiendrai compte du sacrifice que tu me fais. Je ne te refuse qu'une seule chose , je t'abandonne tout le reste. Il vous a prêté le serment que vous demandiez , après quoi il m'a semblé que vous embrassant & vous accablant de ses baisers , il vous renversoit sur ce lit & détachoit les agraffes de votre robe ; alors votre gorge s'étant découverte à ses yeux , il s'est précipité dessus. Mais bientôt n'étant plus maître de lui-même , il a voulu porter ailleurs une main hardie. Vous vous y êtes opposée , & vous avez eu ma foi raison ; si vous l'eussiez souffert , le serment étoit en grand danger. Après une petite querelle , il m'a semblé que vous étiez réconciliés. Vos visages étoient collés l'un contre l'autre , vos bras étoient entrelacés. La vigne est moins unie à l'ormeau que vous ne l'étiez l'un à l'autre. Vous vous parliez , mais je ne pouvois entendre vos discours , vos baisers mutuels les interrompoient à tout moment.

Cependant mon songe continuant toujours , je crus appercevoir quelque chose sur cet autre lit. Il me sembla que j'y voyois Stéphanie avec le comte ; elle se débatoit ; ses jambes étant dans un mouvement très-vif , elle paroissoit vouloir se dérober d'entre ses bras. Un moment après , je crus l'entendre qui disoit d'une voix tremblante & interrompue : Ah ! seigneur , que vous me faites de mal !
voulez-

voulez-vous me tuer ? Arrêtez un peu ; au nom de Dieu , épargnez-moi.

Il me sembla ensuite que Tiran lui disoit : Ma chère sœur , retenez vos cris ; à quoi pensez-vous ? voulez-vous nous perdre ? on peut vous entendre. Je la vis , qui prenoit la manche de sa chemise , & qui la mettoit dans sa bouche , la ferroit avec les dents ; mais un moment après , elle ne put se retenir , elle poussa un cri & tomba pâmée , en disant : Ah ! cruel , vous me tuez , je me meurs.

Je ne puis vous exprimer , madame , ce que cet endroit de mon songe me fit ressentir. Je desirois en ce moment de me trouver avec mon Hyppolute dans le même état où je vous voyois l'une & l'autre. Je ne connois point encore quelles sont les douceurs de l'amour , mais il me sembloit que cet état étoit le dernier terme de la félicité. L'agitation que j'éprouvois étoit extrême , un feu dévorant se répandoit par tout mon corps. Je me levai , du moins il me le sembla dans mon songe , j'allai chercher de l'eau , & je m'en servis pour appaiser l'ardeur du feu que je ressentais.

A mon retour , je crus voir Stéphanie , qui revenue de son évanouissement , repoussoit languissamment le connétable , & lui disoit d'une voix foible : Laisse-moi , cruel , laisse-moi. N'es-tu pas content ? que veux-tu de plus ? N'auras-tu point de pitié d'une fille qui s'est confiée à toi ? Sont-ce-là les sermons

que tu me fis hier sur tous les saints du paradis, de ne me point faire de mal ? Veux-tu les violer encore ? Voyez , a-t-elle ajouté en vous appelant , voyez comme ce barbare m'a traitée. Mais hélas ! malheureuse , a-t-elle continué en versant quelques larmes , de qui dois-je me plaindre que de moi seule ? N'étoit-ce pas à moi à me garder ? Un moment après , il m'a paru que se consolant un peu , & embrassant le connétable , elle lui disoit : Va , je te pardonne tout ce que tu m'as fait souffrir. N'es-tu pas mon époux ? ne t'ai-je pas donné ma foi ? n'es-tu pas devenu mon maître & mon seigneur ? Ai-je quelque chose qui ne soit pas à toi ? que pouvois-je te refuser ? l'amour ne t'a-t-il pas tout donné ? C'est cet amour qui nous a liés l'un à l'autre. Que manque-t-il à notre engagement ? Un écrit , une cérémonie , des danses , des joutes , des concerts ? L'amour suppléera à tout. Ma mère ni mes parentes ne sont point venues me donner la chemise de noces , elles n'ont point eu besoin de me porter à force sur le lit nuptial , je m'y suis mise de moi-même ; mon époux en sera plus sûr de ma tendresse.

Pendant que Stéphanie parloit , il me sembloit , madame , que Tiran vous exhortoit & vous supplioit de lui rendre son serment. Le connétable , que votre voisinage ennuyoit , vous en pressoit aussi ; mais les coqs chantèrent pour la seconde fois , le jour étoit prêt de poindre. Vous les pressâtes de se

retirer, de crainte d'être découverts. Ils ne purent vous refuser, & ils sortirent l'un & l'autre.

Je me réveillai là-dessus, fort étonnée de me trouver nans mon lit; j'étois encore toute remplie de mon rêve, j'aurois voulu qu'il eût duré éternellement; je pensois à mon cher Hyppolite, je souhaitois d'être exposée aux mêmes peines que Stéphanie. Mon inquiétude & mon agitation furent extrêmes le reste de la nuit, je ne pus fermer l'œil.

Plaisir de ma vie finissoit ainsi le récit de son rêve, lorsque les autres demoiselles de la princesse arrivèrent pour lui aider à s'habiller. L'empereur partit le matin même, avec tous les barons de Sicile, le duc de Péra & les prisonniers. Tiran & le connétable l'accompagnèrent pendant une lieue. Alors ce prince les pria de ne pas aller plus loin. Ils obéirent, mais cette séparation fut infiniment sensible au général. Après avoir pris congé de l'empereur, & avoir dit adieu aux barons de Sicile, il s'approcha de la princesse, & lui demanda si elle n'avoit aucun ordre à lui donner. Elle leva le voile dont elle étoit couverte, & ses beaux yeux ne purent le regarder sans se remplir de larmes. Ce fut ainsi qu'elle lui fit ses adieux. Sa douleur ne lui avoit point laissé l'usage de la parole, elle ne put que soupirer. Tiran de son côté, après avoir pris congé d'elle, fut si troublé, qu'il se laissa tomber de cheval. Il se leva promptement, L'empereur & plusieurs seigneurs

vinrent à lui, mais ils le trouvèrent faisant semblant de regarder le pied de son cheval, après quoi il se remit en selle, & chacun continua son chemin. La princesse qui étoit alors toute en larmes, apprit de Stéphanie ce qui étoit arrivé à Tiran, & n'attribua cet accident qu'à la douleur qu'il ressentoit de son départ.

Tiran de retour au château de Malvoisin, ordonna au connétable de rester à la garde du camp avec la moitié de la cavalerie & de l'infanterie. Pour moi, dit-il, j'irai au port faire débarquer les vivres qui nous sont venus. En y arrivant, il apprit qu'il étoit entré sept navires Génois dans le port de Beaumont. Cette ville n'étoit éloignée de celle de Saint-Georges que de quatre lieues, & le sultan s'y étoit retiré avec les débris de son armée, croyant y être en sûreté. Le général eut avis en même tems que le Grand-Kan de Caramanie arrivoit par mer au secours des Turcs, avec le roi de l'Inde supérieure, & qu'ils étoient suivis d'une armée de plus de cinquante mille hommes. A cette nouvelle Tiran fit partir un brigantin, avec ordre d'aller reconnoître le nombre des vaisseaux arrivés à Beaumont, celui des troupes qui étoient dessus, & de s'informer du tems auquel ils comptoient débarquer leurs vivres. Le brigantin revint le lendemain, & lui apprit qu'il y avoit sept gros navires dans le port, que les chevaux étoient déjà débarqués, & qu'on commençoit

à mettre les vivres à terre. Oh, par Dieu, dit le général à ses troupes, je vous ferai manger de l'ur bled.

En effet, il fit préparer sur le champ cinq vaisseaux, sur lesquels il embarqua beaucoup de troupes, sur-tout des arbalétriers, & mettant à la voile le soir même, il se trouva au point du jour devant le port de Beaumont. Ceux qui étoient à terre, voyant les cinq vaisseaux de Tiran, & s'imaginant qu'ils étoient du nombre de ceux que le roi de Caramanie conduisoit, n'en prirent aucun ombrage. Ainsi les vaisseaux grecs entrèrent dans le port sans aucun obstacle, & chacun s'attachant à un des ennemis, ils s'en emparèrent sans peine; après quoi ils investirent les deux autres, qui firent aussi peu de résistance. Cette action ne coûta pas un seul homme à Tiran. Ils sortirent ensuite du port avec leurs prises. Les vivres dont elles étoient chargées furent d'un grand secours pour le camp des chrétiens, qui ne tiroient leur subsistance que par la mer.

Au retour de cette expédition, le général interrogea les prisonniers qu'il avoit faits sur les vaisseaux, & tous lui confirmèrent l'arrivée des rois de l'Inde & de Caramanie avec une puissante armée. Ils ajoutèrent que ce dernier conduisoit avec lui la princesse sa fille, qui étoit d'une extrême beauté, & qu'il destinoit, disoit-on, au fils du Grand-Turc; qu'elle étoit accompagnée de vingt-cinq autres femmes,

qui venoient épouser les plus grands seigneurs de l'armée, & que leurs vaisseaux étoient chargés de richesses immenses. Lorsque nous sommes arrivés à Beaumont, continua un matelot Génois, on nous apprit que l'empereur grec a fait général de ses armées un diable de françois qui gagne toutes les batailles; ils le nomment Tiran. Il peut avoir du courage comme on le dit, mais ma foi il porte-là un vilain nom; car Tiran signifie usurpateur, ou pour parler plus juste, voleur; & je crois pour moi, que ses actions répondront toujours à son nom. Aussi dit-on que dans une lettre qu'il écrivoit au roi d'Egypte, contre lequel il n'a jamais osé se battre seul à seul, il se disoit amoureux de la fille de l'empereur; vous verrez qu'il la séduira, il en fera autant de l'impératrice, & puis il fera mourir l'empereur pour prendre sa place: car c'est ainsi qu'en usent ces maudits françois. Vous le verrez un jour empereur, si les Turcs & les chrétiens le laissent vivre. Ma foi, répondit Tiran, tu as raison, tous les françois ne valent rien, & celui-là fera encore pis que tu ne dis. Puisque vous le connoissez si bien, & que vous lui ressemblez si peu, reprit le marinier, je prie Dieu qu'il vous fasse obtenir tout ce que vous desirez des demoiselles. Mais enfin, vous connoissez un grand traître. Je jure par le baptême que j'ai reçu, que si je pouvois le prendre, comme souvent j'en ai pris plusieurs autres, je le pendrois moi-même

au grand mât du vaisseau. Dès qu'on fut à terre, Tiran lui donna un habit de fine, avec trente ducats & la liberté. On peut juger de l'état où il se trouva, lorsqu'il fut que c'étoit à Tiran lui-même qu'il avoit parlé ainsi ; il alla se jeter à ses pieds, mais Tiran lui pardonna & le renvoya, en disant qu'il falloit donner aux méchans, afin qu'ils dussent du bien de nous, & aux bons, afin qu'ils n'en dussent point de mal.

La présence de Tiran étoit nécessaire au camp, ses ordres n'avoient point été suivis, & les Turcs avoient remporté un léger avantage, par la faute du marquis de Saint-Georges. Tiran remédia à tout, & donna de nouvelles instructions. Il tint ensuite un grand conseil, dans lequel il proposa d'attaquer la flotte du Caraman. Elle étoit composée de vingt-trois gros vaisseaux, les meilleurs qu'eussent les Génois, & de quelques bâtimens légers. La flotte des Grecs n'étoit que de douze vaisseaux de guerre & quatre galères. L'entreprise paroissoit téméraire ; Tiran s'y détermina cependant, malgré la répugnance des autres chefs. Ce pilote Génois auquel il avoit donné la liberté, & qui par reconnaissance s'étoit donné à lui, l'avoit instruit du moyen qu'il devoit suivre pour dissiper cette flotte.

A la sortie du conseil, Tiran donna ordre à Diosébo de lui choisir les deux mille plus braves gardes de l'armée, & deux mille archaldiers des

plus hardis. Des plus braves , seigneur ! répondit Diofébo ; & comment les distinguer ? Ne le font-ils pas tous également avant le combat ? Vous n'en savez guère , dit Tiran ; faites sonner le boute-selle , comme si les ennemis s'approchoient , & lorsque vos troupes auront pris les armes , examinez les éperons des gendarmes , & regardez comme des lâches tous ceux dont les éperons seront mal attachés ; comptez que tous ceux-là ne se sont armés qu'en tremblant. Le prieur de saint-Jean , avec ses chevaliers , vint dans ce moment joindre Tiran , & lui demanda d'être de la partie. Ils se rendirent au port de Transimène , avec les troupes destinées à l'expédition. De là Tiran envoya deux galères au large , avec ordre , l'une de s'attacher au vaisseau du roi de Caramanie , sans jamais l'abandonner , l'autre de lui donner des nouvelles de la flotte infidelle.

Il étoit environ l'heure de vêpres , lorsqu'une des galères revint à rames & à voiles , pour l'avertir de l'arrivée des ennemis , & un moment après , leur flotte parut à la vue du port. Elle étoit d'une grande magnificence , sur-tout le vaisseau du roi de Caramanie ; ses voiles étoient de couleur de feu , avec ses armes en broderie ; les cordages étoient de soie , & sa poupe étoit toute couverte de brocard d'or. Le vaisseau du général sortit du port le premier. Les Turcs le virent paroître avec beaucoup de joie , en criant que celui-là étoit déjà à eux. Le roi de Ca-

ramanie fit monter sa fille & les autres dames sur le pont , pour leur montrer le vaisseau qu'ils alloient prendre. Peu de tems après , celui du seigneur de la Pantellerie parut , suivi d'un autre que commandoit le duc de Messine. La joie des Turcs & des Génois redoubla à cet aspect. Le roi de Caramanie dit à sa fille : Choisis de ces vaisseaux celui que tu aimeras le mieux , je te le donne. Elle demanda celui qu'elle avoit vu paroître le premier , & il le lui promit. Le navire du seigneur d'Agramont précéda celui d'Hyppolite. Enfin le bon prieur de S. Jean , qui faisoit l'arrière-garde , sortit presque à la nuit fermée.

Les Génois furent fort étonnés de voir douze gros vaisseaux. Cependant on fit sortir du port toutes les pinasses , les chaloupes des vaisseaux & les barques des pêcheurs , auxquelles on avoit attaché une rame qui portoit un fanal qu'elles allumèrent dès que celui du général parut. Tous ces feux réunis représentoient une armée de soixante & quatorze navires. Les ennemis s'imaginant que la flotte des Grecs étoit en effet aussi nombreuse qu'elle leur paroissoit , ne doutèrent point que l'armée de Rhodes & celle de Sicile ne fussent venues au secours de l'empereur. Ils résolurent donc de prendre le parti de la fuite & de retourner en Turquie , plutôt que de risquer un combat si inégal. Un des vaisseaux Génois leva trois fois un fanal. A ce signal toute la flotte des infideles

vira de bord , faisant force de voiles , & se dispersa ; mais la galère de Tiran ne perdit pas un moment de vue le vaisseau du roi de Caramanie , qui fit route du côté de Chypre , pour tâcher de gagner de là Alexandrie. Le vaisseau avoit un fanal à sa poupe , & Tiran suivit ce vaisseau avec sa galère.

Le lendemain au point du jour le général n'aperçut en mer aucun de ses vaisseaux , mais il se trouva en vue de celui que monroit le roi de Caramanie. Il le joignit sur le midi , & les deux navires s'accrochèrent de façon que , quand même ils l'auroient voulu , il ne leur eût pas été possible de se séparer. Alors le combat devint si terrible , qu'à peine pouvoit-on manœuvrer de part & d'autre. Il dura à plusieurs reprises pendant le reste du jour , toute la nuit suivante , & le lendemain jusqu'au soleil couchant. Dans cet intervalle il se donna vingt-sept combats entre ces deux vaisseaux. Enfin le roi de Caramanie voyant les chrétiens déjà sur son bord , & le nombre de ses gens infiniment diminué , fit apporter sur le pont le coffre où l'argent & les pierreries étoient renfermés. En même tems il fit habiller sa fille de brocard d'or , & l'attachant par le cou avec une corde d'or à ce même coffre , il la précipita dans la mer avec toutes les autres dames qui l'avoient suivie. Après cette funeste exécution , il abandonna le combat , & se retira avec le roi de l'Inde supérieure , dans la chambre que sa fille avoit

occupée. Là ils se jettèrent sur un lit, & se couvrirent la tête pour attendre la mort. Tiran, maître du vaisseau, leur envoya un gentilhomme pour les prier de monter sur le pont. Ils obéirent à regret, sur-tout le roi de Caramanie, & parurent devant le général, qui leur rendit les respects dus à leur rang, & se leva pour les recevoir, quoiqu'il fût fort incommodé d'une blessure qu'il avoit reçue à la cuisse. Il les obligea ensuite à passer sur son vaisseau, ce qu'ils firent avec un extrême chagrin.

Dès que Tiran eut rassemblé le peu de gens qui restoit, il mit à la voile. De mémoire d'homme il ne s'étoit jamais donné un aussi terrible combat sur mer. A l'exception des deux rois, tout avoit péri du côté des Turcs; à l'égard des chrétiens, de cinq cents hommes qu'ils étoient sur le vaisseau, il n'en resta que cinquante-quatre, dont seize étoient blessés. Enfin Tiran se signala également sur mer comme il avoit fait sur terre. A la nouvelle de cet accident, la douleur du sultan & la consternation des Turcs furent extrêmes. Mais leur admiration ne fut pas moindre, en pensant qu'un seul chevalier étranger pouvoit remporter de si grands avantages. Après cette victoire, le général rentra dans le port, où tous ses gens se rendirent l'un après l'autre avec leurs prises, au nombre de dix-huit vaisseaux chargés de richesses immenses. Hyppolite se distingua fort en cette occasion, & à l'exemple de son maître, il

devint par la suite un des chevaliers les plus accomplis de son siècle.

Cependant le seigneur de Malvoisin, instruit de ce dernier succès, monta à cheval pour venir en féliciter Tiran, après avoir envoyé porter ces heureuses nouvelles à Constantinople & au camp. Dans cette entrevue il conseilla au général de présenter lui-même les prisonniers qu'il avoit faits. Tiran le desiroit avec ardeur, afin d'avoir une occasion de jouir de la vue de sa belle princesse. Il mit à la voile dès que le vent lui permit de partir, accompagné de tous ceux qui l'avoient suivi dans cette dernière expédition, & arriva en très-peu de tems à la vue de Constantinople. On avertit aussi-tôt l'empereur que le général paroïssoit avec l'armée navale. Ce prince ne sachant quels honneurs lui rendre, ordonna que l'on construisît un pont de quatrevingt-dix pas de longueur, & qu'on le couvrît de superbes tapis. Ensuite il fit dresser dans la grande place un échafaud très-élevé, couvert de brocard d'or & d'étoffes de soie, sur lequel il se plaça avec l'impératrice, la princesse, & toutes les dames de la cour & de la ville. Enfin il fit étendre depuis le pont jusqu'à l'échafaud des pièces de velours cramoisi, afin que le général ne marchât point à terre.

Tiran débarqua au milieu des cris de joie & des applaudissemens de la capitale. Il avoit à sa droite le roi de Caramanie, & celui de l'Inde supérieure à

sa gauche. Les barons de l'empire le précédèrent, & tout le peuple l'environnoit, en lui donnant mille bénédictions, comme à un homme envoyé du ciel pour être son libérateur. Le clergé vint aussi le recevoir en procession. Avec ce cortège il arriva à l'échafaud, où il monta. Là il se mit à genoux devant l'empereur, & lui baïsa la main. Il dit ensuite au roi de Caramanie de faire de même; mais celui-ci répondit fièrement qu'il n'en feroit rien. Chien, fils de chien, reprit Tiran en le frappant de son gantelet sur la tête, tu la baiseras; & non-seulement la main, mais encore les pieds. Je le ferai par force, répliqua le prince infidèle; mais je jure par Mahomet notre saint prophète, & par ma barbe, que si jamais je suis en liberté, je te ferai baiser les pieds de mes esclaves noirs. L'empereur irrité de sa résistance, le fit prendre sur le champ, & ordonna qu'on l'entermât dans une cage de fer. A l'égard du roi de l'Inde, son compagnon, comme il vit qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que celui de la soumission, il se mit à genoux de bonne grace, & baïsa la main & les pieds de l'empereur; aussi ne lui fit-on aucune peine.

L'empereur descendit ensuite de l'échafaud, suivi de tous ceux qui l'accompagnoient, pour se rendre à sainte Sophie & rendre grâces à Dieu de la victoire qu'il avoit remportée. Le général donnoit le bras à l'impératrice, qui charmée de tout ce qui lui arrivoit d'heureux, lui dit: Vous êtes l'homme du monde qui

jouissez de la plus haute réputation ; car indépendamment de ce que vous avez fait auparavant , vous venez de vaincre deux grands rois , & vous avez donné de grandes preuves de votre valeur & de votre esprit. Quels éloges ne méritent point de si belles actions ! Je voudrois qu'un chevalier tel que vous fût venu dans l'empire d'Allemagne , lorsque mon père étoit empereur de Rome. J'étois alors demandée par mille amans ; & si je vous avois vu , je vous aurois préféré à tous. Mais à-présent je suis vieille , & je n'ai plus d'espérance à former. Cette conversation les conduisit jusqu'au palais , où la princesse , qui n'en avoit pas perdu un mot , rit de bon cœur avec Tiran des douceurs que la bonne femme lui avoit dites.

Au retour , l'empereur demanda au général comment il se trouvoit de ses blessures. Tiran lui répondit qu'il avoit un peu de fièvre. En même tems il se retira à l'appartement qu'on lui avoit préparé , où les médecins de l'empereur le visitèrent. Ils lui défendirent de sortir du lit , s'il ne vouloit pas demeurer estropié d'un bras. Tiran suivit leur conseil. Il étoit visité soir & matin par l'empereur , l'impératrice & la princesse ; la veuve Reposée ne l'abandonna pas non-plus d'un instant pendant toute sa maladie , plus par amour que par aucun autre motif. On verra par la suite de cette histoire , que cette passion causa bien des traverses à Tiran & à Carimésine dans leurs amours.

Fin de la seconde Partie.



HISTOIRE

DU VAILLANT CHEVALIER

TIRAN LE BLANC.



TROISIEME PARTIE.



PENDANT que Tiran se rétablissoit de ses blessures, l'empereur reçut une lettre que l'armée des chrétiens écrivoit au général. Elle étoit conçue en ces termes :

» O la meilleure épée qui soit au monde , ton
» courage est connu de Dieu & de toute la terre.
» Nous craignons qu'il ne nous arrive quelque dé-
» sastre dans notre camp , nous te conjurons de
» venir promptement à notre secours. Après Dieu
» c'est toi que nous invoquons ; notre salut dépend
» de ton retour. Notre attachement pour ta per-

» sonne est extrême; si tu te laisses fléchir à nos
 » prières, puisse ce que tu aimes avoir pitié de toi,
 » & ne te rien refuser de tout ce que tu lui de-
 » manderas ».

Il en falloit moins à l'empereur pour lui faire com-
 prendre l'affreux état où son armée étoit réduite.
 Cependant il demeura trois jours sans remettre la
 lettre à Tiran, ne sachant s'il ne feroit pas mieux
 d'attendre qu'il fût rétabli. Il la remit à Carmésine,
 afin qu'elle l'engageât à hâter son départ.

La princesse s'étant rendue chez Tiran, lui dit
 en l'abordant : Fleur qui brillez parmi les plus belles,
 voyez combien tous nos soldats vous desiront, &
 comment ils s'écrient, où est ce brave chevalier ?
 où est ce vainqueur des batailles ? nous n'avons d'es-
 pérance que dans son retour. Voici la lettre qu'ils
 vous écrivent ; elle est adressée au meilleur de tous
 les chevaliers, ce ne peut être qu'à vous. Tiran prit
 la lettre, la lut, & la montra à l'impératrice & à
 tous ceux qui l'accompagnoient. Si vous vouliez,
 brave chevalier, lui dit alors la princesse, si vous
 vouliez vous rendre au camp, votre aspect seul fe-
 roit trembler nos ennemis, & leur défaite seroit
 assurée. Si vous refusez de partir pour l'amour de
 nous, faites-le du moins pour la satisfaction de votre
 courage. Tiran lui répondit : Madame, les prières
 de votre altesse & celles de l'empereur sont des
 ordres précis. Commandez seulement, & je suis prêt,
 s'il

s'il le faut, à donner ma vie. Ayez donc la bonté de dire à l'empereur, que pour son service & le vôtre, je ferai tout ce qui dépendra de moi, tant que je respirerai. Il prit alors une des mains de la princesse, & lui fit une espèce de violence pour la baiser.

L'impératrice, après cette conversation, se leva, ayant un pfeautier à la main, & fut dans un coin de la chambre dire son office avec une demoiselle, qui lui répondoit. La princesse demeura avec Tiran, Stéphanie, la veuve Repotée & Plaisir de ma vie. Tiran lui prenoit à tout moment la main & la baisoit. La princesse ne put s'empêcher de lui dire : Je vois que plus je mets d'obstacles à vos desirs, plus ils augmentent. Je ne vous accorderai point ce que vous voulez. L'on méprise aisément ce que l'on obtient sans peine. Je vois, par la façon dont vous me prenez les mains, que vous me désobéiriez volontiers. Avez-vous oublié que l'impératrice est ici, & qu'elle peut nous voir ? Voulez-vous qu'elle vous ordonne de laisser sa fille en repos, & qu'elle nous ôte pour toujours la liberté de nous parler ? Je vois que la prière que je vous fais de la part de mon père déplaît à votre amour ; mais songez que cet amour même demande de vous le sacrifice de votre contentement à votre gloire & au salut de l'empereur. Faut-il que je me jette à vos pieds pour vous conjurer d'accorder à l'empereur ce qu'il vous de-

mande ? Ah ! madame , répondit Tiran , croiroit-on que ce soit le moyen de hâter ma guérison , que de me priver de votre vue ? C'est-elle seule qui peut me faire vivre. Votre absence est pour moi le plus cruel de tous les maux. Je ne connois de gloire & de devoirs que ceux de mon amour. Je ne prétends pas que vous renonciez à cet amour , répondit la princesse ; mais il faut qu'il se soumette aux loix de l'honneur. Croyez-vous que votre absence ne me soit pas sensible , & que la seule idée des périls où la guerre va vous exposer ne me fasse pas frémir ? Hélas ! que deviendrois-je si je vous perdois ? Vous seul faites mon bonheur ; vous êtes sans cesse présent à mon esprit ; mes songes mêmes vous offrent sans cesse à mon souvenir. Je trouve tout en vous , vous possédez seul tout ce qui peut me plaire , & il me semble que quand Dieu vous fit , j'étois là , & je lui disois : Seigneur , faites-le moi ainsi , car c'est ainsi que je le veux.

Dans ce moment les médecins entrèrent , l'impératrice qui venoit de finir son office s'approchant de Tiran , leur demanda quand il pourroit venir au palais. Ils lui répondirent que ce seroit dans trois ou quatre jours. Alors l'impératrice & les dames étant sorties pour le laisser en liberté , quelle fut son affliction ! Pour la princesse , lorsqu'elle fut arrivée dans sa chambre , la conversation qu'elle venoit d'avoir lui causa un serrement de cœur si violent ,

qu'elle tomba évanouie. Toutes les dames jettèrent de grands cris. L'empereur accourut promptement; il fut extrêmement affligé de voir sa fille dans un état si triste; il se jeta sur un lit, pendant que l'impératrice tenoit la tête de sa fille dans son giron, & pouffoit des cris qui furent entendus dans tout le palais; son visage & ses habits étoient mouillés de ses larmes. Un chevalier courut promptement à la maison de Tiran pour avertir les médecins; il leur dit tout bas de se hâter, qu'à peine ils retrouveroient la princesse en vie. Les médecins coururent au secours de la belle Carmésine. L'amour avoit d'abord fait imaginer à Tiran que les grands cris qu'il entendoit venoient de quelque accident arrivé à la princesse. A l'instant il se leve & se transporte chez elle; il la trouva dans son lit & revenue de son évanouissement. L'empereur étoit déjà sorti avec l'impératrice, & les médecins qui craignoient les suites de l'inquiétude qu'il avoit eue, l'avoient suivi.

Tiran, semblable à un homme qui sort d'un profond sommeil, s'approcha de la princesse, & lui dit : J'ai cru vous avoir perdue, ma princesse, vous, le seul bien qui puisse me flatter; je n'ai jamais éprouvé une telle douleur : Dites-moi, je vous supplie, quel mal a souffert votre altesse; si je pouvois le combattre, j'en jure par le baptême que j'ai reçu, il n'oseroit jamais vous attaquer. La bonté divine

a pris pitié de moi , tout pécheur que je suis , elle a exaucé mes prières , elle vous réserve pour être ma récompense. Aux cris que j'ai entendus , j'ai d'abord pensé à votre altesse ; mais je me flattois que vous auriez soin de me faire avertir. Vous ne l'avez pas daigné. Qu'est devenue cette honte que vous me témoigniez ? Vous suis-je devenu odieux ? Ah ! si un pareil malheur me doit arriver , je prie Dieu & sa très-sainte mère de m'ôter la vie avant que j'en puisse être le témoin , pour me délivrer du péril de perdre l'ame avec le corps. Au nom de Dieu , instruisez-moi de mon sort. Mon cher Tiran , lui répondit la princesse , c'est toi seul , c'est la pensée de ton amour qui a causé tout mon mal. Cet amour agit sur moi plus que je ne le voudrois , pourquoi faut-il que nous ne le puissions tenir secret jusques à des tems plus heureux ? Mais hélas ! puis-je t'imposer des loix que je ne puis observer moi-même ? Eh quel est celui qui peut renfermer du feu dans son sein ? Tout ce que je te dis , mon ame & mon cœur le pensent. Va donc , je te prie , trouver l'empereur , afin qu'il ne sache point que tu m'as vue avant lui. Ensuite elle mit sa tête sous la couverture de son lit , & ordonnant à Tiran d'y mettre la sienne , elle lui dit : Baise ma gorge pour ma consolation & pour ton repos ; ce qu'il fit de grand cœur. Après qu'il lui eut encore baisé les yeux & le visage ; l'on aime mieux ,

lui dit-elle, donner ces choses-là que de les posséder.

Tiran se retira pénétré de ses faveurs. Lorsqu'il parut dans la chambre de l'empereur, les médecins le blâmèrent de s'être levé sans leur permission. Il répondit, qu'ayant appris avec quelle précipitation & quelle inquiétude l'empereur étoit sorti, il se seroit levé quand il auroit dû lui en coûter la vie. J'étois inquiet de ma fille Carmésine, dit l'empereur; mais heureusement elle est rétablie. Jugez quel a dû être mon état, n'ayant plus d'autre fille qu'elle; car la reine de Hongrie est comme perdue pour moi. Le ciel m'a conservé la vie en sauvant ma chère fille du trépas. Allez la voir, vous ne sauriez douter du plaisir que vous lui ferez. L'entretien roula ensuite sur différentes choses, & les médecins ordonnant à Tiran de s'en retourner, il répondit qu'il ne pouvoit avoir de plus grand plaisir que d'être auprès de l'empereur, quand il se flattoit de lui être utile. L'empereur le remercia de la bonne volonté qu'il lui témoignoit, & en le congédiant, il lui dit encore de passer chez Carmésine.

Tiran fut charmé des conseils de l'empereur, il souhaitoit bien plus d'être où on l'envoyoit qu'au lieu où il étoit. Par malheur il trouva chez la princesse l'impératrice, qui le vit arriver avec grand plaisir, & lui parla beaucoup de ses blessures. Tiran

voyant bien qu'il ne pourroit parler en liberté à la princesse , sortit , dans la crainte que les médecins ne dissent à l'empereur qu'il y avoit demeuré trop long-tems. L'aimable Stéphanie le conduisit jusques sur l'escalier , & lui dit en le quittant : Seigneur , secourez-moi , ou donnez-moi la mort ; rien n'approche des maux que je souffre ; mais rien ne me tourmente comme la crainte de me voir couverte de honte par les suites d'une action qui n'a rien de criminel. Je ne me repens pas de ce que j'ai fait , mais je n'ai plus d'autre bien que mon amour & le bonheur dont les songes ou mon imagination me font jouir. Dites-moi , je vous prie , général , si je serai consolée de la douleur que j'éprouve. Le chevalier lui répondit : La bravoure & l'habileté du connétable rendent à présent sa présence absolument nécessaire au camp ; mais puisque la princesse m'ordonne de joindre l'armée , comme vous l'avez entendu , je vous promets que dès que j'y serai arrivé , je ferai tout ce qui sera possible pour vous le renvoyer. Stéphanie fut très-contente de cette réponse. Tiran s'en alla chez lui , où il trouva les médecins qui l'attendoient. Ils visitèrent ses blessures , qu'ils trouvèrent en fort mauvais état , car l'amour qu'il ressentait l'avoit prodigieusement échauffé.

Tandis que les chrétiens étoient au désespoir des blessures de Tiran , & qu'ils ne comptoient sur au-

cun avantage pendant son absence, le soudan envoya des ambassadeurs au camp pour traiter avec Tiran, de la paix ou de la guerre. On donna avis à l'empereur de leur arrivée, il leur manda de venir auprès de lui, en leur promettant toute la sûreté due à leur caractère.

Tiran commençoit à se mieux porter, tous les jours il alloit au palais, & l'on ne parloit que de son départ, lorsque les ambassadeurs arrivèrent à Constantinople. Cette nouvelle le suspendit. L'empereur envoya les principaux de la ville & de la cour, une lieue au-devant d'eux pour les recevoir. Le général alla jusqu'à la porte de la ville. Quand Abdalla Salomon l'aperçut, quoiqu'il fût ambassadeur du soudan, il mit pied à terre, & se mettant à genoux devant lui, il lui donna les plus grandes marques de respect, le remerciant de la liberté qu'il lui avoit rendue. Le général le pria de remonter à cheval; ils furent ensemble trouver l'empereur, qui les reçut avec d'autant plus de cérémonie, que le roi d'Arménie, frère de celui de Caramanie, étoit du nombre des ambassadeurs. Abdalla Salomon, comme le plus savant d'entr'eux, fut chargé de porter la parole, ce qu'il fit en ces termes :

» Seigneur, nous sommes envoyés à votre majesté de la part du terrible maître du monde, le seigneur des seigneurs qui professe la loi de Mahomet, le grand soudan de Babylone; & de

» la part du Grand-Turc , des souverains de l'Inde ,
 » & des autres rois qui se trouvent dans leur camp ,
 » pour vous proposer trois choses. Mais auparavant ils m'ont chargé de savoir de vos nouvelles , & de vous présenter leurs saluts. Le premier sujet de notre ambassade , c'est que l'on fasse une trêve de trois mois par mer & par terre. La seconde , c'est que le brave général à qui vous avez confié vos troupes , ayant par la force de son bras vaincu le roi de Caramanie , & celui de l'Inde , nous voulons savoir si vous voulez , pour la rançon du premier , que l'on vous donne trois fois son pécuniaire d'or , & quand les balances seront égales , nous les ferons peser à force de pierreries : pour le roi de l'Inde , nous offrons son poids du même métal , & la moitié au-delà. Le troisième article , c'est que si votre majesté veut faire une paix sincère , le sultan lui demande sa fille Carmésine , à condition que les mâles qui naîtront de leur mariage seront élevés dans la loi de Mahomet , & les filles dans celle de J. C. en laissant à la mère le libre exercice de sa religion. Par ce moyen nous pouvons terminer nos malheurs. Le sultan , en faveur de ce mariage , rendra toutes les villes & les châteaux de l'empire , dont il s'est emparé , & fera non-seulement la paix avec votre majesté , mais encore il vous défendra contre tous ceux qui voudront vous attaquer ».

L'empereur , après avoir entendu les propositions , se leva , & passa dans une autre chambre avec le général & tous ceux qui composoient son conseil. Ils convinrent unanimement qu'à cause des incommodités de Tiran , on accepteroit une trêve de trois mois. On fit entrer les ambassadeurs pour leur dire qu'en considération du Soudan & du Grand-Turc on acceptoit la trêve de trois mois , & que l'on réfléchirait sur les autres articles.

La trêve fut publiée de part & d'autre. L'empereur conféroit souvent avec ses conseillers , dont le plus grand nombre étoit d'avis de faire le mariage de la princesse , pour avoir une paix durable. On juge facilement quelles devoient être les alarmes de Tiran. Un jour qu'il étoit dans la chambre de Carmésine , il ne put s'empêcher de dire devant plusieurs demoiselles : Que je suis malheureux d'être venu ici ! Pourquoi ne pas mourir , puisque l'empereur & son conseil conspirent également contre une princesse si accomplie , & qu'ils veulent la livrer à un maure ennemi de Dieu & de notre sainte religion ? Le ciel l'a-t-il formée avec tant de charmes & tant de vertus , pour être la proie d'un barbare ? O cruel ambassadeur ! si j'avois prévu tous les maux que tu me causes , je ne t'aurois assurément pas donné la liberté. O cruel Abdalla ! je veux que tu saches par toi-même quels sont les maux que l'amour fait souffrir. Tu fais le malheur de la princesse

& le mien. Puis s'adressant aux demoiselles : Dites-moi, je vous conjure, leur dit-il, si on souffre plus dans l'absence de ce que l'on aime, qu'en sa présence. Les desirs me brûlent & m'enflamment à la vue de la princesse ; mais ce feu me conduit aux larmes ; & si je vois partir votre altesse, continuait-il en s'adressant à elle, l'état auquel je serai réduit ne se peut concevoir. Que pourrais-je faire autre chose que de mourir ? La princesse lui répondit : Tiran, si tu peux disposer de toi, n'ai-je pas la même autorité sur moi-même ? Et comment peux-tu croire que je me soumette à un maure, ni que je le puisse aimer, lui qui a autant de femmes qu'il lui plaît, sans en épouser aucune, & que rien n'empêche de les abandonner au premier caprice ; moi qui ai refusé tant de grands rois, qui m'ont demandée ? Si l'empereur & son conseil prennent cette résolution, ne crains pas de me voir balancer, je saurai leur résister avec fermeté. Que ton amour est foible, s'il a une autre idée de mon courage ! Comptes sur ta Carméline, elle saura se conserver pour toi ; elle saura défendre les droits de ton amour, comme tu as défendu les états. Je te fais mon seigneur ; commande, & j'exécuterai tes ordres. L'empereur vint troubler leur conversation ; son arrivée les embarrassa si fort, qu'ils ne purent lui dire de quoi ils s'entretenoient. Tiran s'étant un peu remis, lui dit cependant qu'ils parloient des ambassadeurs,

& de la folle hardiesse avec laquelle ils avoient demandé la princesse en mariage pour un chien, fils de chien, qui reniant le véritable Dieu tous les jours, n'auroit que de mauvais procédés pour elle. Mais si par hasard il l'obtient, continua Tiran, & qu'il la traite mal, qui pourra la défendre ? A qui demandera-t-elle du secours ? Pour moi, lorsque j'y pense je répands des larmes de sang ; il me prend des sueurs froides ; & je vous avoue que j'aime mieux mourir que de voir préférer un maure à tous les chevaliers de la chrétienté.

L'impératrice approuva le discours de Tiran, & ajouta ces mots avec vivacité : Ces ambassadeurs viennent ici pour nous insulter ; laissez-les faire, laissez tenir à l'empereur tous les conseils qu'il tient, nous savons bien, ma fille & moi, le parti que nous devons prendre ; & puisque vous êtes de notre sentiment, généreux chevalier, rapportez-vous-en à moi. Si l'on pousse ma patience à bout, je vous jure que ceux qui auront donné de mauvais conseils s'en repentiront d'une façon à épouvanter tous les autres. Mais si ce malheur arrivoit, il y a cent façons de mourir que je choisirois plutôt que d'en être témoin. De plus, qui m'empêcheroit d'aller avec ma fille en pays étranger, où nous pleurerions jour & nuit, puisque nous ne pourrions apporter de remède à nos maux ? Laissons tous ces discours, poursuivit-elle ; ils m'affligent si fort, que je ne puis

parler. Mais enfin , brave général , vos sentimens sont dignes de la bonne chevalerie , & j'aimerois mieux donner ma fille à un chevalier dont je connoîtrois les sentimens , quelque pauvre qu'il fût , qu'au maître du monde qui auroit le cœur mal placé. Ne croyez donc pas que rien puisse me séparer d'elle , que je n'aie trouvé un chevalier d'une extrême valeur , occupé de son bonheur & de celui des siens. La princesse lui dit : Mais madame , que sert la hardiesse que vous souhaitez à un bon chevalier , si elle n'est pas accompagnée de prudence ? Il est bien vrai que l'une & l'autre sont fort estimées dans le monde ; mais la prudence est plus utile aux grands seigneurs que la hardiesse.

L'empereur arriva dans cet endroit de leur conversation ; il en demanda le sujet. Le général lui dit : Seigneur , nous agitions une question qui mérite bien d'être examinée. L'impératrice dit , que si elle avoit un fils , elle aimeroit mieux qu'il eût la hardiesse en partage que toute autre qualité. La princesse convient que c'est en effet une grande vertu & fort à désirer ; mais qu'elle estime plus la prudence. C'est à votre majesté à décider. L'empereur leur répondit qu'il ne pouvoit le faire sans entendre les parties , & dit à la princesse de commencer. Elle s'en défendit long-tems , ne voulant pas parler devant l'impératrice sa mère ; mais enfin elle obéit. L'impératrice parla ensuite en faveur du courage ,

& ne manqua pas de citer l'exemple des grandes choses dont Tiran étoit venu à bout par son courage. La princesse répliqua en faveur de la prudence. Le bon empereur fut charmé de l'avoir entendue raisonner si bien. L'impératrice répondit encore quelque chose à l'avantage du courage, & cita tout ce que l'on dit sur le cœur & la façon dont il est placé, pour preuve de son autorité. Ensuite elle pria l'empereur d'avoir la bonté de juger. Il lui répondit qu'on ne pouvoit pas mieux parler qu'elles avoient fait l'une & l'autre, sans rien oublier de tout ce qui pouvoit être à l'avantage de leurs sentimens ; que le lendemain il leur rendroit réponse après avoir entendu les chevaliers & les docteurs. Alors il sortit de la chambre, & passant dans une autre, il assembla un conseil de chevaliers & de gens de loi, qui disputèrent long-tems entre eux sur le courage & sur la prudence, sans pouvoir s'accorder. Enfin après avoir fait compter les voix, & écrire l'arrêt, l'empereur parut le lendemain dans la grande salle à l'heure qu'il avoit indiquée. Toutes les dames s'y trouvèrent. Il se plaça sur la chaise impériale, l'impératrice à ses côtés, la princesse devant lui, & tous les barons & les chevaliers se placèrent pour entendre le jugement que l'on alloit prononcer. Quand on eut fait silence, l'empereur ordonna à son chancelier de publier la décision. Alors le chancelier se leva, mit un genou en terre, & lut :

Au nom du Père, du Fils, & du Saint-Esprit. Nous, Henri, par la grace de Dieu, empereur de Constantinople. Ayant entendu les raisons de part & d'autre, sur la dispute qui s'est élevée entre l'impératrice & la princesse ma fille ; ayant la grandeur de Dieu présente à l'esprit, dans le desir de juger avec équité. De l'avis de la plus grande partie de notre conseil, sans avoir aucun égard à l'amour que nous avons pour chacune d'elles, mais dans la seule vue de l'équité & de rendre la justice à qui elle appartient. Sur ce, considérant que la prudence est le plus grand présent que Dieu ait fait aux hommes, & qu'elle est comme le soleil, de qui tous les autres corps empruntent leur éclat ; mais que cependant il est nécessaire d'avoir du courage, sans quoi la prudence ne seroit d'aucune considération. Nous avons estimé qu'un chevalier qui joint la prudence à la valeur est accompli, & digne de la royauté. C'est pourquoi nous ordonnons à l'impératrice, qui a pris le parti du courage, de nommer la prudence auparavant quand elle en parlera, & que ce soit sans aucune aigreur, afin que la mère & la fille ne soient point désunies. Quand la sentence fut lue, les parties lui donnèrent des louanges, & presque tous ceux qui étoient présens dirent à l'empereur que d'un bon arbre il en venoit de bon fruit, & d'un bon chevalier un bon conseil. Les ambassadeurs du soudan, les rois de Cara-

manie & de l'Inde supérieure se trouvèrent à cette lecture. L'empereur tint un conseil avec son général & les autres chevaliers, dans lequel il fut résolu que l'on feroit une grande fête, après laquelle on donneroit réponse aux ambassadeurs. L'empereur donna le soin à Tiran d'ordonner des armes, des danfes, & de tout ce qui pouvoit être nécessaire. Tiran fit publier la fête pour le quinzième jour suivant.

Mais Stéphanie voyant que tous les grands seigneurs étoient revenus à cause de la trêve, & que le connétable demouroit au camp, lui écrivit une lettre infiniment tendre, par laquelle elle le conjuroit de venir la voir au plutôt. Le connétable lui répondit sur le champ, en lui donnant toutes les assurances de son amour & de sa reconnoissance; mais que son devoir le retenoit au camp, qu'il ne pouvoit quitter sans congé, & qu'aussi-tôt après la fête que l'empereur avoit fait publier, il feroit tout son possible pour se rendre auprès d'elle. L'écuyer qui lui avoit porté la lettre se chargea de la réponse. A son retour à Constantinople, il trouva Stéphanie qui s'entretenoit avec la princesse. D'abord qu'elle l'aperçut elle se leva & lui dit : Comment se porte ce que j'aime ? L'écuyer, sans lui répondre, fut baïser la main à la princesse ; ensuite lui en fit autant, & lui donna la lettre, qu'elle leva vers le ciel, comme pour la lui offrir. Après

en avoir fait la lecture , elles s'entretinrent sur le chagrin qu'elle avoit de ce que le connétable ne seroit point à la fête.

La veille du jour marqué pour la célébrer , le connétable vint à une lieue de la ville , & se tint caché très-soigneusement. Stéphanie ne vouloit pas absolument s'y trouver , puisque celui qu'elle aimoit ne devoit point y être. La princesse la pria si fort de l'accompagner , en l'assurant que si elle ne venoit pas , elle n'y iroit pas non-plus , qu'elle fut obligée de la suivre. Quand les messes furent dites avec beaucoup d'appareil , on fut à la place du marché , que l'on trouva couverte par le haut , de draps rayés de blanc , de vert & de tanné. Les côtés étoient cachés par des étoffes d'une grande richesse. Il y avoit des tables dressées tout autour de la place. Le côté destiné pour l'empereur étoit beaucoup plus riche , il étoit tendu de brocard d'or. L'empereur se mit au milieu de la table , & fit placer les ambassadeurs d'un côté , & de l'autre l'impératrice & sa fille Carmésine. Les rois de Carmanie & de l'Inde supérieure mangèrent à terre , parce qu'ils étoient prisonniers : Toutes les demoiselles & les dames d'honneur occupoient des tables à la droite de l'empereur. Les dames de la ville les servoient. Stéphanie étoit assise la première à cette table , à la gauche de l'empereur , & vis-à-vis d'elle tous les ducs & les grands seigneurs. On avoit

avoit dressé vingt-quatre buffets. Sur le premier on avoit placé toutes les reliques de la ville ; sur le second, tout l'or des églises. Il y en avoit dix autres remplis de toutes sortes de corbeilles & de paniers d'argent, que l'on avoit tirés du trésor, & qui tous étoient remplis de monnoie d'or. Dans les autres il y avoit des coupes d'or & des pierres précieuses, des plats & des salières de vermeil ; car tout ce qui étoit blanc servoit sur les tables. Tout l'argent monnoyé étoit dans des vases au pied des buffets, chacun desquels étoit gardé par trois chevaliers, auxquels Tiran en avoit confié le soin. Les chevaliers étoient vêtus de robes de brocard traînantes jusqu'à terre, avec une baguette d'argent à la main. En un mot, l'empereur montra ce jour-là de très-grandes richesses. Dans l'espace renfermé pour les tables, étoit une lice préparée pour les joûtes. Le général, le duc de Péra & le duc de Sinopoli étoient ce jour-là les tenans. On commença les joûtes pendant le repas. Le duc de Péra parut le premier avec des paremens de brocard d'or d'Alexandrie. Le duc de Sinopoli les portoit également de brocard, mais ils étoient verts & gris ; Tiran les avoit simplement de velours verd ; mais couverts de ducats pendans, chaque ducat en valoit plus de trente, de façon que ses paremens étoient d'un grand prix.

Un des jours de la fête, Tiran vint à la porte

de la princesse, il y trouva plaisir de ma vie, à laquelle il demanda ce que faisoit sa maîtresse ? Elle répondit : Pourquoi voulez-vous le savoir ? Si vous étiez venu plutôt vous l'auriez trouvée dans son lit, & si vous l'aviez vue comme moi, vous eussiez goûté la gloire du paradis. Si vous voulez, continua-t-elle, vous la trouverez qui vient de prendre sa robe, & qui va se peigner ; car nous autres nous nous grattons la tête quand les talons nous demangent. Mais à propos, pourquoi n'avez-vous pas mon Hyppolite avec vous ? Je le vois souvent triste, & cela m'afflige..... La princesse est-elle seule, dit Tiran ? N'y a-t-il ni espions, ni ennemis ? Puis-je entrer sans péril ? demoiselle, je vous demande aide & conseil. Entrez sans rien craindre, répondit Plaisir de ma vie. Fiez-vous à moi, je courrois autant de risque que vous, s'il y avoit quelque chose à craindre ; je connois les sentimens de la princesse, elle ne veut pas que votre amour demeure toujours sans récompense ; & pour moi j'ai tant de pitié de ce que vous souffrez, que je serai toujours prête à vous assister. Tiran entra dans la chambre, & trouva la princesse qui rattachoit ses beaux cheveux. Elle lui dit en le voyant : Qui t'a donné permission d'entrer ici sans mon consentement ? Si l'empereur vient à le savoir, il ne te pardonnera pas ta témérité. Va-t-en, je t'en conjure. Tiran ne s'embarrassant pas de ces paroles, s'appro-

cha d'elle, & la prenant dans ses bras, lui baïsa mille fois les yeux, la bouche & la gorge. Les demoiselles voyant que Tiran jouoit ainsi avec la princesse, étoient attentives autour d'eux sans remuer; mais quand il vouloit se servir de ses mains, elles venoient toutes au secours de leur maîtresse; elles entendirent venir l'impératrice; mais Tiran & la princesse n'étoient occupés que d'eux seuls dans le monde. Quand l'impératrice fut précisément à la porte, Tiran se jeta par terre & les filles mirent sur lui tous les habits qu'elles trouvèrent. La princesse s'assit sur lui en se peignant, sans faire semblant de rien. L'impératrice se mit à côté d'elle, & peu s'en fallut qu'elle ne s'assit sur la tête de Tiran. Elles s'entretenirent des fêtes, & demeurèrent en cet état jufques à ce qu'une demoiselle apporta les heures de l'impératrice, qui s'en alla les dire dans un coin de la chambre. La princesse ne se remua point, dans la crainte que sa mère ne s'aperçût de quelque chose; mais quand elle eut achevé de se peigner, elle passa la main sous la robe qui le couvroit, & caressoit son cher Tiran, qui lui baïsoit la main. Enfin pour sortir de cet embarras, toutes les demoiselles se mirent devant l'impératrice, & sans faire le moindre bruit, Tiran se leva & s'en alla avec le peigne de la princesse qu'il lui avoit pris.

Quand il fut hors de la chambre, il se crut en

sûreté ; mais à l'instant il apperçut l'empereur qui venoit chez la princesse avec un seul valet de chambre. Il retourna promptement sur ses pas , & dit à la princesse : Que ferez-vous de moi ? Voici l'empereur qui vient. Que je suis malheureuse ! lui répondit-elle , nous évitons un inconvénient pour tomber dans un autre. Je vous le disois bien que vous preniez mal votre tems. Aussi-tôt elle fit remettre les demoiselles devant l'impératrice , & fit passer Tiran derrière elles pour gagner une autre chambre. Là il se mit par terre , & on le couvrit de plusieurs matelas , afin de le cacher aux yeux de l'empereur , qui souvent entroit dans cette pièce.

L'empereur demeura chez sa fille jusques à ce qu'elle fût coëffée ; après quoi l'impératrice ayant fini son office , il sortit avec elle , suivi de toutes les demoiselles , pour aller à la messe. Quand elles furent toutes sorties , la princesse demanda ses gants , & dit qu'elle les avoit mis dans un endroit où nulle autre qu'elle ne les pourroit trouver. Par ce moyen elle entra dans la chambre où étoit Tiran & le dégagea. Tiran se leva , prit la belle Carmésine dans ses bras , la porta par la chambre , & la baisant mille fois , il se récrioit sur les charmes de son corps & de son esprit , & qu'il ne s'étonnoit pas que le sultan eût tant d'envie de la posséder. Elle lui répondit que l'amour lui faisoit illusion sur sa beauté ; que lorsqu'on aimoit bien , on vouloit en-

core plus aimer ; & que l'amant généreux se contentoit de la vue. Mérite donc toujours de conserver ta réputation , ajouta-t-elle , autrement tu seras plus cruel que Néron. Baïse-moi , & laisse-moi aller trouver l'empereur qui m'attend. Tiran n'eut pas le tems de lui répondre ni de rien faire de plus , car les demoiselles défendoient leur maîtresse , dans la crainte qu'elle ne fût décoiffée ; mais voyant que la princesse s'éloignoit & qu'il ne la pouvoit plus toucher avec les mains , il étendit la jambe , la glissa sous les jupes , & porta le pied jusques au lieu dont on lui avoit défendu l'approche ; alors la princesse sortit & fut trouver l'empereur , & la veuve Reposée fit sortir Tiran par la porte du jardin , sans que personne l'aperçût.

A peine Tiran fut arrivé dans sa chambre , qu'il quitta le bas & le foulier qui avoient eu le bonheur de toucher la princesse , il les fit richement broder avec des perles & des rubis qui valoient plus de vingt-cinq mille ducats , & les mit le jour indiqué pour les joûtes , mais sans aucune armure à cette jambe ; il avoit pour cimier , au-dessus de son armet , quatre petites colonnes d'or qui portoient un saint Graal , pareil à celui que conquît Galassé le bon chevalier ; au-dessus étoit le peigne que la princesse lui avoit donné , avec ce mot écrit , que tout le monde ne pouvoit pas lire , *point de vertu qui ne soit en elle.*

Au milieu de la lice étoit un superbe échafaud couvert de brocard, & au milieu de cet échafaud un fauteuil plus superbe encore, posé sur un pivot; la sage Sybille y étoit assise magnifiquement parée, elle tournoit continuellement, de façon que tout le monde pouvoit la voir; les déesses étoient assises à ses pieds, le visage couvert, parce qu'au sentiment des payens elles avoient des corps célestes. Autour des déesses on avoit placé les femmes qui avoient bien aimé, comme la reine Genievre qui avoit aimé Lancelot; la reine Yseult, maîtresse de Tristan de Léonois, Pénélope, Hélène, Briséis, Médée, Dalon, Déjanire, Ariane, Phédre, & plusieurs autres qui finirent par être trompées dans leurs amours; elles avoient toutes un fouet à la main. Les chevaliers qui étoient renversés par terre du premier coup, on les conduisoit sur l'échafaud, & la sage Sybille les condamnoit à la mort, en leur disant qu'ils avoient été des amans pervers. Mais les autres déesses se mettant à genoux, obtenoient que cette peine fût changée en celle du fouet. Alors on désarmoient publiquement le chevalier, après quoi elles le faisoient de toutes leurs forces, en le faisant descendre de l'échafaud.

Ceux qui devoient joûter entrèrent dans la lice avant le jour. On ne laissoit joûter que ceux qui avoient des paremens de soie ou de brocard, brodés de brillans d'or & d'argent. Le comtable, averti

de la fête , avoit préparé tout ce qui lui étoit nécessaire pour y venir sans être connu. Au milieu du dîner de l'empereur , il entra dans la grande salle , vêtu de la sorte : ses paremens étoient de deux couleurs , une partie de brocard & le fond cramoisi , l'autre de damas violet , brodé d'épics qui étoient formés par de grosses perles , & dont les tiges étoient d'or. Son armet étoit couvert de la même étoffe. Il marchoit à la tête de trente gentilshommes qui portoient un manteau cramoisi doublé moitié de martres zibelines , & moitié d'hermines. Les deux chevaliers qui l'accompagnoient avoient des robes de brocard. Toute la suite avoit le visage couvert de chaperons que l'on porte à cheval. Il avoit avec lui six trompettes , & il suivoit une demoiselle magnifiquement parée , qui portoit une chaîne d'argent qu'elle tenoit d'un bout , & qui de l'autre étoit attaché au cou du grand connétable. Il menoit avec lui douze mulets , dont les bats étoient cramoisis , & les sangles recouvertes de soie de la même couleur : l'un portoit son lit , un autre étoit chargé d'une grosse lance couverte de brocard ; il y en avoit six portées avec la même cérémonie. Enfin , avec ses mulets chargés de son équipage , il fit le tour de la lice. Il salua profondément l'empereur , aussi bien que tous ceux devant lesquels il passa. L'empereur leur voyant à tous le visage couvert , envoya demander le nom de ce chevalier fameux. On lui ré-

pondit que c'étoit un chevalier qui cherchoit les aventures, sans vouloir dire autre chose. Puisqu'il ne veut pas se nommer, dit l'empereur à celui qu'il avoit chargé de la commission, c'est un bon prisonnier d'amour. Va demander, continua-t-il, à la demoiselle qui le tient enchaîné, quel est l'amour qui l'a soumis. Si elle ne te répond rien, lis ce que le chevalier porte sur son bouclier. Le valet de chambre ayant apporté pour toute réponse, que le sort du chevalier venoit d'une demoiselle qui l'avoit réduit à ce point en consentant à sa volonté. Mais as-tu lu, lui demanda l'empereur, ce qu'il y a d'écrit sur son bouclier ? Seigneur, lui répondit-il, il y a en espagnol & en françois : Maudit soit l'amour qui me l'a fait si belle, s'il ne la rend sensible à mes peines.

Le connétable étoit déjà dans la lice avec la lance sur la cuisse, demandant avec qui il jouteroit ? On lui répondit que ce seroit avec le duc de Sinopoli. Ils firent plusieurs belles courses ; à la quatrième le connétable le rencontra si vigoureusement, qu'il le fit sauter de la selle par terre, d'où il fut conduit sur l'échafaud, condamné par la Sybille, & fouetté par les dames comme trompeur en amour. Cette cérémonie étant achevée, le connétable recommença à courir contre le duc de Péra, qu'il rencontra dans la visière à la deuxième course, & le renversa lui & son cheval. Quel chercheur d'aven-

tures ! dit Tiran ; il a déjà abattu mes deux meilleurs amis. Il monta sur le champ à cheval , prit son armet & vint dans la lice avec une grosse lance. Pendant ce tems on porta le duc , qui avoit repris ses esprits , à l'échafaud de la sage Sybille ; il lui arriva la même chose qu'au duc de Sinopoli. Quand le connétable sut que Tiran s'étoit mis sur la lice , il dit qu'il ne vouloit plus joûter. Les juges déclarèrent qu'il devoit faire les douze carrières , comme on étoit convenu. Les dames & tous les spectateurs rioient de ce que le chevalier inconnu avoit renversé les deux ducs. Attendez , leur dit l'empereur , il se pourroit bien faire qu'il renversât aussi notre général. C'est ce qu'il ne fera pas , reprit la princesse , la sainte Trinité le garantira de ce malheur , & s'il le fait tomber de cheval , il pourra bien se dire un chevalier de bonne aventure. Sur mon Dieu , répondit l'empereur , je n'ai point vu de mon tems abattre deux ducs en deux carrières , & se trouver en aussi bonne disposition que ce chevalier ; car enfin , aucun des miens n'en peut faire autant ; il faut que ce soit quelque roi ou fils de roi. Je meurs d'envie de savoir son nom ; car je crains qu'il ne s'en aille sans nous le dire , pour ne pas faire de peine aux deux ducs. Il ordonna donc à deux demoiselles des plus belles & des mieux parées , d'aller trouver le chevalier de la part de la princesse , & de lui demander son nom ,

qu'elle desiroit fort savoir. Les deux demoiselles firent lui faire le compliment. Vous pourrez dire, leur répondit-il, à la princesse, que je suis de l'extrémité du couchant. Les demoiselles rapportèrent cette réponse.

Le connétable fut ensuite obligé de courir contre le général Tiran; mais après avoir mis la lance en arrêt, il la porta toujours haute. Tiran le voyant venir à lui en cet état, leva sa lance aussi pour ne le pas rencontrer, ce qui l'affligea beaucoup: il s'en expliqua même en termes piquans, que le héraut rapporta au connétable. Celui-ci le chargea de dire à Tiran qu'il n'en avoit usé de la sorte que par honnêteté; mais qu'il prît garde à lui, qu'il alloit à présent lui faire le même parti qu'aux autres. Il demanda pour lors la plus grosse de ses lances, qu'il leva encore comme la première fois. Tiran, furieux de ne pouvoir venger ses amis, jeta de colère sa lance par terre. Ceux que l'empereur avoit envoyés saisirent promptement les rênes du cheval du connétable pour l'empêcher de s'en aller. Les juges vinrent à lui, & le conduisirent, en lui rendant toute sorte d'honneurs, à l'échafaud de la Sybille, devant laquelle ils lui ôtèrent son armet. Les déesses le requrent à merveille. Quand elles le reconnurent pour le grand connétable, elles le firent asseoir dans le beau fauteuil de la sage Sybille, où elles le servirent à l'envi. L'une le peigna, une

autre lui essuyoit le visage. Enfin chacune d'elles étoit empressée autour de sa personne. Ces attentions devoient durer jusques à ce qu'un autre eût mieux fait que lui. L'empereur fut charmé d'apprendre que c'étoit le connétable. Le bruit qui se répandit de son nom causa une si grande joie à Stéphanie , qu'elle s'en trouva très-mal. Aussi Aristote dit que la joie qui vient d'un grand amour est aussi dangereuse aux filles que la plus grande douleur. Les médecins , qui n'étoient pas loin ; la secoururent promptement. L'empereur lui demanda ce qui lui avoit fait mal : Elle lui répondit que son habit étoit trop ferré.

Le connétable demeura tout le jour dans le fauteuil ; car il ne se trouva personne qui pût l'en faire sortir. Quand la nuit fut venue , on joûta aux flambeaux. Les danses , les farces , & les intermedes qui succédèrent au souper , rendirent la fête superbe , & la firent durer jusqu'à trois heures après minuit. L'empereur & sa maison furent alors se coucher. Il avoit fait accommoder un bel appartement dans le marché , où il se retira avec toutes les dames , afin de ne point quitter un moment les fêtes. Elles durèrent pendant huit jours. Le lendemain il y eut plusieurs chevaliers qui firent des efforts inutiles pour avoir le fauteuil du connétable. Il se présenta un chevalier bien armé , parent de l'empereur , qui se nommoit le Grand-noble : il portoit sur la croupe

de son cheval une demoiselle debout, qui avoit les bras sur ses épaules, & dont la tête excédoit son armet. Il avoit écrit sur son bouclier en lettres d'or : que tous ceux qui sont amoureux, la regardent bien, ils n'en sauroient trouver de meilleure. Il en étoit venu un autre auparavant, qui portoit une demoiselle, comme saint Christophe porte J. C. sur l'épaule. Il avoit écrit sur les paremens & sur la tête de son cheval : Je l'aime & je l'honore, rendez-lui tous honneurs ; car elle est la meilleure de toutes. Tiran joûta avec le Grand-noble. Ils firent ensemble les plus belles courses, & ils se rencontrèrent enfin d'une façon qui pensa leur coûter la vie ; car Tiran ayant touché le haut du bouclier, le coup glissa & frappa si fort dans l'armet, qu'il le renversa par-dessus la croupe de son cheval. Comme sa taille étoit pesante, il fit une chute si violente, qu'il se cassa deux côtes ; pour lui, il rencontra Tiran au fort de l'écu ; & comme la lance étoit fort grosse, elle ne put se rompre, le cheval de Tiran recula trois pas, & donna des genoux en terre. Tiran se sentant tomber, défit promptement ses étriers ; mais il fut obligé de porter la main droite à terre : le cheval mourut sur le champ. Le Grand-noble fut conduit à l'échafaud, malgré la douleur qu'il ressentoit, & fut fouetté comme les autres, moins fort cependant, à cause de l'état où il étoit. Pour Tiran, parce qu'il étoit tombé avec son cheval,

qu'il avoit perdu les étriers , & qu'il avoit mis une main à terre , les juges le condamnèrent à joûter dans la suite sans paremens , sans éperons & sans gantelet du côté droit. Tiran voyant qu'il avoit reçu cet affront par la faute de son cheval , fit vœu de ne joûter jamais que contre un roi ou contre un fils de roi. Le connétable sortit de son fauteuil , & tint les joûtes à la place de son cousin. Les fêtes furent aussi belles le huitième jour qu'elles l'avoient été le premier. L'on fut servi avec la même abondance , & tous les plaisirs se répétèrent avec un égal succès.

Le lendemain du jour que Tiran eut abandonné les joûtes , il parut avec un riche manteau de velours noir , brodé & couvert de brillans en forme de feuilles de sycomore , avec la même chevelure dont on a parlé. Mais avant que de sortir de chez lui , il envoya le plus beau & le meilleur de ses chevaux avec les paremens & tout ce dont il s'étoit servi dans les joûtes , en présent , au Grand-noble , ce qui fut estimé quarante mille ducats. Tiran s'entretenoit & se divertissoit continuellement avec l'impératrice & les seigneurs de la cour ; mais il étoit encore plus souvent avec les dames. Il changeoit tous les jours d'habit , sans quitter son bas & son foulier favori. La princesse lui dit le jour que les fêtes furent terminées , en allant à la ville de Péra , devant Stéphanie & la veuve Reposée : Qu'est-

ce donc que cette mode ? de quel pays vient-elle ? l'apportez - vous de France ? Il lui conta la vérité & le bonheur qu'avoit eu son pied , bonheur qu'il croyoit que ses péchés l'empêchoient d'obtenir. La princesse lui répondit qu'elle s'en souvenoit à merveille. Mais il viendra un tems, continua-t-elle , où les deux jambes auront le même droit. Tiran pénétré de cette promesse , sauta au bas de son cheval , sous prétexte que ses gants étoient tombés , & baisa la jambe de la princesse à travers sa robe.

Lorsqu'ils furent arrivés à la ville de Péra , & qu'ils prenoient leurs armes , on dit à l'empereur qu'il paroissoit neuf galères. Il ordonna que l'on ne commençât point le tournoi , sans savoir ce que c'étoit. On ne fut pas long-tems dans l'incertitude : on apprit avec beaucoup de joie que ces bâtimens étoient François , & commandés par un cousin de Tiran , à qui le roi de France , dont il avoit été page , avoit donné la vicomté de Branches. Sur le bruit des exploits de son cousin , il avoit désiré de le voir & de servir sous lui. Plusieurs chevaliers & gentilshommes ayant eu le même dessein , le roi leur avoit donné cinq mille archers , pour montrer à Tiran le cas qu'il faisoit de ses belles actions. Ces francs - archers avoient un écuyer & un page. Ils avoient reçu leur paie pour six mois. Le cousin de Tiran vint d'abord en Sicile , où le roi , qui le connoissoit , le reçut bien , & lui fit

présent de plusieurs chevaux. Tiran étant informé de l'arrivée de son cousin, monta dans une petite barque avec le connétable, & plusieurs autres François, pour aller au-devant d'eux. Ils s'embrasèrent tendrement, & furent ensemble saluer l'empereur. Les dames & toute la cour, & jusques aux ambassadeurs, qui n'étoient point encore partis, s'empresèrent, par rapport à Tiran, à bien recevoir ces nouveaux venus. L'empereur remit le tournois au lendemain.

Dès le matin ils s'armèrent tous, aussi bien que Tiran; car l'empereur lui demanda cette grace, en l'assurant qu'il le pouvoit sans aller contre son vœu, parce que ce n'étoit pas une joûte. Le vicomte de Branches parut superbement armé: il demanda un cheval à son cousin pour le tournois, dans lequel il vouloit absolument paroître, malgré tout ce qu'on lui put alléguer des fatigues du voyage. Tiran le voyant ainsi déterminé, lui envoya dix de ses meilleurs chevaux. L'empereur lui en fit présent de quinze magnifiques. L'impératrice lui en donna un pareil nombre, & la princesse, par ordre de son père, lui en envoya aussi dix. Le connétable en joignit sept à tous ceux-là. Enfin tant de comtes & de ducs lui en envoyèrent, qu'en un moment il s'en trouva quatre-vingt-trois des meilleurs de la ville. Il parut avec un parement que le roi de France lui avoit donné; il étoit brodé par-tout de lions qui avoient

de fort grosses chaînes au cou ; ces lions étoient terrassés par des amours qui portoient des sonnettes d'argent , ce qui formoit aux moindres mouvemens du cheval une espece de carillon tout-à-fait singulier. Il entra dans le camp huit cents chevaliers à l'éperon d'or. Ils convinrent que l'on ne recevroit que ceux qui auroient reçu l'ordre de chevalerie , & qui auroient des paremens de soie , de brocard , ou de broderie d'or & d'argent ; ce qui fut cause qu'un grand nombre , pour être du tournois , se firent recevoir chevaliers. Le vicomte sachant le règlement , & n'étant pas chevalier , pour ne pas contrevenir aux ordres de l'empereur , mit pied à terre , quand tous les autres furent dans le camp ; & montant sur l'échafaud de l'impératrice , il la supplia de lui donner l'ordre de chevalerie. La princesse prit la parole , & lui dit , qu'il seroit plus convenable que l'empereur lui accordât cette grace. Madame , lui répondit-il , j'ai fait vœu de ne le recevoir jamais de la main d'aucun homme. J'aime une femme mariée , c'est pour elle que je suis venu ici ; j'ai trouvé tant d'honneur en elle , qu'il faut absolument que ce soit une dame qui m'arme chevalier.

L'impératrice fit savoir à l'empereur cette proposition ; il vint avec les ambassadeurs , & lui dit d'accorder la demande , ce qu'elle exécuta. Elle envoya chercher une épée d'or de l'empereur , qu'elle
lui

lui ceignit. L'empereur fit apporter ensuite des éperons d'or, où dans chaque pointe il y avoit un diamant, un rubis, ou un saphir; il les remit entre les mains de deux filles du duc; avec ordre de n'en chauffer qu'un, parce que celui qui veut être armé par les dames, étant obligé de porter moitié or & moitié argent, ne pouvoit porter qu'un éperon de ce métal. L'épée peut être d'or, & la robe brodée; mais les bas & les paremens doivent être or & argent. C'est l'usage que la dame baise le chevalier qu'elle a reçu, aussi l'impératrice le baisait-elle. Ensuite le vicomte descendit de l'échafaud & entra dans le camp. Le duc de Péra commandoit la moitié de ceux qui s'y trouvoient, & Tiran étoit à la tête de l'autre moitié. Pour se reconnoître ils portoient sur leurs têtes des banderoles blanches & des banderoles vertes. Tiran fit d'abord marcher deux chevaliers; le duc envoya contre eux un pareil nombre, qui commencèrent à se charger vigoureusement. Ceux-là furent suivis de vingt, & ceux-ci de trente; de façon, que peu-à-peu les troupes se mêlèrent, & chacun combattoit de son mieux. Tiran regardoit combattre sa troupe. Quand il s'aperçut qu'elle avoit du dessous, il se jeta dans le fort de la mêlée, & rencontra un chevalier qu'il renversa avec sa lance. Alors il mit l'épée à la main, & frappant de tous côtés, tout le monde étoit dans l'admiration des grands coups qu'il portoit, & du

grand courage qu'il témoignoit. L'empereur étoit charmé de voir ces beaux faits d'armes. Quand ils eurent duré l'espace de trois heures , l'empereur monta à cheval , & se mit au milieu des combattans , que la colère emportoit , & dont il y avoit plusieurs de blessés. Après que tous les chevaliers furent défarmés , ils se rassemblèrent pour se divertir , & s'entretenrent de leur combat. Tous les étrangers convinrent qu'il étoit le plus beau que l'on eût vu, soit par la magnificence , soit par la façon dont les chevaux étoient conduits. L'empereur se mit à table avec tous les chevaliers qui avoient été au tournoi.

Après le dîner on vint dire à l'empereur qu'il étoit arrivé dans le port un vaisseau tout couvert de noir. Dans le tems qu'on en parloit, quatre demoiselles entrèrent dans la salle , elles parurent de la plus grande beauté , quoique dans le plus grand deuil. Leurs noms étoient admirables. La première se nommoit Honneur , & son maintien répondoit à un si beau nom ; la seconde, Chasteté ; la troisième, Espérance , parce qu'elle avoit été baptisée dans le Jourdain ; & la quatrième se nommoit Beauté. Elles vinrent toutes saluer l'empereur ; l'Espérance étoit à leur tête , qui lui parloit ainsi :

La grandeur & la réputation de votre majesté , nous ont engagées à venir implorer vos bontés. La fortune ennemie qui nous a condamnées à un éter.

nel exil, nous a imposé des loix cruelles & barbares, qui ne nous permettent de jouir d'aucun repos. Nous arrivons ici avec notre maîtresse à l'ombre de votre grandeur, dans l'espérance d'y trouver ce roi fameux, qui se fait nommer dans le monde le grand Artus, roi de l'île d'Angleterre, pour demander à votre majesté si elle n'a point entendu dire en quel lieu il peut être. Il y a déjà quatre ans que nous voyageons avec sa sœur Urgande la déconnue. Nous avons couru toute la mer noire, & vous voyez devant vous des demoiselles de sa cour qui pleurent sans cesse. L'empereur ne lui donna pas le tems d'en dire davantage. Dès qu'il fut que la sage Urgande, sœur du roi Artus, étoit arrivée, il se leva de table, & prit le chemin du port avec tous les chevaliers. Il montèrent dans le vaisseau, où ils trouvèrent Urgande sur un lit noir & vêtue de velours noir, la tenture de tout le bâtiment étoit de la même couleur. Elle avoit auprès d'elle cent trente demoiselles, toutes d'une grande beauté & qui n'avoient que seize ou dix-sept ans.

L'empereur fut reçu avec tout le respect qui lui étoit dû. Quand il fut assis, il dit : Consolerez-vous, généreuse reine, dans peu vous reverrez ce que vous cherchez avec tant d'inquiétude. Je suis charmé de votre arrivée, je pourrai vous rendre tous les honneurs que vous méritez. Il est venu chez moi

quatre demoiselles de votre part , qui m'ont demandé des nouvelles du roi des Anglois. Tout ce que je puis vous dire , c'est que j'ai en ma puissance un chevalier de haut état , que personne ne connoît , & dont jamais je n'ai pu savoir le nom. Il a une épée très-particulière , qu'il appelle Scalibor , & qui me paroît très-bonne ; il est accompagné d'un vieux chevalier qui se fait appeler Foi-sans-pitié. Quand la reine Urgande eut entendu ces paroles , elle se leva promptement , & se jettant à ses genoux , elle le conjura de lui permettre de voir ce chevalier. L'empereur le lui promit , & l'ayant relevée , il lui donna la main pour aller au palais. Lorsqu'ils y furent arrivés , il la mena dans une chambre où il y avoit une très-belle cage d'argent.

Dans ce moment le roi Artus qui étoit enfermé tenoit son épée nue sur ses genoux , & la tête baissée , il la regardoit avec une extrême attention. La reine Urgande le reconnut d'abord ; mais quelque chose qu'elle lui pût dire , il ne voulut pas lui répondre. Foi-sans-pitié la reconnut aisément , il courut aux bords de la cage pour lui faire la révérence , & lui baïsa la main. Le roi Artus , toujours dans la même situation , dit :

Le devoir des rois est d'inspirer la vertu , les biens de l'autre vie sont les seuls desirables. Les saints docteurs & les philosophes conviennent égale-

ment que qui possède une vertu, les a toutes, & que c'est n'en posséder aucune, que de manquer d'une seule. Je vois donc ce malheureux monde tourner & aller de mal en pis. Je vois des hommes pervers qui trompent en amour, & qui sont dans la prospérité; des dames & des demoiselles qui aimoient autrefois avec loyauté, & qui se rendent à l'or & à l'argent. Mais, lui dit le chevalier Foi-sans-pitié, à l'instigation de la princesse, n'y a-t-il personne au monde qui aime véritablement ? & puisque votre majesté voit tout dans son épée, que doit aimer une demoiselle ? Je vais le voir, répondit le roi, puis je le dirai. Et s'étant tû quelque tems, il répondit ainsi : Amour, haine, desir, espérance, désespoir, crainte, honte, hardiesse, colère, plaisir & tristesse ; voilà tout ce que doit penser une noble & chaste demoiselle. Foi-sans-pitié lui demanda ensuite quels étoient les défauts des hommes. Lorsqu'il eut regardé dans son épée, il dit : Sage sans bonnes œuvres, vieux sans honneur, jeune sans obéissance, riche sans miséricorde, évêque sans soin, roi sans bonté, pauvre sans humilité, chevalier sans vérité, fourbe sans remords, peuple sans loix. L'empereur lui demanda quels étoient les biens de nature ? Le roi répondit qu'il y en avoit huit ; grande postérité, grandeur & beauté de corps, grande force, grande légèreté, santé, bonne vue, jeunesse & gaieté. L'empereur voulut

savoir ensuite quels sont les devoirs d'un souverain. Le roi répondit : Il doit conserver la paix & l'union dans ses états ; avoir toujours la justice pour l'objet de toutes ses actions ; éviter toute espèce de tyrannie ; ne rien faire que dans la vue de Dieu ; aimer son peuple comme son propre fils ; avouer qu'il est fils de l'église , la défendre de toutes ses forces , & travailler à l'augmentation de la foi ; il doit être bon , fidèle & véritable envers ses sujets , punir les méchans , protéger les malheureux , & tous ceux qui aiment la vertu.

Après diverses questions auxquelles il répondit avec la même sagesse , on ouvrit les portes de la cage , où entra quiconque le voulut. On ôta au roi son épée , & dans le moment il ne se souvint plus de tout ce qu'il avoit dit. L'empereur la lui fit rendre pour lui demander ce que c'étoit que l'honneur , chose que jamais ne lui avoit pu dire , ni chevalier , ni docteur. Le roi Artus regarda son épée , & dit : Rien de plus nécessaire dans une haute naissance , que de connoître l'honneur. Ceux qui ont des sentimens nobles l'aiment & le recherchent sans cesse. Comment pourroient-ils l'acquérir , s'ils ne le connoissoient pas ? L'empereur pria ensuite Foi-sans-pitié de lui demander ce qui étoit nécessaire à l'homme d'armes ? Il doit , dit-il , pouvoir soutenir le harnois , supporter la faim , la soif , les veilles , les insomnies , & toutes sortes de maux &

de fatigues ; il doit exposer continuellement sa vie pour la justice & pour le bonheur des hommes ; par ce moyen il ira en paradis , tout autant que s'il étoit vierge ou qu'il eût été religieux ; qu'il voie répandre son sang sans émotion ; qu'il soit adroit à se défendre & à attaquer ; qu'il ait honte de fuir. Un autre lui demanda comment on pouvoit acquérir la sagesse ? Le roi répondit qu'il y avoit plusieurs moyens , la prière , l'étude , & une continuelle attention. L'empereur voulut savoir après cela quels étoient les biens de la fortune. Il lui fut répondu que c'étoient les richesses , les honneurs , une femme belle & vertueuse , un grand nombre d'enfans ; enfin le bonheur de plaire à tout le monde. Le même fut curieux de savoir les parties de la noblesse. L'épée inspira au roi que le chevalier noble devoit chercher les actions illustres , être vrai , courageux , reconnoissant envers Dieu. Il répondit à la question de l'empereur qui vouloit savoir ce que devoit penser un chevalier vaincu. Que Dieu donnant la victoire à qui il lui plaît , il doit s'humilier devant lui , mais se consoler en pensant que les plus grands princes ont été vaincus , que ses péchés méritoient une plus grande punition , & que la fortune l'a voulu ainsi par son inconstance. L'empereur , dans la crainte de le fatiguer , fit ôter l'épée ; & le roi Artus ne voyoit & ne discernoit aucun objet.

Mais la reine Urgande tira de son doigt un rubis qu'elle lui passa devant les yeux , il reprit incontinent l'usage de ses sens , & la vint embrasser avec tendresse. Alors elle lui dit : Mon frère , rendez graces à l'empereur , & témoignez-lui votre reconnaissance , saluez l'impératrice & la princesse sa fille. Le roi Artus s'en acquitta avec toute la politesse imaginable , & tous les chevaliers vinrent lui baiser la main.

On passa ensuite dans la salle où tout étoit préparé pour le bal. L'empereur pria beaucoup la reine Urgande de danser , puisqu'elle avoit retrouvé la seule chose qu'elle desiroit. Pour obéir , elle envoya chercher dans son vaisseau des habits convenables , & passa dans une chambre avec ses demoiselles ; elles se parèrent toutes avec des habits de damas blanc doublé d'hermines , les jupes étoient de même parure. La reine sortit la dernière ; elle avoit une jupe de satin gris découpé & brodé de fort belles perles , son habit étoit de damas verd couvert de brillans d'or , & portoit pour devise , de ces roues que les chevaux tournent pour faire monter l'eau dans les jardins , les vases des roues étoient d'or & percés par-dessous , les cordes étoient aussi d'or , mais émaillé ; on lisoit ces mots , écrits avec de grosses perles : *C'est un travail perdu , parce qu'on n'en connoît pas le défaut.* En cet état , la reine vint saluer l'empereur , & lui dit : C'est un grand effort que ce-

lui d'arriver à une fontaine & de ne pas boire quand on est bien altéré ; sans dire autre chose , elle prit Tiran par la main , & ils dansèrent ensemble pendant long-tems. Le roi Artus se leva & dansa avec la princesse .

Quand les danses furent finies , la reine Urgande pria l'empereur de vouloir bien venir avec le roi son frère souper dans son vaisseau ; elle accompagna cette prière de beaucoup d'éloges , que l'empereur la pria de supprimer. Il lui répondit que touché de ses vertus & de la tendresse qu'elle avoit témoignée pour le roi son frère , en le cherchant avec tant de fatigues , il se feroit toujours honneur de lui obéir : ainsi l'empereur , l'impératrice & la princesse Carmésine se levèrent , toute la compagnie les suivit & prit le chemin du vaisseau. L'empereur donna le bras à la reine , le roi Artus à l'impératrice , & Foi-sans-pitié à la princesse : ils entrèrent en cet ordre dans le navire qu'ils trouvèrent paré de brocard d'or & parfumé des odeurs les plus agréables. Tous les chevaliers & toutes les dames se mirent à table , ils furent magnifiquement servis. Après le souper l'empereur & sa compagnie prirent congé de la reine & du roi son frère , sans pouvoir revenir de l'étonnement où le souper qu'on venoit de leur donner les mettoit ; car cette fête avoit tout l'air d'un enchantement. L'empereur s'assit sur le bord de la mer , toute la cour se mit autour de lui pour at-

tendre Tiran qui étoit demeuré sur le vaisseau avec tous ses parens ; ils se mirent dans une chaloupe pour arriver à terre. L'impératrice qui le vit venir, dit à la princesse & aux demoiselles : Voulez-vous que nous fassions une plaisanterie à Tiran ? Ordonnons à un de ces esclaves maures qui le doivent porter à terre, de le faire un peu tomber dans l'eau, & de mouiller au moins ce bas brodé qu'il porte depuis quelque tems sans le quitter : je vous avoue que je suis curieuse de savoir s'il le porte par amour ou par désespoir ; & le voyant mouillé, il lui échappera peut-être quelque chose qui satisfera notre curiosité. Cette idée fut approuvée, & le maure, suivant l'ordre qu'il en avoit reçu, marcha dans l'eau jusqu'auprès de la chaloupe, mit Tiran sur son cou, & quand il fut près de la terre, il le laissa tomber, comme si le poids eût été trop fort, & quoiqu'il eût dessein de ne lui mouiller que les jambes, il le baigna tout entier. Tiran en se relevant s'aperçut que l'impératrice, la princesse, & toutes les dames faisoient de grands éclats de rire ; il se douta que cette plaisanterie étoit faite par leur ordre. Il prit le maure par les cheveux, & le pria doucement de se mettre par terre ; ce qu'il fit, parce qu'il sentit qu'il l'y obligeroit aisément. Alors Tiran lui mit sur la tête le pied du soulier brodé, & jura dans ces termes : Je promets à Dieu & à la dame que je sers de ne jamais dormir dans aucun lit, & de ne point

mettre de chemise jusqu'à ce que j'aie tué ou fait prisonnier un roi ou fils de roi. Pour lors il lui mit ce même pied sur la main droite, & lui dit : Tu m'as fait un affront, mais je ne m'en offense point, parce que c'est en présence de l'impératrice. Le vicomte de Branches arriva dans ce moment, & mettant le pied sur le corps du maure : Ce que tu as fait, lui dit-il, ne mérite pas d'être puni, parce que tu as suivi les ordres qui t'ont été donnés ; mais je promets à Dieu de ne retourner jamais dans ma patrie qu'après m'être trouvé dans une bataille où il y ait plus de quarante mille maures, que je n'en sois vainqueur, soit en commandant les chrétiens, soit en combattant sous les bannières de Tiran. Le connétable s'approcha ensuite, & mettant le pied sur la tête du maure, il dit : L'attachement & l'extrême amitié que j'ai pour Tiran me donnent envie de plus en plus de signaler mon courage ; je fais vœu à Dieu & à la belle dame dont je suis l'esclave, de porter ma barbe & de ne point manger de viande assis que je n'aie pris la bannière rouge du grand souldan sur laquelle l'hostie & le calice sont représentés. Hyppolite vint après, qui mit son pied sur le cou du maure, & dit : J'ai résisté aux efforts des Turcs pour augmenter ma réputation & pour me rendre digne d'un maître tel que Tiran & de la dame que je sers ; je jure donc de ne manger ni pain ni sel, & de prendre tous mes repas à genoux & sans jamais dormir dans

un lit, que je n'aie, de mes propres mains & sans le secours de personne, tué trente maures ; & prenant le maure par les cheveux, il lui sauta sur les épaules, & dit : J'espère vivre long-tems ; & montrant son épée : elle satisfera bientôt mon desir. Quand Tiran eut vu que ses parens s'engageoient pour l'amour de lui, il ôta tous les diamans, les perles & les rubis qu'il portoit à son soulier & à son bas, & les donna au maure avec un riche manteau & tout ce qu'il avoit sur lui, à la réserve de la chemise, du bas & du soulier. Le maure se racheta.

Les ambassadeurs du soudan furent étonnés de la magnificence de ces fêtes ; mais quand ils entendirent les vœux que Tiran & ses parens venoient de faire, ils ne comptèrent plus sur la paix. En conséquence de cette idée, Abdalla-Salomon dit à l'empereur que s'il y avoit sûreté pour eux sur le chemin, ils partiroient sans attendre aucune réponse. L'empereur, sans lui rien dire, retourna avec les dames & les chevaliers qui l'accompagnoient, à Constantinople. Le lendemain après la messe, la même compagnie se rendit au marché qui se trouva paré comme les jours précédens, & l'empereur répondit aux ambassadeurs du soudan en présence de tout le peuple : C'est avec bien du regret que j'ai entendu des paroles qui ont autant offensé Dieu que les vôtres, & pour rien au monde je ne voudrois les répéter ; je me contente d'avoir prouvé ma pa-

tience en les écoutant. Mais comme je ne veux rien faire qui puisse déplaire à Dieu, ni qui soit opposé à la sainte foi catholique, je ne puis donner ma fille à un homme qui n'est pas de notre religion. Pour répondre à une de vos propositions, je vous dirai que je ne puis donner la liberté au roi de Caramanie & à celui de l'Inde supérieure, quelque somme d'argent que vous me proposiez, à moins que par une paix sincère ils ne me rendent tous mes états. Les ambassadeurs, après cette réponse, se levèrent & prirent leur congé, & retournèrent vers le soudan.

Fin du premier volume.

T A B L E

D E C E V O L U M E .

<i>P</i> R É F A C E de l'éditeur.	page v
<i>A</i> v e r t i s s e m e n t de l'éditeur.	xxj
<i>A</i> v e r t i s s e m e n t du traducteur.	25
<i>H</i> i s t o i r e de Tiran le Blanc. Première partie.	49
<i>S</i> e c o n d e p a r t i e.	198
<i>T</i> r o i s i è m e p a r t i e.	335

I N D I C A T I O N D E S P L A N C H E S .

Il m'est aisé, mon père, de satisfaire votre curiosité, je m'appelle Tiran le Blanc,	page 63
O bienheureuse chemise ! que je t'ai vue dans un état bien différent !	308

A S E N S ,
De l'Imprimerie de la veuve TARBÉ, imprimeur
du Roi, 1787.







